

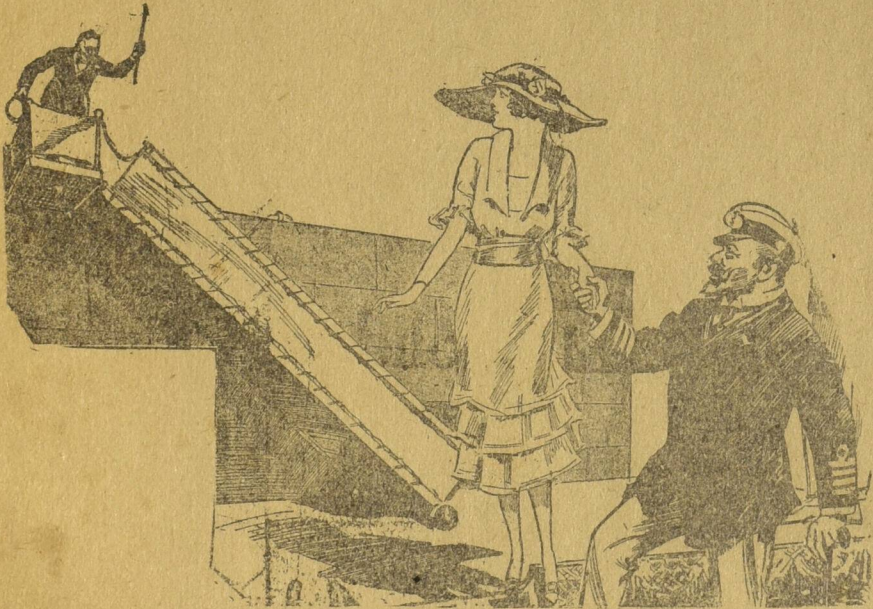
Vol. 14, No 2

FEVRIER 1921

20 CENTS

K-78-4
02

La Revue Populaire



Comment une petite américaine devint une grande dame. (Voir intérieur)

Magazine littéraire illustré mensuel

POIRIER, BESSETTE & Cie., édit.-prop., 131, rue Cadieux, Montréal

NE SOUFFREZ PLUS!

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.



Avec ce merveilleux traitement, plus de constipations, palpitations, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuses, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement Médical Guy.

CONSULTATION : JEUDI ET SAMEDI, DE 2 A 5 Hrs. P. M.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, Parc Lafontaine

Boîte postale 2353

Département 20

Montréal, Qué.

La plus importante Librairie et
Papeterie Française du Canada

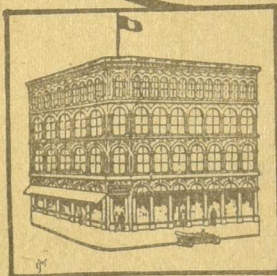
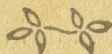


Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

- D'Articles de Bureaux (6 différents)
- Articles Religieux (3 " ")
- Livres Religieux (7 " ")
- Littérature et Science (5 " ")
- Livres et Articles de Classe (8 " ")
- Jeux, Cartes, Décorations (7 " ")
- Livres Canadiens (2 " ")
- Pièces de Théâtre (1 complet)

Vu le grand nombre de nos catalogues, il faut mention-
ner les articles désirés et il est important de donner +
sa profession ou occupation + + + + +



GRANGER FRÈRES CHATELAIN

Libraires, Papeteriers, Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

SI VOUS DEMENAGEZ ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal.

La Revue Populaire

Vol. 14, No 2

Montréal, février 1921

ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Montréal et banlieue excepté

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque
mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LA TAXE SUR LES CELIBATAIRES

Les Commissaires de la Cité de Montréal ont enfin reconnu leur erreur et la taxe sur les célibataires vient enfin d'être retirée.

Cet impôt qui devait enrichir Concordia n'a servi qu'à l'appauvrir davantage car les frais ont été plus considérables que les recettes.

Jamais taxe n'a été si impopulaire, et pour cause...

Le monsieur qui paye une taxe est supposé acquérir un droit. Celui qui paie sa taxe d'eau acquiert le droit de boire autre chose que les breuvages chers à la Dominion Alliance. Le propriétaire qui paie ses taxes, vit du bénéfice des maisons pour lesquelles il paie ses taxes, etc. Mais le pauvre célibataire, lui, sa taxe ne lui rapportait absolument rien. Sa taxe ne lui donnait pas plus le droit de plastronner dans un salon, qu'autrefois, il n'était pas plus admiré ni choyé que jadis. Alors? Quel avantage lui donnait-elle? Quel droit lui apportait-elle? Quel profit lui faisait-elle réaliser? Néant.

Alors, pourquoi s'est-on attaqué à lui? Est-ce parce que le célibataire appartient à la meilleure classe de la société, la plus forte, celle qui sait résister? Est-ce parce que le célibataire vit dans un état singulier et surnaturel? Est-ce parce que le célibataire est un boucanier de salons.

Mais si l'on examine son cas on s'aperçoit que cet homme a de tout temps été poursuivi par les gens qui aiment la tranquillité.

Est-ce parce qu'il est ce type, dans tous les âges, a été considéré comme un être dangereux pour la société, comme une menace pour la civilisation?

Il existe deux classes de célibataires: le troglodyte et le papillon. Le troglodyte a son repaire dans les clubs et les cercles d'hommes, il aime à vivre dans une atmosphère enfumée, alcoolisée et cynique.

Le papillon, lui, se rencontre surtout dans les boudoirs; c'est un fervent des théés de cinq heures, c'est un être souriant, sarcastique, qui finit toujours un jour ou l'autre par tomber dans un des nombreux pièges qu'il a tendu lui-même.

Le célibataire, genre papillon, est toujours poursuivi par une multitude de femmes qui considèrent l'état dans lequel il vit comme une insulte à leurs charmes, et leur plus ardent désir est de s'en emparer et de le conduire, pieds et poings liés, en captivité.

Pour vivre longtemps en liberté, un célibataire doit être doué d'une force de résistance à toute épreuve, car la gent féminine dirigera toujours ses batteries sur lui, elle lui sourira, vantera ses mérites, sa beauté, son éternelle jeunesse. Si le célibataire est faible il se laissera hypnotiser par toutes ces flatteries qui lui tomberont sur le crâne; sa bouche s'ouvrira comme celle du corbeau de Lafontaine et il laissera tomber sa liberté qui est le fromage de tout célibataire.

Une fois dans les filets, il se laissera conduire docilement à l'autel, il se laissera passer le noeud autour du cou... E finita la comedia.

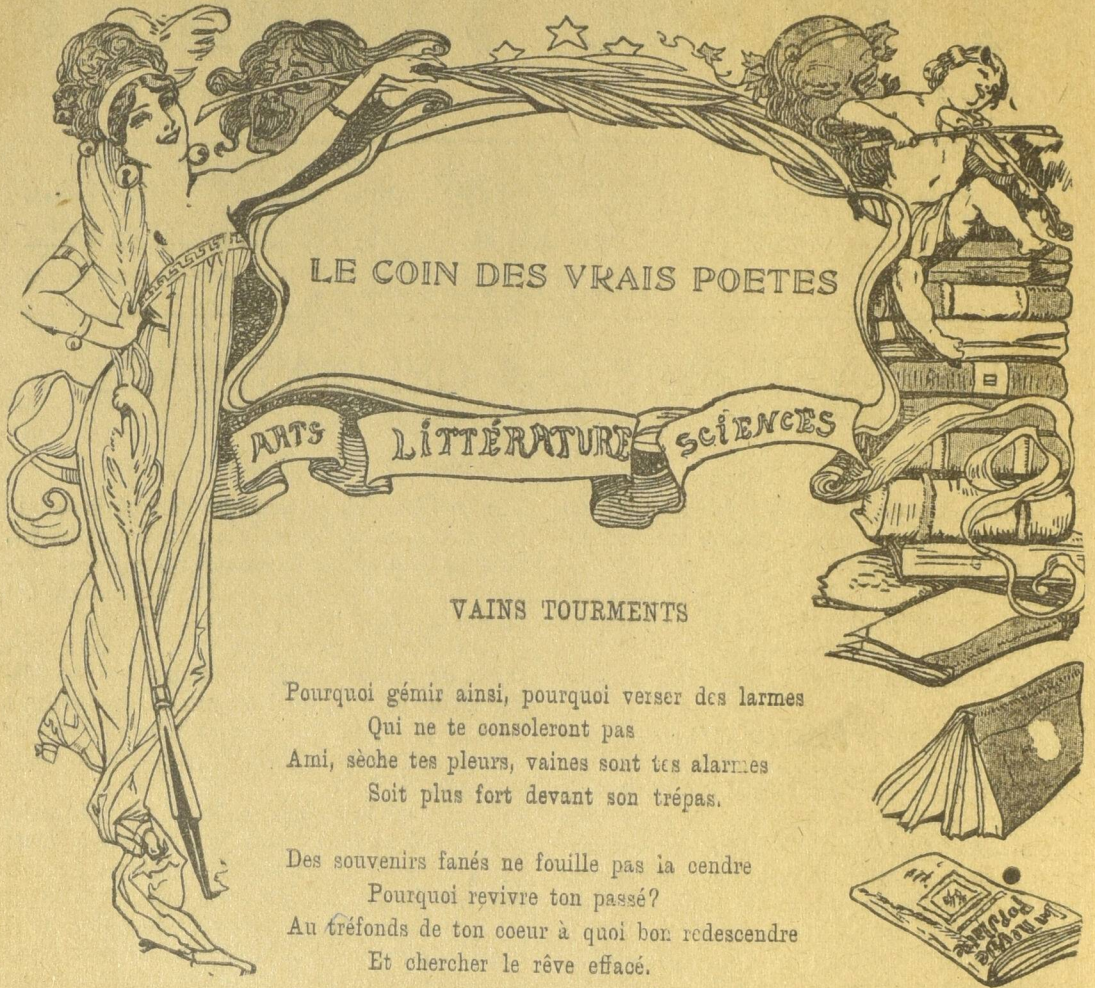
D'un seul coup toute sa gloire s'est envolée, évanouie; la chasse est finie, l'oiseau est en cage, l'ancien célibataire n'est plus qu'un homme que l'on trouve lorsqu'on a des factures à solder ou des corsets à attacher.

Comme célibataire il était l'envie de son sexe, le désir et la convoitise des femmes.

Comme mari, il est devenu la nullité absolue, c'est un boeuf sous le faix, une ombre dans une procession.

Sic transit gloria celibatorum

PAUL COUTLEE.



LE COIN DES VRAIS POETES

ARTS LITTÉRATURE SCIENCES

VAINS TOURMENTS

Pourquoi gémir ainsi, pourquoi verser des larmes
 Qui ne te consoleront pas
 Ami, sèche tes pleurs, vaines sont tes alarmes
 Soit plus fort devant son trépas.

Des souvenirs fanés ne fouille pas la cendre
 Pourquoi revivre ton passé?
 Au tréfonds de ton coeur à quoi bon redescendre
 Et chercher le rêve effacé.

Tu vécus de l'amour et tu bus goutte à goutte
 Ses ivresses et ses tourments
 A présent tout est mort, vis seul et suis la route
 Qu'auraient dû suivre deux amants.

Ne prononce jamais un stupide blasphème
 Contre les humains ou le sort
 Et quand il te faudra dire l'adieu suprême
 Bénis son nom jusqu'à la Mort.

Marcel MAUBERT.

Le Kaiser révélé par sa correspondance avec le Tzar

En juillet 1919, M. Herman Bernstein, avec l'aide de MM. Vladimir Bourtsseff et Schegoleff, membres de la Commission des Archives du Tzar, fut assez heureux pour mettre en lieu sûr soixante-dix télégrammes secrets et intimes échangés entre le Tzar et le Kaiser. Ces dépêches avaient été écrites durant la guerre russo-japonaise. M. Bernstein les emporta lorsqu'il quitta la Russie et les publia à Paris, à Londres et à New-York. Par la suite elles furent reproduites dans le monde entier et suscitèrent immédiatement une attention universelle en raison des révélations étonnantes qu'elles donnèrent et aussi en raison des remarquables portraits psychologiques qu'elles offrirent des deux autocrates dont l'un avait été déposé quelques mois auparavant.

Théodore Roosevelt, écrivait à M. Bernstein au sujet de cette correspondance, disait :

« Ils — les télégrammes — illuminent à la manière d'un coup de foudre, les endroits obscurs de la diplomatie des despotes; ils montrent ce qu'est véritablement la diplomatie dans les nations autocratiques et ce qu'elle a fait ou cherche à faire dans les temps présents.

« Le monde entier devrait comprendre que le despotisme de l'Allemagne fut un despotisme d'intrigues et de complots aussi bien que de brutalité effrénée et de barbarie et qu'avec une totale absence de sens moral interna-

tional, il s'évertuait à faire servir à ses desseins la débile poupée qui incarnait le despotisme russe.

« Ils vous démontrent la folie des hommes qui voudraient nous faire croire que le salut permanent de l'anarchie russe pourrait venir du rétablissement de l'autocratie, qui fut elle-même la cause première de l'anarchie, car les conditions gouvernementales étaient alors si intolérables qu'elles supposaient comme leur plus nécessaire sauvegarde la violence illégale exercée contre ceux qui aimaient la liberté et la justice. »

Ces télégrammes contenaient des références à des lettres échangées entre les monarques, lettres qui élucidaient quelques-uns des sujets indiqués dans les dépêches.

Les lettres en question, retrouvées dans les archives du gouvernement des Soviets, ont été publiées en Amérique. Une édition autrichienne fut également publiée en janvier dernier, avec une introduction d'Hellmuth Von Gerlach.

Malgré qu'elles ne soient pas aussi importantes que les télégrammes envoyés en 1919, alors que l'Allemagne était encore dominée par le Kaiser et que la guerre atteignait au paroxysme de la violence, ces lettres du Kaiser au Tzar sont extrêmement intéressantes car elles nous dépeignent le petit homme qui pendant plus d'un quart de siècle occupa le centre de la scène eu-

ropéenne dans les affaires internationales.

Soit qu'il philosophât sur la paix, s'entretenant fréquemment de ce sujet avec le faible d'esprit sans volonté qui dirigeait la Russie, soit qu'il parlât de tout autre chose, Guillaume ne cessait d'intriguer contre l'Angleterre; il fulminait et grinçait contre le Japon et tentait de discréditer la France aux yeux du Romanoff. Le Kaiser désirait la paix en Europe, mais c'était une paix à lui propre, une paix qu'il pouvait imposer "par la force si cela devenait nécessaire".

Ce volume de lettres aurait été, naturellement, bien plus intéressant s'il avait compris les réponses de Nicolas II. On estime que les lettres du Tzar au Kaiser auraient pu être retrouvées pendant les premiers jours de la révolution allemande, mais le premier gouvernement omit de les préserver dans les divers palais du Kaiser. Plusieurs membres du soviet des soldats de Berlin essayèrent de recouvrer ces papiers, mais le soviet de Potsdam qui comprenait des officiers réactionnaires, déjoua la tentative. Dans le château de Sans-Souci se trouvaient une centaine de caisses de documents prêts à être expédiées en Hollande. Le Soviet de Potsdam permit à l'ancienne impératrice d'emporter ces caisses sans le moindre contrôle. Il s'ensuivit qu'une énorme quantité de documents d'une haute valeur historique furent perdus pour le monde.

Les épîtres du Kaiser donnent un portrait intime du personnage. Ecrites par un souverain à un autre monarque, elles constituent une correspondance amicale, bien que souvent Guillaume ait feint l'amitié pour parvenir à la réalisation de ses desseins. Les autocrates, persuadés qu'ils étaient que

jamais leurs lettres ne deviendraient publiques, écrivaient librement et en toute franchise d'esprit et c'est pour cela que les missives abondent en cynisme et en effronterie. Elles révèlent leur auteur bien mieux que ne saurait le faire n'importe quel biographe. Il apparaît à la fois comme un sycophante, un hypocrite. Il est naïf, puéril, d'une puérité inconvenante. La puérité prend un tour absurde quand il apprécie les hommes et les événements. Il prêche la paix en même temps qu'il fend l'air de son épée.

Toutes ses lettres au Tzar sont empreintes de la crainte qu'il n'advienne quelque chose de fâcheux pour les dynasties. Voici comment il s'exprime dans l'une d'elles:

"Nous, Rois Chrétiens et Empereurs, nous avons reçu du Ciel un devoir sacré qui consiste à conserver les principes "Von Gotte gnaden" (par la grâce de Dieu)."

Il méprisait la démocratie et abhorrait les formes de gouvernements démocratiques. Il n'est pas aisé de dire si sa haine était plus forte que sa crainte.

Il semble que son but eut été de s'unir étroitement à la Russie contre l'Angleterre. Il souhaitait même une alliance avec la France car elle lui aurait permis de former contre le Royaume-Uni une coalition toute puissante. Il s'efforçait de persuader le Tzar que s'il adhérait à une telle alliance, la France serait contrainte de le suivre.

Cette correspondance condamne plus l'autocratie elle-même que le Kaiser en tant qu'autocrate. Un aberré, un dément comme Wilhelm put être le dépositaire du sort des nations, put lancer l'horrible aventure qui coûta des millions de vies mais dont le sang balaya son trône dans d'effroya-



Dear Sirs

The widow of old Simon Antoin
Radinell, Princess Marie, is going to Petersburg
to beg for your approval of her late husband's
will. Simon Antoine was not only a cherished
& trusted servant of my deceased grandfather
as his Adjutant & Adjutant General, but also
a faithful & beloved personal friend to him
as well as to my late beloved father & to me
his remaining days & his gay nature as well
as his chivalrous character won him friends
wherever he was, & your grandfather & father
have both always cherished him. His
wife was the intimate long-life friend of my
late mother, & has been made testamentary
her husband for his will. The whole future
of her children & family rests on the fact
of your kind approval of the will, & future

preparations & even want your language
& will in no way be of any hindrance to
Her Generals, as he is a quiet man, as the
army is large & powerful I think that it does
not matter if he goes, so I venture again to ask
whether you can permit him to go.

With excuses for bothering you with all these
matters, but they are better arranged between myself
& best love to Alice

Fremont

Ever your most aff^{ate}-cousin & friend

Wally

bles flots. La lettre la plus importante du volume est peut-être celle en date du 30 octobre 1898. Elle porte la mention: "Privée et confidentielle" et se lit comme suit:

Très cher Nickey (Nicolas),

"Avec une soudaineté absolument imprévue je me trouve dans l'obligation de prendre une grave décision qui est d'une importance vitale pour mon pays et qui atteint des horizons si lointains que je n'en puis imaginer par avance les conséquences ultimes. Je m'adresse donc à toi comme à un ami et à un "confident" et j'expose les affaires à tes yeux comme quelqu'un qui attend une réponse franche et loyale à une question franche et loyale.

"Au commencement d'avril les attaques que la presse et le peuple anglais ne cessèrent jamais de faire contre mon pays et ma personne, s'arrêtèrent subitement et il se produisit, comme tu l'aurais conçu, un répit momentané. Ceci ne laissa pas de nous surprendre et nous cherchâmes en vain une explication. A la suite d'une enquête privée, je découvris que Sa Majesté la Reine avait informé les éditeurs anglais qu'elle désirait que prit fin ce jeu sans noblesse et faux. Ceci dans la terre de la "presse libre". Une mesure si contraire aux habitudes nous mena à cette conclusion qu'il y avait quelque chose dans l'air. Aux environs de Pâques, un célèbre politicien fit appeler, "motu proprio", mon ambassadeur à Londres et, à brûle-pourpoint, lui offrit un traité d'alliance avec l'Angleterre. Le comte Hatzfeld, profondément étonné, répondit qu'il ne comprenait pas comment cela se pourrait faire après tout ce qui s'était passé entr enous depuis '95. Il lui fut répliqué que l'offre était faite

en toute sincérité. Il dit alors qu'il ferait son rapport mais qu'il doutait fortement que le Parlement daignât ratifier un semblable traité, l'Angleterre, ayant jusqu'à maintenant laissé clairement entendre que jamais elle ne consentirait à une alliance avec une puissance continentale, quelle qu'elle fût! Ceci parce qu'elle désirait conserver sa liberté d'action. En 1897 (année du Jubilé) ce principe fut même mis en vers qui proclamaient que l'Angleterre n'avaient nul besoin d'Alliés et que — le cas échéant — elle pourrait combattre seule contre une coalition universelle. Voici d'ailleurs le refrain:

"We've got the ships, we've got the men, we've got the money too!"

"On déclara alors à mon ambassadeur que les vues s'étaient modifiées et que l'offre actuelle était la conséquence de ce changement. Après Pâques, la requête fut renouvelée avec ardeur, mais mes ordres formulés avec froideur et d'une manière dilatoire, constituèrent une réponse équivoque. Je crus que l'affaire était terminée. Cependant, maintenant, l'offre nous est faite pour la troisième fois, d'une façon qui ne laisse aucune place à l'équivoque et accompagnée de propositions si formidablement avantageuses pour mon pays que j'estime qu'il est de mon devoir envers l'Allemagne de réfléchir avant de répondre..."

En 1902, écrivant au sujet du chemin de fer de Bagdad, le Kaiser déclarait:

"Ceci démontre une fois de plus l'importance du chemin de fer de Bagdad que j'ai l'intention de transformer en capitale allemande. Si ce très excellent Sultan n'avait pas tergiversé

comme il le fit sur cette question, la ligne eut été commencée depuis longtemps et cela nous aurait donné l'opportunité d'envoyer directement quelques régiments d'Odessa vers le "Kowelt". Alors les chances se seraient tournées contre l'autre pouvoir."

Avant que le prince Henri ne visitât les Etats-Unis, le Kaiser fit, dans une lettre à son impérial cousin, ce délicieux commentaire de l'évènement:

"Henri veut que se poursuive la querelle de famille, du moins le montre-t-il en visitant les américains et leurs charmantes femmes, ce qui, à notre grand amusement, semble provoquer des véritables "rages de dents" sur les rives de la Manche."

Le 30 octobre 1904, le Kaiser écrivait au Tzar les lignes suivantes, à propos du traité secret entre l'Allemagne et la Russie:

"J'en ai référé immédiatement au Chancelier et, tous deux, très secrètement, sans informer qui que ce soit, avons élaboré les trois articles du traité que tu désires. Qu'il en soit fait comme tu dis. Restons étroitement unis. Naturellement, cette alliance serait purement défensive et dirigé exclusivement contre l'agresseur ou les agresseurs, dans la forme d'une assurance mutuelle contre l'incendie.

"Il est absolument essentiel que l'Amérique ne se sente pas menacée par notre entente. Roosevelt, comme je le sais, en raison du mépris des Américains pour toute race de couleur, n'est animé d'aucune partialité à l'égard du Japon, bien que l'Angleterre fasse tous ses efforts pour exploiter le sentiment de l'Amérique en faveur du Japon. De plus, les Américains perçoivent très clairement ce fait indéniable qu'un empire japonais

tout puissant est un danger permanent pour les Philippines américaines. En ce qui concerne la France, nous savons tous deux que les partis radicaux et anti-cléricaux qui — pour le moment — sont les plus forts, inclinent vers l'Angleterre par le fait de vieilles traditions, mais s'opposent à toute idée de guerre parce qu'un général victorieux ne manquerait pas de détruire quelque peu cette république de "misérables civils".

A la suite du sanglant dimanche où les travailleurs furent soumis à une vive fusillade devant le Palais d'Hiver de Pétrograd, le Kaiser transmis au Tzar ce petit billet:

"Cette effervescence vous a causé quelques ennuis. Il en est toujours ainsi quand s'agitent les basses classes de la populace. Je suis heureux d'apprendre que tes soldats ont montré qu'ils restaient fidèles à leur serment et à leur Empereur."

Il n'est pas indifférent de noter ce que le Kaiser pensait de la responsabilité de la guerre. En 1905, il écrivait:

"La responsabilité de la guerre est une chose sérieuse pour un gouvernant. Je tiens ce sentiment des enseignements de mon grand-père. C'était un homme d'une disposition éminemment pacifique et calme et cependant il lui fallut entreprendre trois guerres! Et pour chacun de ces conflits, il tint à supporter toute la responsabilité. Mais il était doué d'une claire conscience et son peuple le soutenait loyalement et avec enthousiasme, la nation toute entière se levant comme un seul homme, résolue à vaincre ou à mourir, à obtenir la victoire ou à subir la destruction. Lui et ses sujets sentaient que la Providence était pour eux et un tel sentiment vaut une victoire. La responsabilité de telles guer-

res ne pesait pas aux épaules du gouvernant parce que tout le peuple en partageait le fardeau avec lui."

Après l'avoir poussé à la guerre russo-japonaise, le Kaiser changea subitement d'opinion et entreprit d'expliquer au Tzar que la guerre n'était pas populaire en Russie; il terminait ainsi:

"Est-il compatible avec les responsabilités d'un gouvernant de forcer toute une nation à lui donner ses fils pour qu'ils soient consacrés aux pires hécatombes et cela pour son propre salut? Peut-il exiger un si grand sacrifice pour la sauvegarde de sa conception personnelle de l'honneur? Un temps ne viendra-t-il pas où Celui qui est le Maître de tous les Rois et des hommes lui demandera compte de ceux qu'il a placés sous son contrôle et qui lui accordèrent leur foi?"

Pour saisir toute l'importance des conseils que le Kaiser réitérait à son protégé, le débile petit père blanc, à Tsarkoe-Selo, soit au sujet de la guerre russo-japonaise, soit en ce qui concernait les affaires étrangères, il est nécessaire de se souvenir toujours du principe cardinal de la diplomatie de Guillaume II à l'égard de la Russie. Selon ce principe, la Russie était la

grande menace, le nuage sombre toujours flottant sur l'avenir de l'Allemagne. Sans la Russie, la France, dont la population n'égalait pas la moitié de celle de l'Allemagne, pouvait être facilement conquise. Sans la Russie, toutes les ressources de l'Europe occidentale pouvaient se concentrer dans les mains des Hohenzollern, ce qui aurait permis un massacre complet de l'Empire Britannique et l'établissement de la suprématie allemande dans l'univers.

Telle était la clé de voûte de la diplomatie allemande à l'égard de la Russie. Mais, avant que ce principe n'entraînât une réalisation, il était opportun de semer dans les âmes russes la suspicion de l'incrédulité au regard de la France, du Japon et surtout de l'Angleterre, en un mot, de toutes les nations qui gênaient les grands desseins de la Deutschland. C'est à cela que le Kaiser s'efforçait d'atteindre dans sa correspondance avec le Tzar.

Considérées dans leur ensemble, les lettres du fou de Potsdam révélaient une personnalité mesquine, superficielle, férue de cabotinisme, triviale, venimeuse, rusée et fréquemment affligée d'une inconscience humoristique.





LES NUITS PARISIENNES

Qu'advint-il dans cette nuit de septembre où — alors qu'une aube verte s'étendait sur la capitale française, — Olive Thomas, la jeune actrice américaine récemment mariée à Jack Pickford, réintégra son domicile, avala le fatal poison et s'effondra sur le parquet en sanglotant :

— "Voilà ce que Paris a fait pour moi!"

On ne le saura jamais exactement et il demeure vraisemblable que ce que vit ou fit Olive Thomas au cours de cette nuit sera toujours un mystère. Dans quel recoins effroyables la délicate étoile se fourvoya-t-elle. C'est une question à laquelle nous ne voyons pas qu'on puisse répondre de manière satisfaisante. Cependant sa mort tragique défraya les conversations de tout le monde civilisé et les regards des nations se sentirent encore une fois attirés par la cité que le docteur en théologie Beekman accuse, un peu témérairement, de décevoir ceux qu'elle accueille avec une splendeur parfois perverse.

La morale officielle elle-même s'est émue et l'on prétend qu'un effort sérieux sera tenté par les autorités policières de Paris pour épurer les lieux

dé plaisir dont l'atmosphère est corrompue et qui sont hantés par de sinistres chenapans.

Ce sont des aristocrates déchus, des nobles ayant été exclus de leur société à la suite de fautes graves, qui assument le rôle éminemment dangereux d'initier les étrangers et particulièrement les américains, aux mystères orgiaques des bas-fonds parisiens. Quelques-uns appartiennent à la noblesse française; les autres proviennent de toutes les régions de l'Europe. Ces renégats sont grassement payés pour leurs services de ciceroni interlopes.

Il est hors de doute que de tels personnages ne seraient pas tolérés en Amérique. Mais les yankees, lorsqu'ils sont en Europe, se laissent entraîner par un esprit de snobisme et acceptent ces guides sans vergogne. L'authenticité de leurs titres fait oublier que ces gentilshommes ont connu les pires déchéances et sont tombés au plus bas degré de la dépravation; on ne considère point qu'ils trafiquent avec le vice et le crime grâce à leurs quartiers de noblesse et à leur prétendu rang social. En réalité, leur situation est de beaucoup inférieure à celle des garçons de café et des cochers qui ga-



gnent honorablement leur vie. Leur aristocratie n'est qu'une odieuse mascarade. Tels sont les "gentlemen" distingués, gantés avec un chic suprême et pourvus de moustaches cosmétiquées, les princes et les comtes qui font pénétrer insidieusement les étrangers opulents dans les antres les plus redoutables et les plus dispendieux de Paris. Ils sont admis dans l'intimité des américains qui, trop souvent, s'estiment grandement honorés de leurs attentions vénales.

Les dépêches câblées indiquaient qu'Olive Thomas avait passé une partie de la nuit fatale au "Café du Rat Mort", à Montmartre. Après cela un voile semble avoir été intentionnellement jeté sur les endroits qu'elle visita et sur les scènes dont elle fut témoin. Paris offre une variété infinie de plaisirs nocturnes. L'actrice pénétra-elle dans quelques-uns de ces hideux bouges et emporta-t-elle de ses visions un dégoût profond de l'humanité et de la vie? Nous l'ignorerons toujours; mais afin de donner à nos lecteurs une image de ces lieux étranges, nous en décrirons quelques-uns.

Le Café du Rat Mort! Cette appellation ne suggère-t-elle point la pensée de plaisirs défendus. Cependant ce restaurant est l'un des meilleurs de Montmartre. Ce n'est qu'un établissement d'un luxe effréné et d'une fréquentation ruineuse. On le peut considérer comme un degré brillant de l'échelle qui conduit aux endroits où règne l'horreur.

Au Rat Mort, chacun peut obtenir des vins exquis et des liqueur rarissimes. Les plats sont confectionnés de manière merveilleuse. L'habitude de verser des drogues ou des semi-poisons dans les boissons n'y sévit pas. Naturellement, le convive peut laisser

tomber quelques gouttes d'éther dans son verre ou dans celui de ses compagnons et transformer ainsi le plus délicieux champagne en un toxique affolant. C'est sa propre affaire et cela ne concerne pas l'établissement.

Le Rat Mort est toujours pourvu d'excellents orchestres, soit de tziganes, soit de Bohémiens. Quelques-uns de ces hommes sont de prodigieux violonistes et il leur arrive de fasciner par leur jeu éblouissant une quelconque femme qu'ils devinent particulièrement sensible au charme de la musique.

Dans tous les restaurants à la mode de Paris, une jeune fille fait le tour des tables et offre des bouquets que les convives masculins sont par elle invités à acheter pour leurs compagnies. Si elle le juge opportun, avant de tendre le bouquet à son client, elle le saupoudre d'un peu de la cocaïne qu'elle porte dans une minuscule poivrière en argent. Ces gerbes, bien que de dimensions restreintes, se vendent à des prix exorbitants variant de dix à vingt francs.

Une femme qui, en respirant, absorbe de la cocaïne, au cours d'une nuit excitante et déprimante, concevra à coup sûr une propension irrésistible pour la novice substance. Nombre d'honnêtes femmes ont pris, dans les cafés parisiens, l'habitude mortelle de la coco.

Les gentilshommes signalé plus haut jouent une part importante dans la propagation de l'emploi des stupéfiants parmi les femmes américaines. La plupart d'entre eux portent un imposant attirail de réceptacles en or et en argent fixés à l'anneau de leur chaîne de montre. Souvent eux-mêmes s'adonnent au vice. Leurs poches contiennent toujours une boîte de cocaïne

est un vaporisateur avec lequel ils peuvent, pendant un repas bachique, envoyer à la face d'un noceur imbriqué, un jet de morphine liquide. Nous reviendrons sur les pratiques abominables de ces déracinés.

Un établissement qui égale en renommée le Rat Mort est celui que les américains connaissent sous le nom de "The Abbey", mais qui en réalité s'appelle l'Abbaye de Thélème. Il se trouve à quelques pas du Rat Mort, sur la Place Pigalle.

L'Abbaye est un lieu somptueux et imposant. Il possède une scène érigée sous un dôme et où sont représentés de galants vaudevilles pendant que les convives mangent et s'enivrent et pendant que l'orchestre déverse sur cette cohue en liesses des harmonies énerwantes. Ce palais du plaisir fut toujours très fréquenté par les prodigues grands ducs de Russie et par les richesissimes sud-américains.

Dans la proximité de ces deux restaurants qui restent ouverts pendant toute la nuit, on trouve des centaines d'établissements où sont offerts tous les divertissements qu'une imagination pervertie peut inventer pour troubler les esprits.

Rue Saint-Lazare, exactement en face de la grande gare Saint-Lazare, existe un établissement sans nom qui a toujours été remarquable pour ses étranges divertissements. La maison fournit une chère exquisite aux soupeurs qui toujours ordonnent à l'avance et retiennent des cabinets particuliers. Quelques-uns de ces cabinets sont d'une vastitude telle qu'on y peut édifier des scènes pour la représentation de vaudevilles.

Le propriétaire de cette maison se vante de pouvoir toujours donner de

nouvelles joies à ses clients les plus dissipés.

Pourquoi les américains, hommes et femmes, fréquentent-ils de tels lieux? Ils sont évidemment soumis à l'influence du cocktail à l'éther et du bouquet à la cocaïne. Nous reverrons ce point plus tard.

Mais en aidant les visiteurs à renier leurs respectables habitudes et à s'éloigner de leur modus vivendi, les gentilshommes suspects déjà mentionnés exercent sur leur conduite une influence aussi nocive que les drogues. L'assurance qu'ils donnent à leurs victimes que la meilleure chose à faire dans la haute société est celle-ci ou celle-là, produit un effet presque stupefiant sur les exotiques.

Le but véritable de chaque divertissement consiste en la demande d'un prix exorbitant, habituellement sous la forme d'une innocente addition. Peut-être l'étranger ainsi rançonné poussera-t-il un rugissement de fureur. Le propriétaire fera alors cette remarque infiniment suave:

"Nos clients ne se plaignent jamais. Cette addition est absolument irréprochable. Si monsieur désire des poursuites, il n'est vraiment pas raisonnable, après s'être amusé de la sorte!"

Cette menace déguisée amène ordinairement un paiement rapide. Le gentleman cicéronne s'interpose souvent pour obtenir un arrangement. Parfois il étend royalement la main vers la note et déclare:

"Ne faites pas de scandale pour si peu. Je vais payer moi-même!"

Il est bien rare qu'un fier américain laisse un noble payer le plaisir qu'il lui procure. D'ailleurs, si ce blasonné déchu subit la moindre perte, la maison le rembourse amplement. Quand la note est réglée par l'améri-

cain, le guide titré perçoit la moitié de la somme le lendemain.

L'un des rendez-vous les plus élégants et le plus nouveaux de Paris est dirigé par un américain — Harry Pileer — et s'appelle l'Oasis. On ne peut faire à cette maison les reproches que suscitent les autres.

L'Oasis est un bal en plein air, au milieu d'un admirable jardin appartenant à Paul Poiret, le couturier excentrique. En réalité c'est la prolongation de la maison de couture de Paul Poiret, avenue d'Antin. Harry Pileer dansait autrefois à l'Appolo et son plus grand succès d'orgueil réside dans ce fait que l'illustre Gaby Deslys s'éprit de lui. Gaby lui laissa une petite fortune à l'aide de laquelle il fonda un syndicat des établissements de danse, avec orchestres jazz-bands venant de l'East Side de New-York et danseurs surgis de Broadway. Il s'efforce ardemment d'américaniser les nuits parisiennes. Les modèles de Poiret se montrent dans la splendeur florale de l'Oasis, exhibent ses dernières créations et offrant de la sorte aux femmes américaines un plaisir légitime.

De la Place Pigalle à la Place de Clichy s'étend le Boulevard de Clichy; à peu près toutes les maisons de cette immense voie contiennent de singuliers établissements. Ici se voyait le fameux Moulin Rouge, incendié il y a quelques années et remplacé par un édifice somptueux sous le nom de Moulin Rouge Palace.

Chaque samedi soir, dans l'ancien Moulin Rouge, avait lieu une redoute masquée à la suite de laquelle étaient distribués des prix de grande valeur, tels que chevaux de courses pur sang et colliers de diamants. Parmi les prix inférieurs se trouva un jour un petit cochon blanc qui avait reçu les soins

d'une manucure et dont la peau rude avait été délicatement parfumée.

Une bande de noceurs échauffés s'empara de l'animal. On le saoula de champagne dans un café avoisinant la Place Blanche. La joie provoquée par ce procédé fut si complète que depuis ce temps un cochon est offert par la direction du Moulin Rouge à la femme la mieux costumée.

Il serait difficile d'énumérer tous les endroits curieux qui font du boulevard Clichy une attraction mondiale. Il s'y trouve par exemple un lieu dénommé "Le Ciel". Le décor en fut conçu par un artiste d'imagination féconde et représente le séjour des élus tel qu'il le supposait être.

Lorsque quelqu'un est fatigué du "Ciel" il peut gagner "L'Enfer" dont la porte est voisine. Un autre artiste a décoré cette salle, d'une manière plus sensée. Les garçons sont déguisés en démons et les amusements ont un caractère infernal.

Le divertissement le plus brutal dont s'ornent les nuits parisiennes est la manducation — par un nègre — d'un rat vivant. Cette petite monstruosité est visible chaque soir dans un restaurant ultra-chic de l'aristocratique rue de Grenelle, dans le septième arrondissement, à deux pas du Faubourg Saint-Germain. Les gens de sens rassis pourront penser qu'une semblable attraction est un faible excitant pour l'appétit. Il est curieux de constater que les femmes l'ont en haute estime et qu'à en juger par leurs vêtements, elles appartiennent aux classes aisées.

Le combattant bimane est un grand et robuste nègre de la Martinique. Sa face porte les cicatrices des blessures qu'il reçut au cours d'innombrables

luttés avec les rongeurs. On choisit comme victime un des énormes et féroces rats qui infestent les égoûts de la capitale. L'homme prend le rat par la queue et le place sur une petite plate-forme.

Un jour, un muridé furieux réussit à mordre un nègre à l'artère carotide, provoquant ainsi une hémorragie qui entraîna la mort du misérable. Mais on trouva bien vite un remplaçant et cette abominable pratique put se poursuivre.

La charmante madame Rappette organisait dans son bar, rue Saint-Honoré, des combats de femmes. Ce bar connut longtemps la célébrité, mais n'existe plus actuellement. Les batailles qui s'y déroulaient portaient le nom de "Combat de chats sauvages". Cependant les spectacles de ce genre peuvent se voir en de nombreux autres repaires.

Cette attraction spéciale fut inventée accidentellement. Une admirable femme belge répondant au surnom de l'Oiseau et une française du nom d'Alice Dauvray se querellèrent vivement un soir. Elles finirent par se battre avec une si épouvantable rage que leurs visages étaient déchiquetés et et que leurs vêtements étaient réduits en lambeaux.

Une assistance "select" de millionnaires américains et de boulevardiers prit à cette scène un goût extrême et s'arrangea pour qu'elle se répâtât à volonté, de telle sorte que chacun en put admirer de semblables dans une infinité d'établissements de nuit. Il va de soi que ces pugilats ne sont soumis à aucune réglementation et que les passes les plus perfides sont autorisées.

Le bar de Madame Rapette popularisa les boissons parisiennes les plus

pernicieuses, les cocktails à l'éther et au cognac. On y trouvait aussi toutes sortes de stupéfiants, depuis la morphine et la cocaïne jusqu'au haschich.

Ce fut une américaine, Madame Haward qui lança dans les hautes sphères sociales l'usage du cocktail éthéré. Elle affirmait que ce breuvage calmait merveilleusement ses nerfs en déroute.

Qui — si ce n'est un dément — voudrait payer un prix fantastique pour assister à la répugnante scène d'un nègre d'une laideur affreuse tranchant d'un coup de dents la tête conique d'un rat et mâchant ce mets effroyable?

Les propriétaires de ces lieux de perdition s'excusent en jurant que c'est à leur corps défendant que les cocktails à l'éther et au cognac et la cocaïne sont servis à leurs clients, ces derniers prétendant que ces philtres mortels leur sont nécessaires pour entreprendre leurs tournées nocturnes.

Madame Haward était une habituée des excès à la morphine; elle prit des mélanges de cognac et de champagne pour se libérer de ce défaut. Puis, afin de rompre avec cette seconde habitude qu'elle jugeait nocive, elle s'adonna au cocktail à l'éther, de telle sorte que sa vie ne fut qu'une longue recherche de l'intoxication la plus agréable.

Un médecin de New-York qui visite Paris actuellement, interrogé sur les effets des mixtures de cognac et d'éther, répondit:

— "Je ne doute pas qu'un tel mélange produise la forme d'intoxication la plus dangereuse que l'on connaisse. J'ai traité, à New-York, des malades empoisonnés par l'éther et j'avoue que la cure fut difficile. Cependant l'union

de l'éther et du cognac complique encore le problème.

"L'effet est plus sensible sur le système nerveux mais l'est beaucoup moins sur l'estomac et les organes digestifs que l'alcool pur affecte plus vivement. Mais à la longue, les conséquences destructives de l'éther et du cognac entraînent une condition plus désespérée même que celle qui résulte de l'alcoolisme."

Le plus sérieux désavantage de l'absorption d'éther est l'odeur à laquelle on ne peut se méprendre. Les buveurs obvient à cet inconvénient en ajoutant à leurs breuvages de l'essence de violette ou un autre parfum.

Une personne qui connaît bien les attractions de Paris déclarait un jour qu'une pincée de cocaine, un verre d'éther et cognac mélangés, un apéritif au vermouth sec, un dîner avec du vin blanc ou rouge, une bouteille de champagne, un peu de cognac "Trois Etoiles" et un verre de Bénédictine constituaient l'indispensable viatique de l'américain pour son voyage dans les cloaques parisiens.

Le suicide est devenu une chose habituelle parmi les visiteurs étrangers et se produit souvent aux endroits mêmes où la victime a perdu sa fortune et ruiné sa santé. Les parisiens aiment à narrer l'histoire d'un malheureux qui consomma le dîner le plus délicat que pouvait donner le meilleur restaurant de l'Avenue de l'Opéra. Ayant jeté un regard sur la note, il écrivit au revers:

— "Je regrette de ne pouvoir acquitter cette note, mais je vous donnerai aussi peu d'ennui qu'il me sera possible."

Sortant ensuite son revolver de sa poche, il l'éloigna autant qu'il put de sa tête afin d'en diriger le tir de telle

sorte que nul autre que lui ne soit blessé, et fit feu.

Un jeune homme, complètement déçavé, se tua dans un établissement célèbre de la rue Royale, avant même d'avoir absorbé une goutte de la consommation qu'il avait commandé. La servante qui faisait disparaître les taches de sang fit cette remarque:

"Imbécile! Il aurait au moins dû s'amuser avant de se faire sauter la cervelle!"

Il serait intéressant de savoir quelle conception cette servante avait du plaisir et des amusements et si elle entendait par là autre chose que les facéties d'un cochon ivre, l'abomination d'un combat entre un rat et un nègre, la vision repoussante d'une bataille entre deux femmes ou le spectacle affligeant d'êtres prostrés sous l'action des stupéfiants?

Les dangers qui attendent les jeunes américaines qui visitent Paris s'augmentent d'une manière énorme par la latitude qu'elles ont de se procurer des boissons intoxicantes. Les mortels breuvages que nous décrivîmes, les vins et les liqueurs de toute nature peuvent être obtenus à des prix fabuleux. Les femmes européennes, même celles de l'aristocratie sont accoutumées à boire et cette circonstance dispose souvent les américaines à s'adonner à des excès alcooliques qu'elles rougiraient de commettre chez elles.

Il n'existe en réalité aucune restriction légale contre le commerce des plus dangereuses drogues en France. L'usage de la morphine dans les cafés et les endroits publics est non seulement banal mais encore de mode ancienne. L'habitude affolante de la manducation du hashich ou chanvre

indien est devenue extrêmement mondaine.

Le hashich transforme les caractères normaux des sensations. Une femme qui se trouve sous l'influence de ce poison pense que sa beauté est irrésistible. Elle s'imagine qu'elle multiplie extraordinairement ses charmes en ouvrant la bouche. Elle se croit subitement métamorphosée en oiseau. Si elle prend un taxi, elle suppose qu'elle voyage dans la lune; si elle entend un orgue de Barbarie, elle pleure car il lui semble qu'elle ouit une céleste musique.

Lorsque se dissipent ces aberrations de la pensée, elle éprouve un besoin terrifiant de tuer quelqu'un. Nombre d'entre les avérés mangeurs de hashich doivent, en conséquence, être toujours accompagnés dans leurs sorties dans la capitale.

Il y a toujours quelque chose de nouveau à faire pour les noctambules parisiens et de là s'engendre la forme destructive des débauches. Lorsqu'un noceur a passé toute la nuit à visiter divers lieux de désordre, il est en mesure, si l'aube le trouve éveillé, de trouver une récréation nouvelle et appropriée à l'heure.

Il lui suffit, par exemple, de se rendre dans l'un des charmants et dispendieux restaurants du Bois de Boulogne et d'y consommer "un verre de lait frais".

Le plus mondain de ces rendez-vous est la Cascade. Le propriétaire élève lui-même, dans un champ voisin, ses propres vaches. L'esprit commercial d'un restaurateur parisien s'offense à l'idée de vendre purement et simplement du lait. Mais il surmonte cette répugnance et exige des sommes effarantes pour une coupe du liquide onctueux et parfumé.

Il advient fréquemment que, lorsque l'aurore blanchit le ciel, les dévoyés de la haute noce s'effondrent sur la molesquine des banquettes de la Cascade et s'endorment, le nez dans leur verre de lait. Après un bref sommeil, ils s'éveillent et vont se mettre au lit pour ne revenir à l'existence que vers midi, à l'heure ensoleillée de l'apéritif; ils se prélassent dans leurs draps soyeux jusqu'au coucher du soleil, moment où ils s'élancent dans l'ahurissante orgie de chaque soir.

Les américains en vacances à Paris ne sont pas les seuls qui souffrent de ces attractions démoralisantes. Les étrangers innombrables qui gagnent la joyeuse Lutèce dans le but d'y parfaire leurs études musicales ou artistiques fournissent aussi un sérieux contingent de victimes. Durant la guerre, cette catégorie se trouva fortement réduite, mais depuis que la paix est revenue, leur flot envahit de nouveau Paris avec plus de force que jamais.

Les cas de déchéance de ces malheureux offrent entre eux de frappantes similitudes. Voici une petite américaine qui chante dans le chœur de l'église de sa ville natale. Ceux qui l'entendent admirent sa voix et lui prédisent qu'elle pourrait devenir une grande cantatrice si elle étudiait. Elle rêve bientôt d'égaliser Eames, Nordica ou Marie Garden. Ces actrices firent leurs études à Paris et, d'une manière quelconque, elle trouve toujours le moyen de les imiter et de traverser l'océan.

Lorsqu'elle arrive à Paris elle se rend naturellement chez un professeur en renom. Elle n'a peut-être pas de voix ou encore n'est pourvue que d'un organe suffisant tout juste pour une église de campagne. Il n'importe

à l'illustre professeur; son intérêt est de la persuader qu'elle est admirablement douée pour l'art. Il lui déclare qu'en travaillant beaucoup elle acquerra de la notoriété.

Les nobles impudents et les autres parasites qui font leur proie des américaines s'efforcent de rencontrer ces infortunées et — si elles ont de l'argent — de les entraîner dans les sentiers de la perdition. Avec un langage plein d'artifices, ils arrivent à les convaincre qu'un artiste doit avoir l'esprit large et se familiariser avec la vie parisiennes, avec les cafés et les tripots. Un tel argument a du poids et

trop nombreuses sont celles qui l'écoutent.

Ces hommes sans conscience emploient tous les trucs pour extorquer de l'argent à la jeune fille ou à son père. Il n'est pas rare que la fortune entière des malheureux soit ainsi volatilisée; c'est alors que les plus grands périls les menacent. Il serait attristant de relater les odyssées de quelques-uns de ces brillantes enfants qui, l'âme illuminée de rêves de grandeur, se virent contraintes par la misère de rester à Paris et y menèrent une existence effroyable.





Historique du commerce de Montréal depuis sa fondation jusqu'à la Cession.

C'est le 2 octobre 1535 que Jacques Cartier, le découvreur du Canada visita pour la première fois l'île de Montréal. Il débarqua au pied du courant et se dirigea vers l'intérieur de l'île où il découvrit la ville d'Hochelaga, habitée par des sauvages.

Hochelaga possédait environ 50 maisons longues de 50 pas et larges de 12 à 15 pas, toutes construites en bois. Ces maisons avaient deux étages, le grenier servant à mettre le blé.

Tel était Montréal dès son apparition dans l'histoire. Les habitants de la ville appartenaient à la famille des Hurons-Iroquois. En 1640, un siècle plus tard, Monsieur de la Dauversière obtint de Monsieur de Lauzon la cession de l'île de Montréal et fonda la société qui est connue sous le nom : "La Société de Notre-Dame de Montréal".

Mais ce ne fut qu'en 1642, lorsque Maisonneuve arriva à la Pointe-à-Callière, le 17 mai, que fut fondé Montréal sous le nom de Ville-Marie. Le gouverneur commença immédiatement la construction d'une grande maison en bois, palissadée.

La colonie qui ne se composait au début que d'une quarantaine de per-

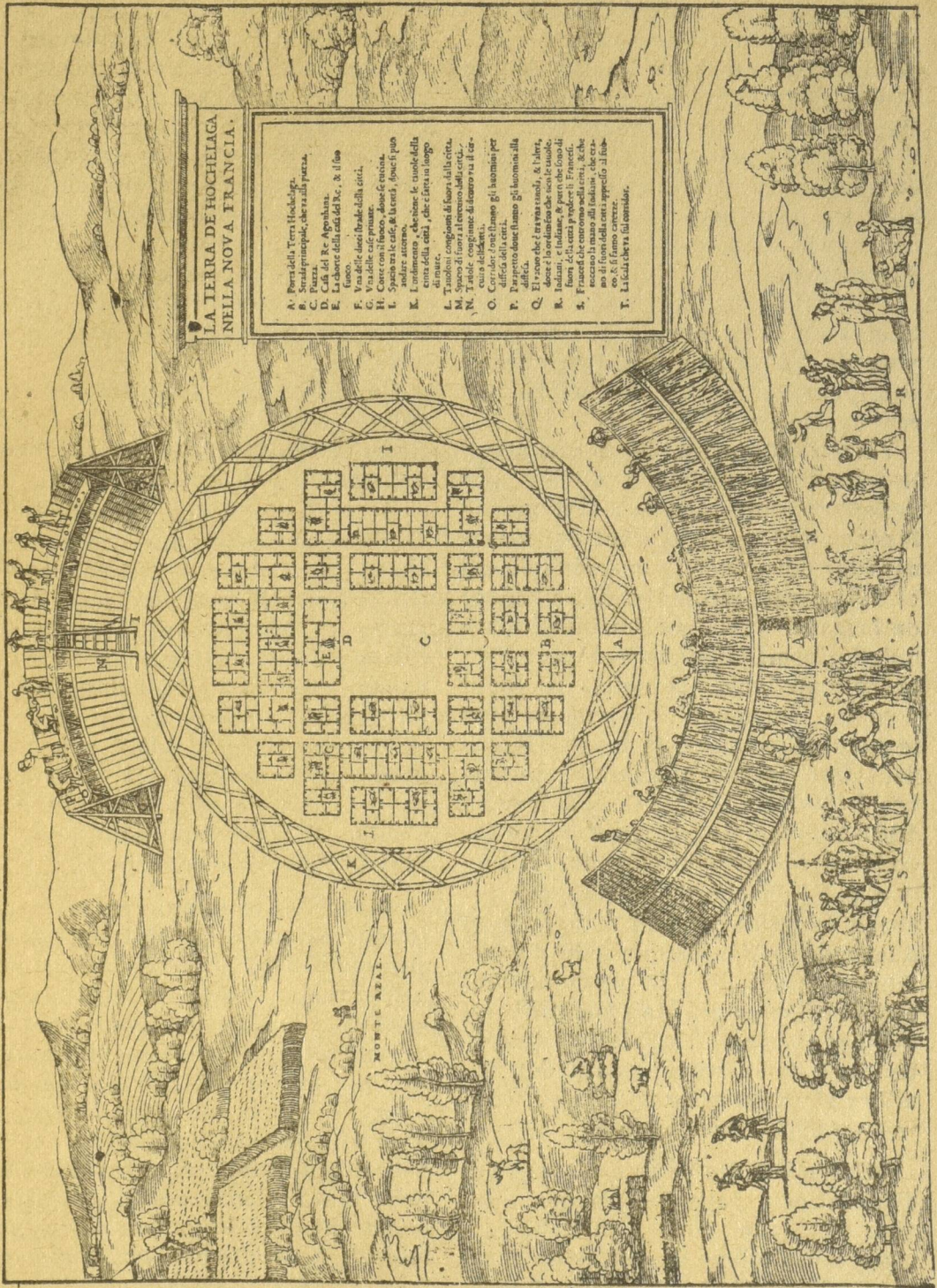
sonnes, fut renforcée à l'automne par de nouvelles recrues.

Plus tard, en 1666, la population de Montréal était de 584 âmes, l'année suivante elle était de 766 et lors du recensement de 1681 elle était montée à 1448, chiffre alors supérieur à la population de Québec.

Dans la ville et le gouvernement de Montréal, il y avait 7866 arpents de terre sous culture, 16 chevaux, 1,979 boeufs, 83 vaches, 276 moutons, et 18 chèvres. On voit par ce tableau que l'agriculture se développait. C'était avec le commerce, la principale occupation des habitants. L'industrie, toutefois, faisait aussi des progrès. On vit s'établir des tanneries, des brasseries, des fabriques de savon et de potasse; il y avait aussi des cardeurs et des chapeliers.

L'habitant pouvait vivre avec les seuls produits du pays. On exportait même du bois, des pois, du blé-d'Inde et de la farine aux Antilles.

C'est vers cette époque que les premières rues de Montréal furent tracées et une ordonnance royale portait défense de bâtir aucune maison sans avoir eu au préalable les alignements raisonnables du grand voyer.



LA TERRA DE HOCHELAGA
NELLA NOVA FRANCIA.

- A. Porta della Terra Hochelaga.
- B. Campanile, chiesa alla piazza.
- C. Piazza.
- D. Casa del Re Algonchini.
- E. La chiesetta della città del Re, & il suo campanile.
- F. Via delle case private.
- G. Via delle case private della città.
- H. Case con il fienone, dove le erigono.
- I. Spazio tra le case & la città, dove si può vedere ancora qualche resto delle mura della città, che è fatta in luogo di mare.
- L. Tancioni componi di fuori della città.
- M. Tancioni componi di fuori della città.
- N. Tancioni componi di fuori della città.
- O. Tancioni componi di fuori della città.
- P. Tancioni componi di fuori della città.
- Q. El arco che è tra vari stadi, & l'altra, dove è lo ordinato che sono le mura della città, & l'altra, dove sono le mura della città, & l'altra, dove sono le mura della città.
- R. Francese che entrano nella città, & che scesano la mano alla fucina, che era no, & i francesi cono appreso al fucina, & i francesi cono appreso al fucina.
- T. La scala che va al consolador.

Tout un code de règlements pour la protection de la santé des citoyens et de leurs propriétés contre les incendies ainsi que pour le maintien de l'ordre et la gouverne du commerce était en même temps promulgué.

Lorsqu'il s'agissait de régler le prix du pain ou d'autres questions semblables, les principaux habitants étaient convoqués en assemblée et consultés directement.

Un édit de 1673 défendit aux habitants de s'éloigner de la ville pour plus de 24 heures sans permission, sous peine de mort. Cette défense fut renouvelée en 1678.

Le fait est que les plus hardis parmi la jeunesse canadienne attirés par l'appât de profits énormes et d'une vie indépendante, se jetèrent en masse dans les bois en dépit des édits du roi et de ses représentants. Cette espèce de brigands fut bientôt si nombreuse qu'elle forma une classe à part dans la colonie avec laquelle il fallut compter. On donna à ces déserteurs le nom de coureur-de-bois. L'Intendant Duchesneau estimait leur nombre à 800 en 1677. Ce n'est qu'en 1681 que l'amnistie rouvrit les portes de Montréal aux coureurs-de-bois.

A cette époque il n'y avait pas encore d'imprimerie dans la Colonie, et d'un autre côté, comme peu d'habitants savaient lire, le papier n'était pas en abondance. Mais pendant les longues soirées d'hiver le jeu de cartes était l'amusement favori des familles et par conséquent il s'en trouvait un dépôt considérable.

L'Intendant De Meules, n'ayant pas d'argent pour payer les troupes, imagina de donner cours, au lieu d'argent, à des billets de cartes de 3 espèces, l'une était de quatre francs, une autre de quarante sols et une au-

tre de quinze sols. Ces cartes à jouer, coupées en quatre, leur valeur écrite à la main, devaient le premier papier-monnaie qui ait été émis sur le continent américain. Chaque carte était timbrée à la cire cachetée d'une fleur de lis et portait les signatures de l'Intendant et du secrétaire de la trésorerie. Une époque était spécifiée pour leur rentrée à la caisse du gouvernement, et après qu'elles avaient été converties en lettres de change tirées sur le trésor royal, elles étaient brûlées.

Ce moyen de s'acquitter des obligations était trop facile pour que les successeurs de Monsieur De Meules n'y eussent pas souvent recours.

Alors il advint des cartons comme de toute monnaie fiduciaire dont on abuse, le trésorier ne put pas les racheter, les habitants perdirent la confiance et les cartons, leur valeur. Comme il n'y avait pas d'autre monnaie en circulation, les habitants s'attachèrent à produire autant que possible ce qu'il leur fallait pour leur propre consommation et le mouvement de commerce intérieur diminua d'autant. Mais il faut ajouter que l'industrie y gagna beaucoup.

Cependant le commerce des pelleteries était dans un état lamentable, désespéré. L'ambition du roi de donner au castor une valeur aussi fixe que celle de l'or avait eu pour résultat d'encombrer les magasins de fourrures qui ne s'écoulaient pas. Le fermier du revenu qui était obligé de prendre quand même tout ce qui lui était offert fit faillite, et le roi dut appeler tous les habitants du Canada qui désiraient faire le commerce des pelleteries à se former en compagnie pour prendre la succession. Il ne fut permis à personne de s'abstenir. La

nouvelle compagnie héritait de l'ancienne de six cent mille livres de castor pour lequel elle n'avait aucune demande.

En 1706 la compagnie des habitants du Canada remit ses privilèges à une autre compagnie.

La première chambre de Commerce à Montréal date de 1717 **seulement** et ne fut pas un succès pour le **commerce de la ville.**

La même année la compagnie des Indes Occidentales avait recueilli la succession d'Aubert et ses associés, le commerce des pelleteries reprit de plus belle.

La population de Montréal augmenta rapidement par la suite. Montréal qui ne comptait que 2929 habitants en 1706, en avait 4,210 en 1739. Cette ville fournissait en outre la plus grande partie des colons qui allaient fonder dans l'ouest de nouveaux établissements, tels que Détroit, Vincennes, Michilimackinac. Ses marchands se constituaient les bailleurs de fonds des grands découvreurs qui étendaient la domination de la France jusqu'aux Montagnes Rocheuses, lorsque le roi se disait trop pauvre pour soutenir ces belles entreprises.

Il ne faut donc pas s'étonner s'ils s'efforçaient de s'indemniser des dépenses qu'ils faisaient et des risques qu'ils s'imposaient en vendant leurs marchandises le plus cher possible aux sauvages qu'ils allaient découvrir. Au moment de passer sous la domination anglaise Montréal était déjà une ville relativement importante ; sa population, d'après le recensement de 1765 était de 5.733 habitants. A cette époque Boston et Philadelphie étaient des villes de 80.000 habitants et New-

York ne comptait guère plus de quinze mille âmes. Les campagnes autour de Montréal étaient aussi dès lors très peuplées. La ville formait un carré oblong s'étendant sur le bord du fleuve, depuis la place Dalhousie jusqu'à la rue McGill et s'arrêtant au nord, à la rue St-Jacques actuelle.

Un mur épais et assez haut entourait ce carré. Ces fortifications avaient coûté 445,141 livres, et cette somme, en vertu d'un édit de 1716 devait être prélevée par des montants annuels de 6,000 livres sur les habitants de Montréal.

Il était alors d'usage de diviser la ville en deux parties, la haute-ville et la basse-ville. La haute-ville comprenait le quartier situé le long de la rue Notre-Dame et au nord de cette rue, et possédait aussi le Séminaire, la paroisse des Récollets, les Jésuites, le couvent de la Congrégation, la demeure du gouverneur et celle de la plupart des officiers.

La basse-ville était le quartier des marchands, on y trouvait aussi l'Hôtel-Dieu et les magasins du roi.

A l'extrémité nord-ouest de la ville, en dehors des murs et au-delà du ruisseau Saint-Pierre, il existait un petit faubourg qui promettait dès lors de devenir le quartier Saint-Antoine actuel.

La plus grande partie des maisons étaient construites en bois, on y trouvait cependant plusieurs maisons de pierres construites dans le genre de celles qui existent encore de nos jours.

Les rues principales étaient droites, larges et coupés à angles droits par les petites rues.

Quelques rues même étaient pavées mais c'était là des exceptions.

La pêche du saumon au Canada

Quand on affirme que la mise en conserves du saumon sur la côte canadienne occidentale s'est élevée en 1917 au chiffre de 1,557,435 caisses, cet énoncé laisse le vulgaire assez indifférent parce qu'il n'en saisit pas toute la portée. Il en serait tout autre de ses impressions s'il se rendait compte que ce chiffre de 1,557,435 représente 74,756,880 boîtes de saumon d'une livre, qui alignées bout-à-bout couvriraient une étendue de 5,310 milles, soit la distance de Moosejaw, Sask. à Vancouver et de là à Yokahoma, Japon. Disposées sur deux lignes parallèles, ces boîtes pourraient constituer, pour un train, une voie ferrée s'étendant presque de To-

ronto à Vancouver sur les chemins de fer nationaux.

La production des conserves de saumon canadien suffirait à fournir un repas substantiel par jour à 614,440 personnes pendant toute l'année.

Au cours des années passées la majeure partie du saumon en conserves fut exportée au Royaume-Uni, soit pour la consommation sur place, soit pour être réparti entre les contrées européennes. On a cependant exprimé depuis peu, la tendance à trafiquer directement avec les pays consommateurs, et cette pratique est susceptible dans le cours des ans, d'apporter des variations considérables dans les conditions des divers marchés.



LA DAME BLANCHE ET LE KAISER

Nombre d'entre nous ont ouï parler de la Dame Blanche des Hohenzollern, cette fatidique et mystérieuse figure qui, selon une légende, apparût à divers membres de la famille des Hohenzollern à chaque fois qu'un désastre menaçait leur maison.

Les conjectures au sujet de son origine sont innombrables; il semble probable, cependant, qu'elle ne fut autre que la très haute et très puissante dame Bertha Von Rosenburg, fille d'Ulrich Von Rosenburg et épouse de Johan Von Lichtenstein, un noble richissime dont l'infidélité et la cruauté lui brisèrent le coeur. Née vers l'an 1430, elle a laissé des portraits encore visibles dans plusieurs antiques schlossen de Bohême. Chacune de ces effigies la représente vêtue d'habits de deuil blanc, avec un voile blanc de veuve couvrant une partie de son visage.

On dit que dame Bertha était animée de dispositions singulièrement religieuses et dévotes et que ce fut toujours pour les avertir et pour les préparer à un désastre ou à la mort qu'elle se montra aux membres éplorés de la famille régnante. S'il faut en croire la rumeur, l'image de la grande et infiniment gracieuse princesse apparût, à une date relativement récente, au Kaiser lui-même.

Dans un livre publié à Paris, voici environ quatre ans, sous le titre de "La Dame Blanche des Hohenzollern et Guillaume II", l'auteur, J.-H. Lavouar déclare que certain de ses com-

patriotes qui se trouvait en Allemagne quelques semaines avant la guerre, affirma qu'au cours de l'été de 1914, une rumeur se propagea à Berlin, disant que la Dame Blanche avait été aperçue par l'Empereur. Ce dernier tenta de restreindre la circulation de l'inquiétante légende, mais tout d'abord répandue à la Cour, elle gagna toute la noblesse et se propagea enfin dans le peuple. Bientôt ce devint le thème de toutes les conversations et, même les personnes qui n'y paraissaient pas ajouter foi s'entretenaient des trois apparitions de la Dame Blanche à Guillaume II.

La première de ces apparitions, racontait-on, eut lieu au cours d'une nuit de juin. La Cour avait réintégré ses appartements et l'heure était tardive. Dans une aile isolée de la résidence impériale, Wilhelm travaillait dans son cabinet privé. Ce même soir, Von Bethman-Holloeg, le Chancelier, avait eu une audience particulière avec lui. Cependant, à 11 h. 30, il quitta le palais et l'empereur l'accompagna à la porte, lui serra la main et reprit ses occupations.

Minuit sonna. Les gardes de service dans l'antichambre n'entendirent aucun son provenant du cabinet de travail. Ceci les étonna quelque peu, car l'empereur avait l'habitude ponctuelle, lorsqu'il travaillait tard, de se faire servir un léger repas. Cette nuit, ils ne perçurent point le son de sa cloche et ne surent qu'imaginer pour s'expliquer que le monarque ait pu oublier

sa nocturne collation. Comme l'horloge marquait une heure et comme le silence impérial se prolongeait, leur étonnement fit place à de l'anxiété.

Ils comprirent qu'ils devaient s'efforcer de savoir ce qui était arrivé,

Finalement, ils décidèrent d'attendre encore et restèrent dans l'antichambre jusqu'à ce qu'une autre heure se fut écoulée; alors, vers deux heures, le plus courageux d'entre eux déplaça un lourd rideau et ouvrit pré-



mais ils n'ignoraient point, d'autre part, que s'ils pénétraient sans cérémonie dans le cabinet de travail, ils s'exposaient à encourir la colère du maître.

cautieusement la porte. Il jeta un rapide regard dans la pièce et, se tournant vers ses compagnons, murmura avec oppression, en désignant du doigt l'espace de l'appartement:

— Regardez!

Ils se précipitèrent et virent un spectacle alarmant. Sur le parquet, à côté d'une vaste table encombrée de papiers et de documents militaires, l'empereur gisait, inconscient. Deux des gardes le relevèrent, pendant que le troisième courait chercher un docteur. A l'arrivée de ce dernier, ils transportèrent le malade jusqu'à sa chambre à coucher et après quelques instants, parvinrent à le ranimer. Alors l'empereur, d'une voix tremblante, raconta ce qui était advenu.

A minuit exactement, dit-il, il sonna selon son habitude. Les gardes, fait curieux, n'entendirent point. Alors, il revint vers son bureau et, quelques minutes après, il perçut le bruit de la porte s'ouvrant et celui de pas léger glissant sur l'épais tapis de velours. Pensant que c'était l'échanson qui venait prendre ses ordres, il commença à énumérer, sans relever la tête:

— "Apportez-moi..."

S'étant redressé à cet instant, il vit, au lieu de l'échanson une spectrale figure de femme, vêtue de blanc et portant un long voile blanc qui traînait derrière elle, sur le sol. Il se leva, terrifié, et demanda:

— "Qui êtes-vous?"

En même temps il saisit instinctivement un revolver d'ordonnance posé sur le bureau. Mais ce geste ne fit pas reculer la Dame Blanche. Silencieuse et immobile, elle le regarda longuement puis se retira avec une majestueuse lenteur vers un angle de la pièce. Enfin, gagnant la porte, elle disparut. Les gardes ne la virent point et affirmèrent solennellement que la porte était restée close pendant tout le temps de leur faction.

Au moment de sa disparition, l'em-

pereur tomba dans l'évanouissement où ils le trouvèrent.

Aussi extraordinaire que pût sembler cette histoire, ceux auxquels l'empereur la narra inclinèrent évidemment à la croire et lorsque, une ou deux semaines plus tard, il asserta qu'il avait été visité une seconde fois par le redouté fantôme, ils pensèrent que la légende contenait beaucoup de vérité.

Pour la seconde fois, la Dame Blanche lui apparût à Berlin, vers trois heures de l'après-midi. L'étendard impérial flottait gaiement sur le palais et la population se rendait avec quiétude à ses occupations, tout comme si la guerre eut été une chose impossible. L'empereur demeurait invisible à ses sujets et arpentait, d'un pas saccadé, la grande galerie intérieure. Il était agité et ses traits décelaient une profonde angoisse. De temps à autre, il extrayait de sa poche un document qu'il considérait avec un soin extrême puis, levant les yeux, contemplait les portraits de ses ancêtres. Subitement, détournant ses regards de l'effigie de l'admirable princesse anglaise qui avait été sa mère, il vit venir vers lui, de l'extrémité opposée de la longue galerie, la spectrale image déjà entrevue, toujours de blanc vêtue et portant à la main un trousseau de clés.

Cloué au sol, il la regarda avec terreur et, comme il le déclara par la suite, il sentit que ses cheveux se dressaient sur son crâne, cependant que sa respiration se suspendait. Elle ne le quittait point du regard et continuait d'avancer. Lorsqu'elle fut très près de lui, elle étendit le bras comme pour l'enserrer. L'homme, horrifié, fit un violent effort pour s'enfuir, mais ses membres se refusèrent à tout mouve-

ment. La frayeur le paralysait littéralement.

Alors, le frôlant, elle passa et se dirigea vers une petite porte de côté, l'ouvrit avec une des clés qu'elle portait et disparut.

L'empereur recouvra immédiatement la faculté de se mouvoir et de parler. Il poussa un cri aigu et terrible qui résonna dans tout le palais et les officiers, les chambellans, les gardes, les domestiques accoururent en toute hâte. Ils trouvèrent leur maître dans un état confinant à la démence. Aux questions anxieuses qu'ils lui posèrent, il ne put donner que d'incohérentes réponses. Ils se retira dans ses appartements privés et de longues heures s'écoulèrent avant qu'il redevent normal.

Un mois environ après ces événements, la Dame Blanche se fit voir pour la troisième fois à Guillaume II. Cette manifestation d'outre-tombe se produisit dans une forêt, au cours d'une chasse. L'empereur rencontra soudain un fantôme de femme habillée en blanc qui, surgissant des profondeurs obscures du bois, s'arrêta devant son cheval et souffla dans un cor. L'animal perçut également l'apparition car il donna des signes si véhéments de terreur qu'il faillit désarçonner son cavalier. L'empereur ne parla point de cette troisième apparition du spectre familial, mais on dit qu'elle fut rapportée par deux officiers qui l'accompagnaient et qui, eux aussi, virent la Dame Blanche.



LA GLACE FONDUE



(1)

Et, seule, elle glissait, l'exquise patineuse, songeant à peu de chose et pas du tout frileuse.



Mais, Paul avait des yeux et des jambes aussi. L'ayant vue, il courut, par l'amour tout transis.



(3)

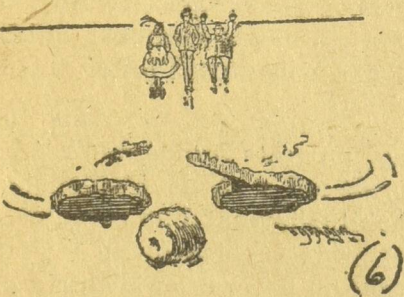
Se plongèrent les yeux, jusqu'au fond de leurs âmes, et dans leur cœur, soudain s'allumait une flamme.



— “Tiens, dit-elle alors, c’est toi mon idéal!” — “C’est en plein comme moi, mon trésor sidéral!”



Et les mots qu’ils disaient faisaient fondre la glace, tant ils étaient brûlants; ils enfonçaient sur place.



Dans leur amour naissant l’onde les réunit. Passant, prend garde à toi, prie pour Elle et pour Lui.

MEMOIRES PRODIGIEUSES

Immédiatement après avoir lu un journal, quelque matière qu'il put contenir, Robert Dillon le récitait mot par mot.

Pendant les débats sur le Rappel, dans la Chambre des Communes, un des membres écrivit son discours, l'envoya aux journaux et le répéta mot pour mot le soir, à la Chambre.

John Touller pouvait retenir parfaitement tout un sermon, et l'écrire à son retour chez lui.

Scoliger lisait deux cents vers une seule fois et les récitait ensuite sans faire une seule faute.

Sénèque pouvait répéter deux mille mots après les avoir entendus une seule fois dans le même ordre qu'ils avaient été donnés.

Magliabecchi avait une mémoire merveilleuse. En voici un exemple: une personne lui avait prêté un manuscrit qu'il lut et remit deux ou trois jours après. Or, cette personne ayant perdu son manuscrit, pria Magliabecchi d'écrire ce qu'il pouvait en avoir retenu. Notre homme reproduisit complètement le manuscrit.

Cyrus pouvait retenir tous les noms des soldats de son immense armée.

Un médecin de Massachusetts pouvait réciter tout le "Paradis Perdu" de Milton sans faire une seule faute. Ce médecin vivait au commencement du siècle dernier.

Le célèbre Euler savait tout l'Eneïde par coeur.

Un vieux mendiant du nom d'Aleck savait toute la Bible par coeur, et il la savait si bien que si on lui en lisait quelque chose, il pouvait nommer le livre, le chapitre où se trouvait le passage lu. Une personne l'ayant un jour

prié de lui réciter le quatre-vingt-dixième verset ou chapitre sept des Nombres, Aleck répondit sans hésiter: "Ce verset n'existe pas; le chapitre sept n'a que quatre-vingt-neuf versets.

— o —

IL EXISTE ENCORE DES "TROGLODYTES" EN FRANCE

Dans les jours sombres de la pré-histoire, quand l'homme devait disputer sa vie aux animaux féroces, il lui était souvent nécessaire de se réfugier dans les grottes et dans les cavernes.

Peu de gens savent qu'il existe encore en Europe, en France, à moins de cent milles de Paris, des troglodytes ou habitants des caves.

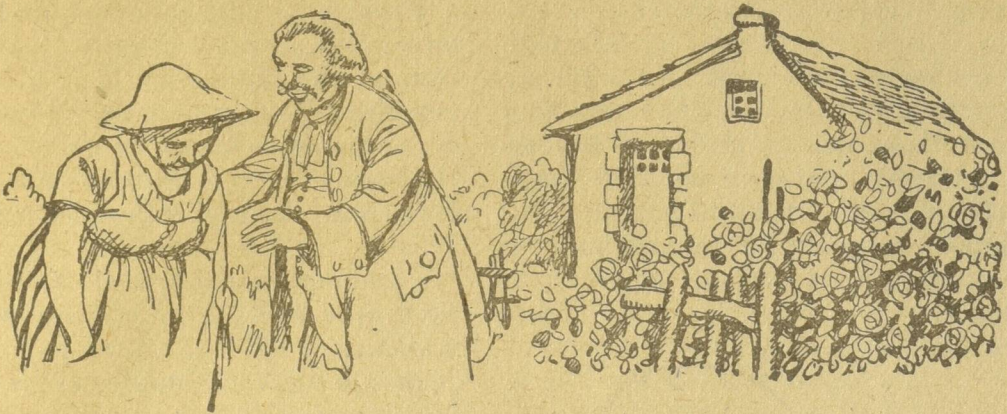
Les plus célèbres de ces villages souterrains sont ceux de Bourre et de Chissay (Indre et Loire), de Brantôme et d'Eyzies (Dordogne). Les habitants ont élu résidence dans des cavernes creusées dans le rocher.

Ces demeures sont aérées par une porte de façade et par une cheminée pratiquée dans l'épaisseur de la roche et gagnant la surface du sol au sommet.

Elles ont parfois un ou deux étages. Ce genre d'habitations est à l'épreuve des orages et autres intempéries, la masse rocheuse qui les couronne constituant un excellent abri.

Lorsqu'on pénètre dans l'une d'elles, on reste frappé de l'extrême propreté qui y règne. L'ameublement est habituellement d'un caractère antique et primitif, bien qu'on y trouve souvent un berceau ou d'autres pièces de type moderne.

UN ROMAN COMPLET



—Il ne faut pas toucher...

BERNARD L'ENCHANTEUR

Par HENRY DE FORGES

I

—Madame Louvet!

—Monsieur Bernard!

—Regardez cette merveille, mais doucement... Rien n'est plus fragile. Il ne faut pas toucher.

—Qu'est-ce donc? Je n'aperçois qu'un bout de bois sous du papier.

—Une greffe, ma bonne madame Louvet, la greffe d'un rosier qui n'a pas son pareil au monde et qu'on appelle "Coeur de la Reine". Sa fleur est d'un coloris incomparable, avec des reflets d'aurore. Morellet, le pépiniériste de S. M. le roi Louis XVI, est seul à en posséder, et si, tout à l'heure, à Paris, j'ai obtenu de lui cette greffe-là, c'est par faveur exceptionnelle. M. Morellet a voulu me remercier d'avoir dédié à ses enfants mon dernier ouvrage de Contes de fées. Une idée admirable que j'ai eue, madame Lou-

vet, en imaginant cette dédicace. J'étais bien sûr d'en retirer quelques nouvelles roses.

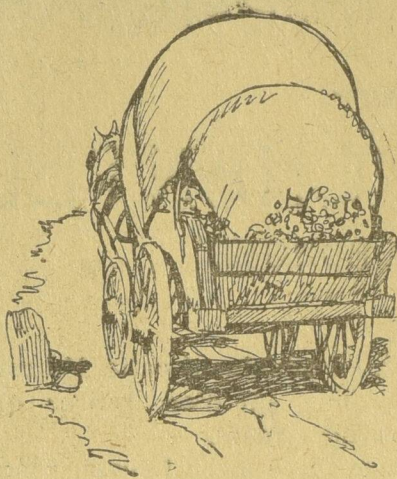
La brave mère Louvet, préposée à la garde de la maison de la rue du Pré, à Bourg-la-Reine, où Bernard Lantry, le bon conteur, habitait depuis 1765, soit depuis vingt ans, écarquillait en vain les yeux.

L'acquisition de son locataire ne la remplissait que d'une admiration relative.

—Mais, insista-t-il, il s'agit là d'une rose nouvelle, une rose inouïe, à qui ce bout de bois, convenablement greffé, permettra de vivre. Une rose nouvelle, vous le savez bien, pourtant, madame Louvet, est, dans ma vie, mieux qu'une oie.

La bonne femme demeurait sceptique.

En cette petite localité de Bourgia-Reine, près de la capitale, il existait tant de roseraies, on avait tellement l'habitude de voir, chaque matin, des pépiniéristes et des horticulteurs conduisant vers les différents marchés de Paris des charretées de la jolie fleur, que le jardin de Bernard n'intéressait pas les gens. Il était mystérieusement dissimulé par de hauts murs à la curiosité des passants, et ses roses ne servaient jamais à la vente.



—Pour qui vos fleurs, monsieur Bernard? Pour qui vos efforts? demandait-on, parfois, sachant que ces murs cachaient des roses superbes. A quoi bon cette culture, si délicate, si difficile, si ce n'est pour en tirer profit?

Mais lui riait, d'un gros rire qui accentuait encore la disgrâce naturelle de son visage fort vilain.

—Ma foi, oui, je cultive mes fleurs en égoïste, pour moi-même, pour faire de l'art... l'art des roses! En est-il un qui soit plus noble, plus poétique, plus vraiment digne de ce nom d'art? Réaliser des roses aux teintes nouvelles, aux parfums subtils, inédits parfois, combiner des greffes sa-

vantes, surveiller les pousses, épier l'évolution de ces arbustes frêles en leur donnant des soins incessants, et admirer le prodige enfin obtenu, l'admirer tout seul, en égoïste, en avare, comme une production bien à soi, à laquelle nul autre humain n'a coopéré, et qui ne vient que de notre collaboration directe avec Dieu! Ah! la belle fête! digne d'enthousiasmer un artiste!

—Donner mes fleurs, ajoutait Bernard avec quelque mélancolie, pourquoi?... A qui?... Je ne suis plus jeune: je suis sans famille et sans ami, car les gens, s'ils connaissent un peu mes livres, ne connaissent pas ma personne, une personne sauvage, pas jolie à regarder. A quoi bon donner ces fleurs à ceux qui ne comprendraient pas ce qu'elles m'ont coûté d'efforts, à ceux qui ne comprendraient pas mes roses? Sentez-vous tout ce qu'il y a dans ces mots: "comprendre une rose?"

Et Bernard Lantry, gravement ajoutait:

—Chaque année, toutefois, mais sans y mêler personne, je paye mon impôt volontaire, que je considère comme une dette doublement sacrée. Au jour venu, dans la pleine saison de juin, je cherche dans ma roseraie les fleurs les plus radieuses, les plus embaumées, les plus difficilement obtenues, et j'en fais deux vastes gerbes que j'emporte à Paris. L'une, je la dépose à l'église Notre-Dame, sur les marches de l'autel, à l'heure silencieuse où la cathédrale est déserte. C'est là mon juste tribut envers le grand Maître de toutes les fleurs. Nul ne connaît que lui la provenance de celles-là qui parfumeront le tabernacle et l'orneront tant que peut durer la douce destinée des roses. L'autre

gerbe, je la porte moi-même soit aux Tuileries, soit à Saint-Cloud, soit à Versailles, au palais où se trouve la famille royale. Je m'approche du factionnaire de service devant la grille, et, en lui glissant un écu pour la commission, je lui demande de porter ces fleurs à la Reine, en lui faisant dire seulement que c'est de la part du plus respectueux de ses sujets.

Je suis certain que ce bouquet, dont les roses, j'ose le dire, sont incomparables, ne peut que faire plaisir à S. M. Marie-Antoinette. Tel est mon second tribut. Et quand je les ai payés ainsi tous les deux, mes roses ne doivent plus rien à personne. J'ai le droit d'en jouir à ma guise.

Et si vous voulez tout savoir, expliquait encore Bernard, j'ai besoin, entendez-vous, besoin de garder mes fleurs pour moi, car c'est en elles, en les contemplant, en les respirant, que je puise ma meilleure inspiration. Ces histoires, tissées de merveilleux, que j'écris pour l'enfance et qui m'assurent la vie, je les leur dois. Ce sont mes roses qui font chanter en moi, pendant toutes leurs floraisons, cette poésie qui me permet de dire des choses gracieuses et douces, capables de charmer les jeunes âmes, encore pures. Voilà tout le secret de ma mystérieuse façon de vivre et, si j'en ai un peu, de mon talent.

La bonne mère Louvet n'allait pas chercher si loin. Son locataire était simplement à ses yeux un brave homme, bien tranquille, bien convenable, peut-être maniaque, comme tous les gens de plume, avec les roses pour manie, une manie bien inoffensive.

Même elle disait :

—S'il s'attache à ses fleurs, que voulez-vous, c'est sans doute parce qu'il n'a personne à qui s'attacher!

En effet, Bernard Lantry ne pouvait guère avoir de famille, du moins de celles que l'on s'édifie soi-même, suivant l'élan de son cœur.

Il avait contre lui de posséder un physique terriblement ingrat, avec un visage disgracieux que rachetait seule l'expression intelligente des yeux.

Le buste, lui aussi, était mal proportionné, une épaule dépassant la hauteur de l'autre, ce qui rendait la marche sans élégance.

Quelle femme aurait accepté auprès d'elle pareille laideur?

Bernard avait, par suite, horreur de se montrer, horreur du monde, et cela d'autant plus que les livres qu'il écri-



vait et qui avaient valu à son nom quelque notoriété étaient en contradiction absolue avec sa maussade personne.

Nul plus que lui ne célébrait la beauté, la beauté des êtres, des choses et des sentiments, comme s'il voulait habituer sa clientèle enfantine à voir la vie tout ensoleillée, toute faite de joies honnêtes et de reconfortants spectacles.

Lantry, le bon conteur de contes bleus, n'avait pas, il est vrai, toujours écrit pour l'enfance.

Au début, suivant le goût du jour, il avait composé d'aimables vers sur

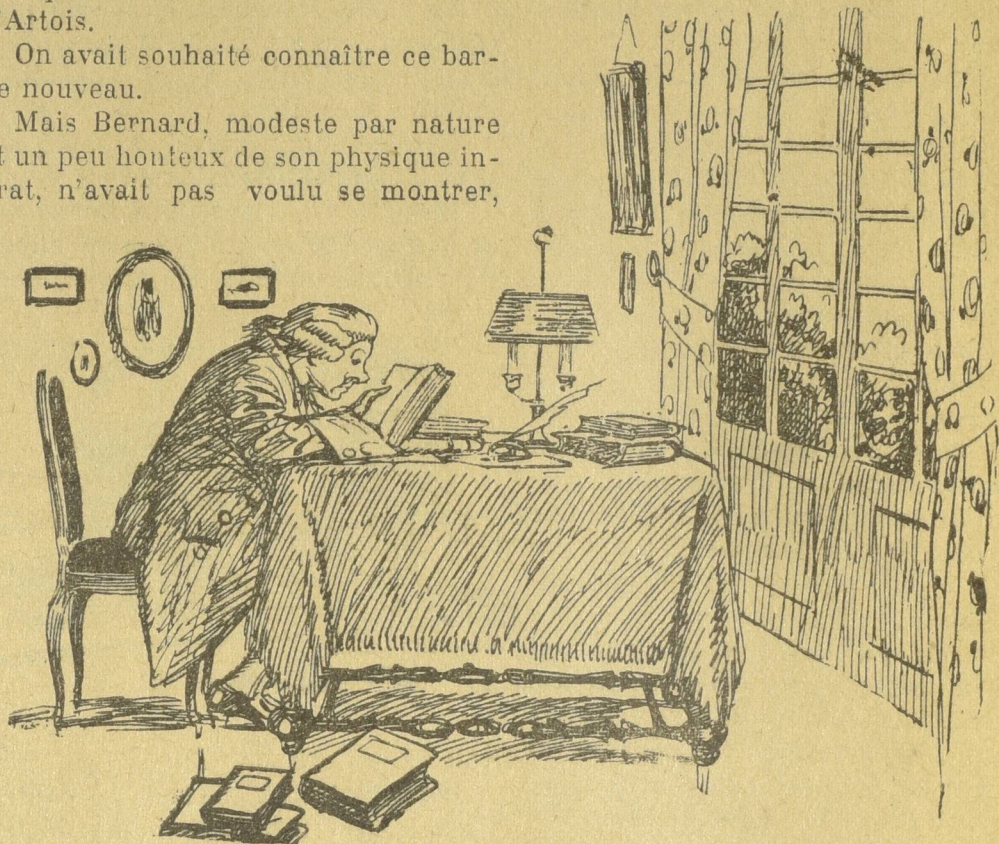
d'aimables sujets, dans la note badine, à la manière de Colin d'Harleville, de Parny, de Gentil Bernard, de Dorat et autres poètes à la mode.

Tout de suite, ses vers avaient été remarqués dans les salons et même à la Cour, où Andrieux en avait récité quelques-uns devant M. le comte d'Artois.

On avait souhaité connaître ce barde nouveau.

Mais Bernard, modeste par nature et un peu honteux de son physique ingrat, n'avait pas voulu se montrer,

L'extrême licence des ouvrages que les éditeurs ne craignaient pas de publier en cachette et de répandre à profusion, surtout dans la plus haute société, les conversations de salons, trop malicieuses, effarouchaient son âme droite.



—Ah! la jolie philosophie!...

craignant la moquerie, gêné de son triste visage, à l'âge où les autres hommes étaient, pour la plupart, si séduisants, si heureux de plaire.

Puis, cette société, spirituelle incontestablement, mais trop galante et trop sceptique, éprise d'un idéal de plus en plus malsain, argumentant avec une philosophie décevante, faisait peur au jeune écrivain, tout plein, au contraire, de rêves très simples, inbu d'une morale saine et souriante.

Il avait peur de se laisser entraîner, de devenir lui aussi quelqu'un de ces conteurs licencieux, sans dignité.

Etant orphelin, il n'avait eu jamais personne pour le conseiller.

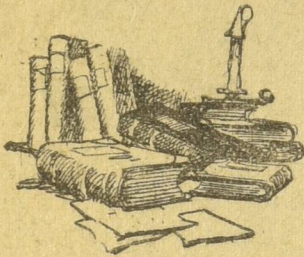
Aussi, un beau jour, brusquement, dans une résolution courageuse, avait-il relut tout d'une traite les oeuvres de M. Perrault, mort depuis quelque soixante ans, et dont personne n'avait repris la tradition.

Ah! la jolie manière que celle-là ! la jolie philosophie!

Ne pouvait-il suivre cette voie charmante, écrire pour les tout petits des oeuvres qui, comme celles du vieux maître, resteraient.

Et c'est ainsi qu'il était arrivé à publier une suite d'ouvrages délicats dans cette formule toute spéciale, que les mères avaient achetés en foule pour leurs enfants, les éditeurs se les étaient vite disputés.

C'étaient les "Contes à Fanfan, les Mémoires d'une libellule, Beniquet le mal tourné, Mademoiselle Bergamote", et bien d'autres.



Mais dans le public, on ignorait à peu près tout de l'auteur.

On savait seulement qu'il n'était pas beau, si peu beau que Dumas, le libraire de la rue des Grandes-Augustines, qui éditait, par traité, toutes les oeuvres de Bernard Lantry, négligeait de donner, suivant l'usage, en tête des volumes, en belle planche gravée sur cuivre, le portrait de l'auteur dans un médaillon soutenu par de petits amou

II

Ce jour-là donc, Bernard avait rapporté fièrement chez lui la greffe de ce rosier nouveau, "le Coeur de la Reine", d'une espèce inestimable que seul Morellet, le pépiniériste du roi, possédait.

Tout de suite, avec mille précautions savantes, il enta la précieuse greffe sur un rosier vivace, bien exposé, en bonne terre.

Ah! le beau travail que cet habile préparation du chef-d'oeuvre floral!

Il y prenait un infini plaisir, le comparant à son autre travail coutumier, à l'élaboration pensive de l'oeuvre littéraire qui, pareillement, éclorait un matin de gai soleil.

N'avait-il pas, lui aussi, besoin souvent de renouveler ses forces vives, de transformer son inspiration par quelque belle lecture, sorte de greffe, d'où son imagination sortait plus féconde?

Mais, cependant, tandis que d'un ciseau adroit Bernard achevait son travail sur ce rosier, bouclant la dernière ligature, son front se plissa.

Sa nature nerveuse, vite, contrariée passait ainsi brusquement de l'enthousiasme au souci

Il songeait:

—Je bénéficie de mes roses. J'en ai du plaisir pour moi, et même pour moi seul, un plaisir intense. Tandis que mes contes, s'ils me sont doux à composer, me restent lettre morte. Ce ne sont que jolies chimères auxquelles je ne suis mêlé en rien, que je ne vis pas et dont je ne retire, au fond de mon coeur, aucune joie. Est-ce logique? Est-ce juste? L'oeuvre de la pensée, s'il faut la vendre aux passants, comme une marchandise, ne doit-elle pas néanmoins, demeurer pour nous quelque chose d'intime, de personnel, de réconfortant! Je pourrais aussi tirer profit de mes roses si j'en étais moins avare, mais, tout de même, je les aurais respirées, j'en aurais eu le plaisir des yeux et le parfum.

Et Bernard demeurait rêveur, attristé.

Peut-être la solitude lui donnait-elle, à force, ces pensées de découragement.

Peut-être sentait-il, malgré lui, avec l'âge qui venait, comme un regret de n'avoir pas écrit autre chose que ces contes bleus, quelque oeuvre où il eût mis de son coeur à lui.

Quelle joie de la voir éclore, celle-là, ainsi qu'il verrait bientôt éclore le résultat de cette greffe du beau rosier royal!

—Allons! allons! fit-il, en essayant de secouer ces pensées, qu'est-ce que j'ai donc, ce soir? Est-ce aujourd'hui que je renierais le travail de toute ma carrière, les oeuvres qui m'ont fait connaître et qui ont fait, du moins, une bonne besogne dans les coeurs d'enfants? Est-ce que j'aurais la prétention de vouloir vivre mes contes bleus?

Mais en pensant soudain à cette idée, il se redressa songeur, répétant:

—Vivre un de mes contes, faire de la vérité merveilleuse avec de la féerie merveilleuse, la sentir réelle, vivante, autant que ces roses admirables que je respire... Quel rêve!... Mais ce n'est pas possible, je suis fou! Et pourtant, ce rosier qui est là, que j'ai greffé, qui est mon oeuvre, qui sera beau et qui va enchanter mon jardin! N'est-ce pas la même chose?... Pourquoi ne pas imaginer quelque nouvelle et belle histoire, à la manière de Bernard Lantry et essayer de lui donner la vie!

Tout hanté par cette pensée soudainement venue en son cerveau, il avait, d'un geste brusque, pris sa canne et son chapeau, jeté son manteau sur ses épaules, voulant sortir, suivre son idée.

—Eh bien! monsieur Bernard? fit la brave mère Louvet, devant laquelle

il passait sans prendre garde. Allez-vous obtenir, comme vous le souhaitez, une belle rose, couleur d'aurore, que vous garderez encore pour vous?

Machinalement, il balbutia:

—Oui, que je garderai pour moi...

Une belle histoire, couleur d'aurore...

—Une belle rose!

—Une belle histoire.

—Il déraisonne! murmura-t-elle en hochant la tête. Ces gens de plume, décidément, n'ont pas de bon sens!



Et Bernard, en hâte, sortit pour marcher d'un pas rapide, du côté de Paris, sur la grand'route.

Dehors, le printemps, qui finissait, était délicieusement doux.

III

Il faisait si beau, la campagne était si verdoyante, en cette journée du mois de juin, que Bernard préférerait aller à pied, du moins un bon bout de chemin.

Il savait trouver à Gentilly un coche qui, de deux heures en deux heures, partait pour la capitale jusqu'à la cité Notre-Dame.

Il avait, pour arriver à Gentilly, une petite lieue à faire en se promenant, parmi les beaux champs de blé et d'avoine mûrs qui s'étendaient à perte de vue, faisant onduler, sous la brise légère, leurs lourds épis, bientôt prêts pour la moisson.

Le long des haies, des chèvrefeuilles embaumaient.

A nulle époque de l'année, la nature n'était plus radieuse.

On entendait, dans les luzernes en fleurs, les paysans qui, semblant heureux de vivre, chantaient en fauchant.

Et Bernard se sentait l'âme étrangement remuée par ce spectacle.

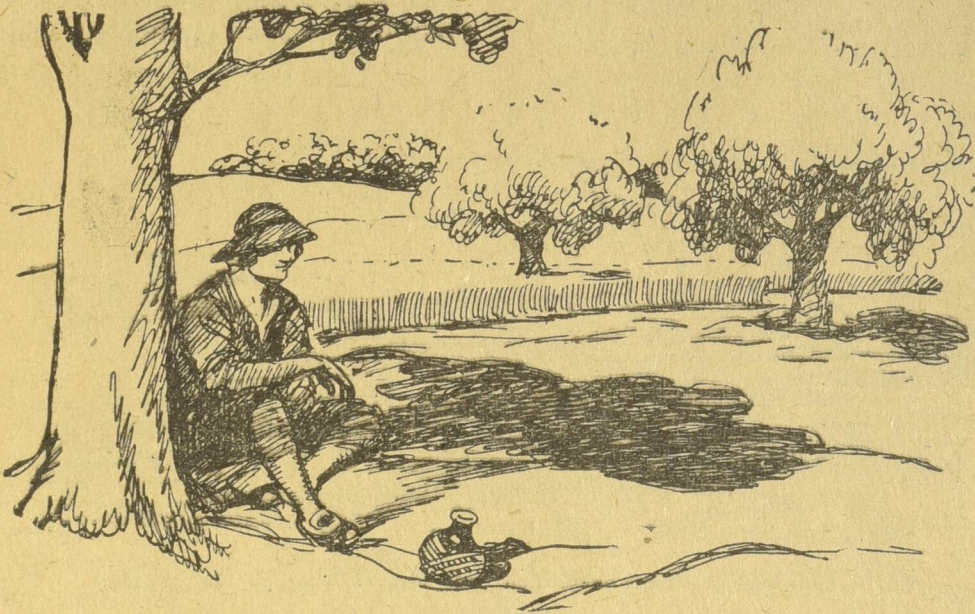
Comme tous les vrais poètes, il aimait ce calme grandiose des champs, à l'heure où toutes les floraisons s'épanouissent.

Mais ce projet, né tout à l'heure dans sa pensée, ne le quittait plus.

Il serait cette bonne fée. Il accomplirait ce miracle, comme par enchantement, l'enchantement d'une succession de coups de baguette magique, imprévus, chassant la peine et la misère.

Il agirait en grand mystère, bien entendu, ne se laissant en rien soupçonner, pour donner à ses gestes généreux des allures de féerie, à la façon d'un conte bleu.

Par avance, il était heureux de la joie qu'il allait prendre ainsi, devan-



Il faisait si beau...

Même toute cette vie intense et joyeuse de la belle nature ne faisait que le confirmer.

Ce n'était rien moins que de se rendre dans un des plus pauvres quartiers de Paris, au hasard, ou plutôt, suivant l'inspiration que lui donnerait la Providence, et de chercher là quelqu'une de ces détresses qui semblent irrémédiables, à moins d'un miracle, à moins de l'intervention de quelque **bonne fée**,

çant tous les désirs, réalisant tous les vœux de pauvres êtres qui, actuellement, souffraient et pleuraient.

Il lui importait peu de dépenser beaucoup, s'il était nécessaire. La somme emportée par lui était d'ailleurs suffisante.

Le gros point était de rendre tous ces bienfaits inexplicables.

Le choix ne serait pas long.

L'hiver de 1784, l'hiver passé, avait été peut-être le plus terrible, le plus

désastreux de tous ceux qui avaient fait époque dans l'histoire.

Attristé de trop de misères parmi son peuple, le roi Louis XVI s'était rendu en personne dans les faubourgs désolés, porter de bonnes paroles et faire distribuer des secours.

Mais, comme il voulait donner à tous ceux qui souffraient, la générosité du roi n'avait, hélas! pu être que très limitée pour chacun de ces malheureux.

Tandis que la famille qu'allait secourir Bernard Lantry serait véritablement tirée de sa détresse, transformée, vivifiée.

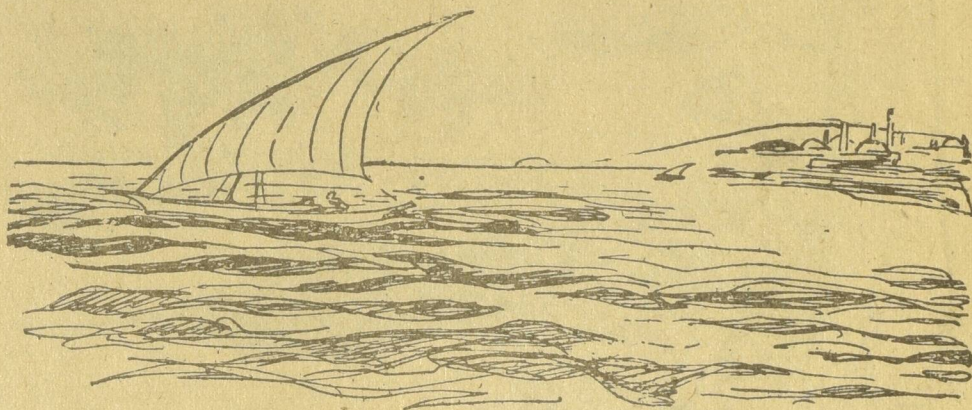
Une somme d'argent d'importance permettrait au père d'attendre qu'il ait trouvé du travail.

Et des ouvriers viendraient transformer la triste demeure, l'approprier la meubler, l'égayer.

Dans l'armoire arriverait du beau linge bien blanc et, dans le buffet, magiquement se placeraient des provisions.

Tout cela, par des coups de baguette de l'enchanteur Bernard, organisateur mystérieux de ce complot de charité.

La belle tâche, vraiment! La belle aventure! Le beau conte bleu, auquel,



. Ah! la belle tâche, le beau conte bleu, sur lesquels voguait sa pensée...

Et Bernard marchait sur la route poudreuse, intimement ravi de son projet, se voyant déjà à l'affût d'une misère épouvantable, quelque pauvre femme mourante, faute de soins, quelque père découragé, des bambins en loques, la maladie, la faim, l'horreur.

Sans savoir par quel prodigieux sortilège, la mère verrait d'abord arriver le médecin, chargé des remèdes guérisseurs.

Les bambins trouveraient ensuite des vêtements confortables.

cette fois, l'auteur ne resterait pas étranger, ayant sa part de bonheur en regardant le bonheur qu'il aurait procuré aux autres.

Comme tous les récits qu'il avait écrits, même les plus populaires, même les plus féeriques, semblaient, aux yeux de Bernard, mesquins et sans intérêt à côté de celui-là!

Et, au fond de son âme attendrie, il faisait le souhait, presque cruel, de rencontrer dans la grande ville douloureuse une détresse particulière-

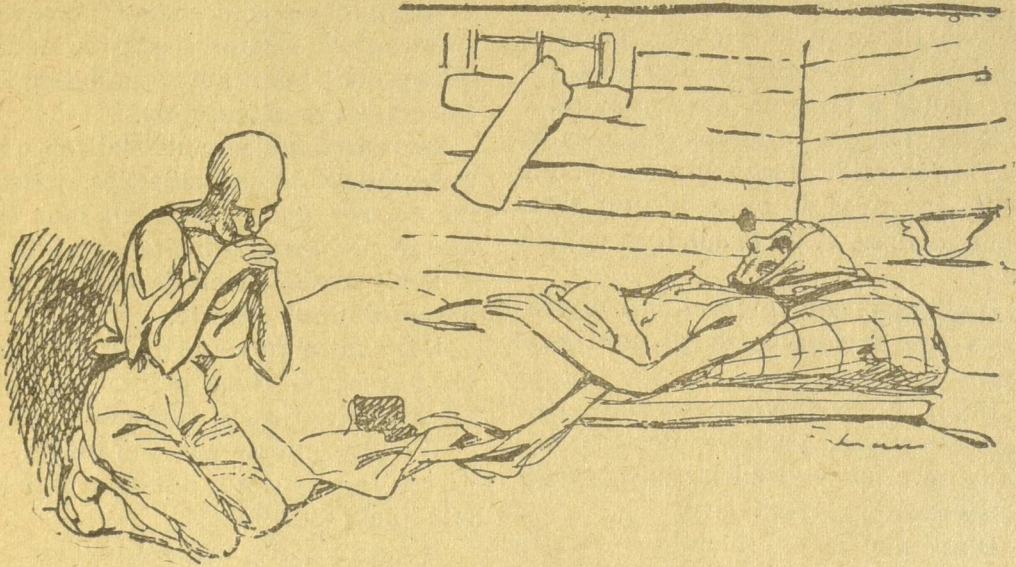
ment effroyable, afin que l'enchantement fût plus merveilleux.

—Holà! postillon! Vas-tu partir. Il me semble que le coche de Paris est en retard. Pressons! pressons! Voici un écu pour fouetter tes chevaux, car maintenant j'ai hâte d'être rendu! Dis-moi, postillon, ton relai est bien dans la cité derrière l'église Notre-Dame? Les quartiers populeux qui bordent les quais sont, m'a-t-on dit, les plus miséreux de la capitale? N'est-ce pas du côté de la rue Saint-Merry que, cet hiver, S. M. le Roi, quand il vint avec

des églises, espérant être mieux secourus. Mais ce qu'on voit de ces pauvres gens, seigneur, ne laisse pas croire qu'il leur est porté grand secours. Ils sont trop, et la misère engendre le vice. En ces ruelles sombres, il ne fait pas bon s'aventurer, à moins d'avoir derrière soi des argousins du maître de la police, ou alors quelque pouvoir surnaturel.

L'homme ricanait.

—Allons, postillon, ne plaisante pas et fouette tes haridelles. C'est justement cela. Je ne suis pas de la police



Il y a là plus de misère que partout au monde..

M. de Calonne visiter les pauvres, ne put s'empêcher de pleurer! N'est-ce pas là qu'il y a des masures sordides, là que gisent pêle-mêle, criant la faim des nichées d'enfants?

—Oui, seigneur, fit l'homme, étonné. Il y a en effet, là, plus de misère que partout ailleurs dans le royaume, probablement parce que c'est le quartier où il y a le plus d'églises: Saint-Merry, Saint-Leu, Saint-Martin-des-Champs et Notre-Dame. Les pauvres gens, c'est connu, vont se loger près

de Sa Majesté, mais j'ai peut-être bien un pouvoir magique.

Et, à grands coups de fouet, qui claquaient gaiement, le coche de Gentilly se hâtait vers Paris, la ville des détresses...

IV

Au moment où Bernard Lantry descendit du vieux véhicule qui venait de s'arrêter à son relai dans la petite rue Saint-Savinien, derrière la cathédrale,

il se rappela tout à coup que c'était à deux pas de là, en bordure de la Seine, sur un quai très proche du quartier Saint-Merri vers lequel il se rendait, qu'un fleuriste nouveau venu d'Orient avec des collections rares, s'était installé.

On en avait parlé dans le "Mercure", tant il avait déjà de réputation.

Puisqu'il se trouvait dans ces parages, Bernard pouvait bien ouvrir une petite parenthèse dans son itinéraire, et cela sans rien modifier de ses projets.

L'ami des roses qui était en lui, se dédoublant avec le conteur, avait eu soudain ce souvenir, et Bernard s'était décidé à faire ce léger crochet.

N'avait-il pas le temps, toute la fin de l'après-midi devant lui, une de ces belles journées du mois de juin, douces et claires, et où le soleil se couche tard?

D'ailleurs, son intervention mystérieuse ne se ferait pas en une seule fois.

Il lui faudrait apparemment étudier sur place, prendre des précautions, se rendre chez des gens, revenir plusieurs jours peut-être.

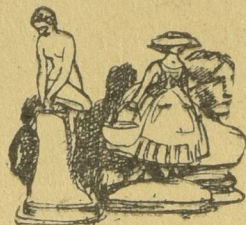
D'un pied léger, il obliqua vers la gauche, traversa le pont Saint-Eustache, et, sans se presser, se mit à la recherche de ce fleuriste dont il ne connaissait pas l'adresse précise.

Quelle chance, s'il pouvait le même jour arriver à ce double résultat: réaliser chez des miséreux le joli conte qu'il rêvait, et, en même temps, trouver quelque espèce nouvelle de rose.

Et son plaisir était si grand à ce double espoir qu'il s'attardait un peu en marchant lui si pressé tout à l'heure, flânant presque aux devantures.

Il venait d'admirer dans l'une d'elles un étalage de soieries aux nuances

chatoyantes pour l'habillement des dames de qualité, lorsqu'une boutique voisine, très humble celle-là, très sombre, très modeste attira, par le contraste même son regard.



L'aspect intérieur n'était pas sale, disant quelque soin, mais l'impression restait d'une intense tristesse, tant l'étalage était mesquin, le mobilier rare et l'éclairage défectueux.

La marchandise consistait en quelques modèles de statuette, presque les mêmes, qui s'alignaient sans harmonie sur des gradins mal établis.

Il n'y avait là rien de tentant, et la boutique était déserte.

Dans un coin seulement, à un piètre bureau de bois peint, un petit vieillard était assis, somnolent.

Il n'avait même pas, devant lui, un de ces registres qui dénotent que l'on fait quelques affaires.

Il était propre, mais râpé, l'air triste, le visage fatigué.

Quelle singulière entreprise d'art que celle-là:

Sur la porte, en lettres jaunes, déteintes déjà par la pluie, on pouvait lire le même nom que sur la pancarte affichée devant les statuette à vendre :

Cézille, sculpteur

C'étaient donc ses propres oeuvres que ce pauvre vieux avait mises en devanture, dans l'espoir d'en tirer un peu d'argent, espoir qui ne pouvait

être que bien illusoire, car rien en elles n'attirait. C'était de l'art inhabile et banale, avec une inspiration monotone, un même visage de jeune fille, gracieux, mais sans gaieté, qu'on retrouvait dans toutes.

Quelle misère morale se cachait là?

Quel talent était venu sombrer au fond de ce réduit obscur, où le soleil ne permettait même pas de travailler?

A peine pouvait-il y avoir, au fond de la boutique, un coin étroit pour coucher.

Les quelques instruments de travail du vieux sculpteur gisaient à terre, pêle-mêle, aujour de maquettes inachevées qui avaient séché sur leur socle.

Et c'était tout!

Bernard se sentait le cœur serré à ce spectacle. L'homme qui était là, pauvre, âgé, était un artiste comme lui, bien qu'en une autre branche d'idéal.

Peut-être avait-il eu du talent!

Peut-être aurait-il mérité d'arriver, d'être célèbre, d'être riche, d'être entouré!

Et si, pour quelque raison, il n'était pas encore dans une absolue détresse, s'il avait peut-être de quoi ne pas mourir aujourd'hui tout à fait de faim, quelle douloureuse détresse morale était la sienne, faite d'amertume et de désillusion!

Il n'y avait qu'à regarder sa boutique, qu'à regarder ses oeuvres, qu'à le regarder lui-même, pour le comprendre.

Bernard Lantry s'était arrêté, songeur, oubliant déjà le fleuriste pour lequel il était venu dans ces parages.

Tout à l'heure, dans son souhait de philanthropie charitable, de bonté à laquelle il donnerait une forme merveilleuse, il n'avait pensé qu'aux dé-

tresses matérielles, palpables, visibles, criantes.

Mais les autres!

Mais les pauvres vies gâchées! Mais les pauvres rêves d'artistes rendus impossibles par quelque injuste fatalité!

N'étaient-ils pas bien attendrissants eux aussi, d'autant plus attendrissants qu'on avait plus de peine à les deviner!

Et, sans plus attendre, sans plus savoir pourquoi il agissait ainsi, Bernard entra.

Vu de plus près, le spectacle de ce pauvre intérieur était plus pitoyable encore.

Le vieillard regardait ce visiteur avec étonnement.

Les rares acheteurs de ses oeuvres n'étaient que des petites gens et non pas des personnes aussi bien mises.

Il s'était levé avec peine, le dos voûté.

Bernard, doucement, demanda:

— Combien vos statuettes?

Puis, sentant toute la détresse morale de l'homme qui était devant lui, voulant l'empêcher de dire un chiffre certainement dérisoire, Bernard prit lui-même dans la vitrine une de ces figurines exposées.

— A la bonne heure! fit-il... Voilà du joli travail!

Le vieux sculpteur, surpris, balbutiait.

Le modelage, en réalité, n'était pas malhabile.

L'artiste qui avait exécuté cela avait dû certainement être adroit dans le temps où sa main était moins tremblante.

On y sentait plutôt trace de fatigue que d'inexpérience.

Si les proportions étaient mal calculées, les gestes sans douceur, les plis des vêtements sans finesse, il y

avait dans le visage, à le bien regarder de près, un charme réel, la trace évidente d'un talent passé et d'une délicate inspiration.

Alors Bernard, voulant reconforter cet artiste malheureux, cacha son impression vraie et se fit louangeur, avec bonhomie :



—Ma foi, oui, répéta-t-il, c'est vivant, c'est joli, c'est très artistique.

La figure du père Cézille s'était éclairée.

—Vous trouvez!... Vous trouvez! répétait-il.

—Mais parfaitement! confirma Bernard, et je vous félicite de votre talent. Une vraie chance que je sois passé devant votre magasin. Non pas que votre nom me fût inconnu... Au contraire!

Le sculpteur se troublait de plus en plus, devant tant d'éloges inattendus.

—Je vais pour aujourd'hui—car je reviendrai—vous en prendre deux modèles; tenez, cette pose debout, accoudée, et l'autre modèle plus petit qui est à côté.

—Ce sera moins cher, monsieur, fit Cézille, puisque vous en prenez deux...

—Vous avez tort... Une oeuvre d'art n'est pas une marchandise ordinaire... Et ce sont là des oeuvres d'art, je m'y connais.

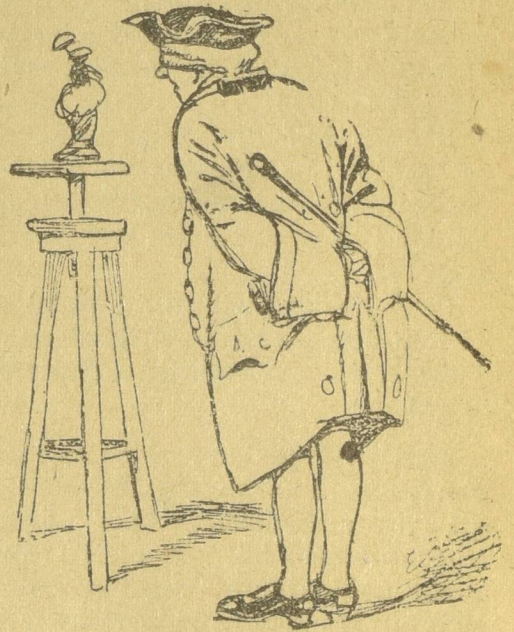
—Je vois bien que vous vous y connaissez.

Rien qu'à considérer ce pauvre vieux, rien qu'à voir son émotion et sa joie naïve, Bernard comprenait toute son histoire, un talent réel entravé par un coup du sort, une malchance, une

maladie, une injustice peut-être ou, plus probablement, une famille édiflée trop tôt, selon son coeur, sans penser aux impitoyables nécessités d'argent, une famille avec ses trop lourdes charges.

Et, en même temps, le projet que Bernard avait fait tout à l'heure se transformait.

N'était-ce pas, de préférence, dans cette pauvre demeure désertée qu'il y avait un beau conte bleu à réaliser, un conte bleu d'autant plus délicat que



C'est très artistique.

l'infortune était plus intime et moins avouée?

Ne valait-il pas mieux, au lieu de procurer à de malheureux affamés, comme par enchantement, la nourriture et l'argent qui leur étaient nécessaires, rendre à cet autre malheureux, par enchantement aussi, la confiance en lui-même, et, par là, peut-être lui permettre de retrouver son vrai talent.

La raison de sa détresse sera vite connue.

Le ton de cordialité sur lequel, dès son entrée, Bernard lui avait parlé incitait le sculpteur aux confidences.

Et, sans se faire prier, heureux même d'avoir quelqu'un pour l'écouter, il se confia.

L'histoire était bien telle que Bernard, du premier coup, l'avait devinée.

Une jeunesse enthousiaste, un talent d'artiste évident et qui ne demandait qu'à se développer. Puis, la famille édifiée trop tôt, la famille avec ses lourdes charges, ses difficultés, ses maladies, ses chagrins qui dépriment non seulement le coeur, mais aussi la faculté de travailler.

Il fallait ajouter aussi beaucoup de malchance, une malchance qui était presque de la fatalité.

Au lieu d'aller au sculpteur, de l'encourager, de lui faciliter sa tâche, les gens étaient restés indifférents.

A force de courageux labeur, à force de minutieuses économies, Cézille avait tenu bon, avait fait à peu près vivre les siens.

Mais il avait dû renoncer à ses plus beaux rêves d'artiste, se livrer à des besognes grossières et mal payées, pour des industriels, qui considéraient la sculpture comme le plus vil des métiers.

Ah! l'écoeurant travail contre lequel vingt fois il s'était révolté et qu'il avait, pourtant, repris vingt fois devant de trop inévitables nécessités!

Et Cézille avait le crève-cœur de voir des camarades de sa jeunesse, artistes comme lui, se faire un nom célèbre, triompher dans des expositions, être reçus à la Cour.

Lui ne serait jamais connu.

Le temps passé, la vieillesse était venue, plus hâtive que chez les autres,

que chez ceux qui ne sont pas des découragés.

Après des années ruineuses de maladie, il avait vu partir sa femme, auprès de laquelle, du reste, il n'avait pas été heureux.

Trop terre à terre, elle n'avait pas su le comprendre, le reconforter, lui rendre sa foi défaillante.

Il était demeuré avec sa fille, souffrante aussi, et qu'il avait dû faire travailler cependant, pour subvenir à leurs besoins.

Et au soir de sa vie, après tant d'épreuves, il végétait ainsi, dans cette boutique où il avait imaginé de mettre en vente à bas prix quelques modèles de statuettes, réalisés par lui et qui, au moins, ne seraient pas le bénéfice d'un étranger.

Malgré toutes ces désillusions, malgré cette usure croissante de l'âge, Cézille affirmait énergiquement qu'il était bon encore à quelque chose.

Toute flamme n'était pas éteinte dans son cerveau d'artiste.

Si on le laissait faire, s'il pouvait avoir les moyens de travailler au calme, un chef-d'oeuvre pouvait encore sortir de ses doigts tremblants peut-être, mais toujours habiles.

Sa fille l'encourageait.

—Espère ! de meilleurs jours reviendront. J'arriverai, avec mes journées de couture, à subvenir à nos besoins. Tu sais à quel point je suis économe. Et alors, tu pourras travailler pour toi.

—Oui, Luce, oui, ma brave et digne enfant, je pourrai donner ma mesure. Il est encore temps.

Mais, souvent aussi, il avait des heures de doute, de doute amer :

—Oui, Monsieur, expliqua-t-il, en terminant à Bernard sa longue confidence, tel que vous me voyez, je ne

crois plus à rien. La vie est mauvaise et les gens ingrats, trop occupés de leurs jouissances égoïstes. Et j'apprends à mon enfant à ne croire à rien. A quoi bon, la foi? A souffrir, à être désillusionné davantage.

—D'ailleurs, ajoutait le vieillard en s'animant, les philosophes d'aujourd'hui enseignent l'incrédulité.

La société est mal organisée et il s'y passe trop de crimes commis par un pouvoir tyrannique.

Tout le monde est à la merci d'une lettre de cachet.

—Oui, Monsieur, les temps heureusement sont proches où toute cette société injuste sera bouleversée, où les crimes des puissants seront châtiés. De tous côtés des clubs s'organisent, des mots d'ordre mystérieux se chuchotent.

Bernard le contemplait sans mot dire, attristé.

Cézille s'était livré à lui tout de suite, spontanément, visiblement heureux d'épancher sa peine, même dans le sein d'un inconnu.



Tout le monde est à la merci d'une lettre de cachet...

Hier encore, M. d'Espréménil a dénoncé la présence, tant à Paris qu'aux environs, de vingt-deux prisons secrètes.

Comment voulez-vous qu'en des temps pareils un artiste puisse arriver à être compris?

C'était sa marotte, lorsqu'il s'épanchait ainsi, de rendre la politique responsable de son infortune.

Et même, s'exaspérant davantage, Cézille levait au plafond un bras menaçant:

Car l'écrivain ne s'était pas nommé, n'avait rien dit de lui-même.

Le sculpteur ne savait qu'une chose du nouveau venu: l'opinion flatteuse que celui-ci avait de son talent.

C'en était assez pour que le pauvre artiste mit à nu devant lui son âme douloureuse.

Et maintenant l'opinion de Bernard était arrêtée.

Il irait jusqu'au bout de la tâche ainsi commencée. Il se plairait à rendre à cet inconnu la foi dans ce qu'il

avait de plus à coeur au monde : son art.

Il se plairait à rendre à cet infortuné la foi dans cet art et par son aide inavouée, magique, il lui faciliterait les moyens de donner, au moins une fois, sa mesure, au soir de sa vie.

Ne serait-ce pas là une bien belle histoire, plus belle encore que celle qu'il avait rêvé de réaliser, parce

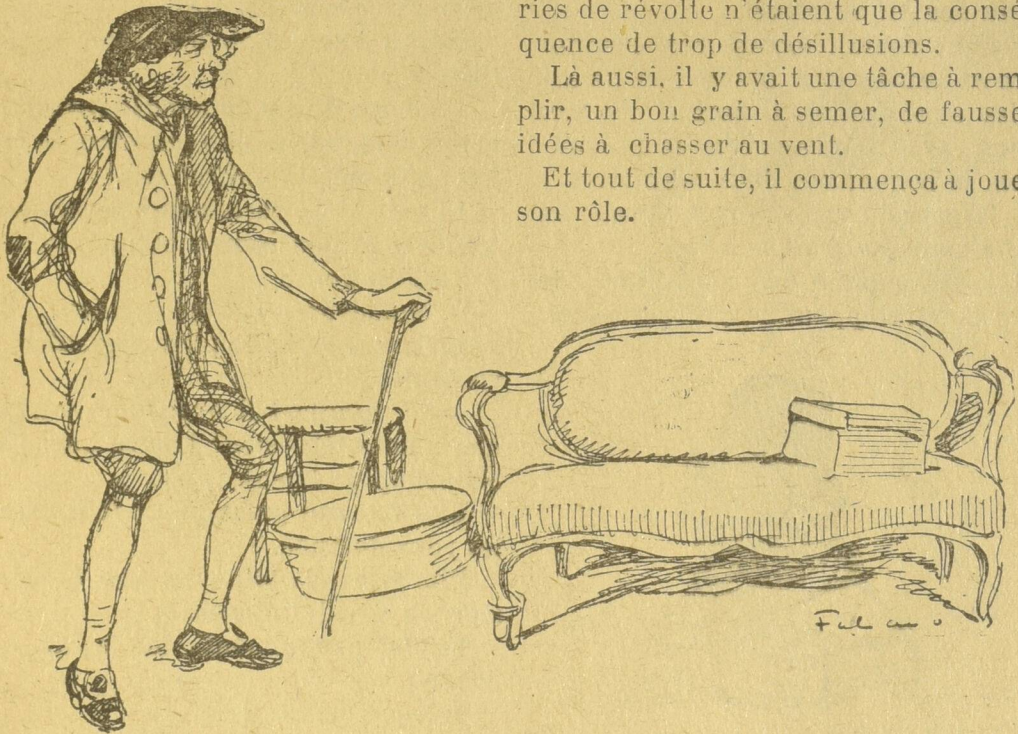
qu'elle serait plus longue, plus durable, moins prosaïque.

Lui acheter et lui faire acheter par d'autres, complices faciles à trouver, les modestes statuette de son étalage, ce qui, tout en lui procurant un peu de bien-être, l'inciterait à se remettre à l'ouvrage et à faire un meilleur ouvrage.

Bernard avait vite compris que le père Cézille était au fond le plus brave homme du monde et que ses théories de révolte n'étaient que la conséquence de trop de désillusions.

Là aussi, il y avait une tâche à remplir, un bon grain à semer, de fausses idées à chasser au vent.

Et tout de suite, il commença à jouer son rôle.



Oui, la société est mal organisée...

Bernard attendrait le temps nécessaire, dépenserait l'argent qu'il faudrait.

Il pousserait jusqu'au bout le pieux mensonge, l'utile illusion.

Que fallait-il pour cela?

Demeurer l'ami de cet homme en flattant un peu sa fierté d'artiste, en s'intéressant à ses travaux, en lui parlant de ses projets.

Il expliqua, en donnant seulement son prénom—M. Bernard—qu'il était un riche amateur, conquis au passage par la grâce véritablement originale des modèles exposés.

Il en achetait deux pour le moment, mais il se promettait bien de revenir.

D'ailleurs, il adorait bavarder avec un artiste, et surtout bavarder "sculpture".

Le père Cézille était ravi.

Tant de bonne humeur, tant de joie visible à admirer ses oeuvres le comblait d'aise.

Et cela, si spontanément!

Jamais il n'avait vu ce M. Bernard.

Il fallait véritablement que ses modèles lui eussent plu puisque ainsi, les remarquant au passage, il était entré, il avait questionné leur auteur, il s'était fait raconter sa vie, il lui avait donné des paroles d'encouragement qu'on sentait sincères.

Cézille roulait toutes ces pensées dans sa pauvre tête, tandis que, de ses mains tremblantes, il ficelait de son mieux, avec toutes sortes de précautions, le paquet des deux statuettes.

—C'est si fragile, voyez-vous. La petite main pourrait se briser.

Il avait comme des attentions de père en enveloppant ces frêles images.



—Au fait, dit-il, vous allez être très embarrassé. Voulez-vous que je vous porte à votre domicile ce paquet ou que je le fasse porter?

—Non, monsieur Cézille, j'habite loin, dans les environs de Paris ; la course serait trop longue. Il faut une heure et demie de coche pour le moins.

—J'aurais pu, cependant, bien volontiers...

—Mille grâce, monsieur Cézille.

—A défaut de moi, ma fille Luce, qui est plus alerte... Tenez, la voici justement qui rentre.

La porte, en effet, venait de s'ouvrir.

Une gracieuse enfant, d'une vingtaine d'années à peine, très blonde, mais très pâle, avec de grands yeux bleus fatigués par les veillées de couture, un visage doux et franc, le même qu'on retrouvait sur toutes les statuettes de l'étalage, embrassait tendrement le vieil artiste.

Bernard la considéra avec attention.

La jeune fille avait dans le regard la même mélancolie que son père, le reflet de la même souffrance.

Elle avait dû certainement partager tous ses enthousiasmes et aussi toutes ses désillusions.

—Monsieur est un amateur de sculpture, fit Cézille pour présenter le visiteur.

—Et, ajouta-t-il avec une naïveté charmante, Monsieur trouve que j'ai beaucoup de talent.

Une flamme passa, à ce mot, dans les yeux de Luce.

Elle releva la tête avec une expression de plaisir intense.

Un tel compliment lui allait au coeur.

Bernard confirma:

—Oui, Mademoiselle, beaucoup de talent.

—N'est-ce pas, Monsieur?

Puis, modestement, en jeune fille bien élevée qui ne veut pas être importune, elle passa dans la pièce voisine, pour se débarrasser de ses affaires.

Bernard, cette fois, prit congé.

—Je reviendrai très prochainement vous voir, Monsieur Cézille. Je suis trop enchanté de ma visite pour n'a-

voir pas hâte de revenir. A bientôt donc!

Mais, comme il s'éloignait, il pensa, rêveur :

—Elle est bien jolie!...

Et il ajouta :

—Tout à fait comme dans les contes bleus!...

V

Lorsque, le lendemain matin, Mme Louvet vint, suivant son habitude, frapper au volet de Bernard, pour le réveiller, elle fut surprise de ne pas entendre de réponse. Lui-même parut à la fenêtre, déjà habillé.

Mais, à voir ses traits fatigués, ses cheveux en désordre, il était manifeste qu'il ne s'était pas couché.

Il ne s'était pas couché, en effet, ainsi qu'il faisait quelquefois, lorsqu'il avait quelque grave préoccupation ou que, dans son travail d'écrivain, il voulait suivre jusqu'au bout une inspiration.

Cette nuit blanche, il l'avait passée à rêver à cette visite de la veille qui, à la réflexion, l'émouvait de plus en plus.

Alors qu'il n'avait souhaité réaliser qu'une jolie fantaisie de poète, pour donner un secours matériel et immédiat, il allait remuer toute une vie, la transformer et ce trouble, cette transformation n'auraient pour base qu'un mensonge.

En avait-il bien le droit?

N'arriverait-il pas une heure où ce mensonge, dévoilé, susciterait de pires tristesses, de pires désillusions que celles qui existaient déjà!

Et pourtant, Bernard ne pouvait détacher de sa pensée le souvenir de la pauvre boutique déserte où se profilait la silhouette douloureuse de Cézille.

Il lui semblait entendre encore la longue confidence désolée.

Et c'était comme une obsession pour lui que cette détresse morale qu'il était peut-être temps encore, d'un coup de baguette magique, de réparer.

Était-ce bien du mensonge, et tout au moins du mensonge défendu, que la joie de combiner savamment, avec méthode, tout un petit complot d'attentions amicales qui rendraient d'abord un peu de vie à ce magasin du quai Orléans?



Il fallait que Cézille vit des allées et venues autour de ses oeuvres.

Il fallait que le père Cézille reçut des commandes, des lettres, des compliments, vit des allées et venues autour de ses oeuvres.

Il fallait qu'on lui parlât, qu'on discutât avec lui, qu'on lui fît parler surtout de son passé, et qu'il reprît quelque confiance pour le temps qu'il avait encore devant lui.

Complot coûteux, certes!

Mais Bernard était décidé à sacrifier pour la réalisation de son conte bleu la somme qui serait nécessaire.

Evidemment, il aurait besoin d'acheter ou de faire acheter pour son compte, par des tiers discrets, tous les modèles du vieux sculpteur, ceux de l'étalage, ceux qui dormaient dans les sous-sols et ceux que peut-être il confectionnerait en hâte.

Mais il aurait besoin surtout d'encourager Cézille par son amicale admiration, de longues causeries, de bonnes visites souvent répétées.

Et, ma foi, cette tâche-là n'était pas au-dessus de ses forces, pas plus que l'autre pécuniaire. Il se sentait de taille à pousser jusqu'au bout le charitable complot d'où devait sortir tant de bonheur pour Cézille et aussi pour Luce, par contre-coup.

C'étaient toutes ces idées, toutes ces préoccupations, toutes ces espérances, qui avaient empêché Bernard de dormir.

Il se plongea le visage dans l'eau fraîche et descendit à son jardin visiter ses rosiers.

Ah! la bonne bouffée d'air embaumé qu'il respira à cette heure matinale; parfums purs et variés, et cependant rappelant tous l'initial parfum.

A mesure qu'il marchait sur le sable blanc des allées ces exquises senteurs se transformaient, plus douces, plus grisantes, plus âcres.

La rosée de la nuit scintillait encore dans tous les calices, et Bernard, longuement, approchait les chères fleurs comme s'il voulait les embrasser, boire ce cristal, s'enivrer de ces odeurs.

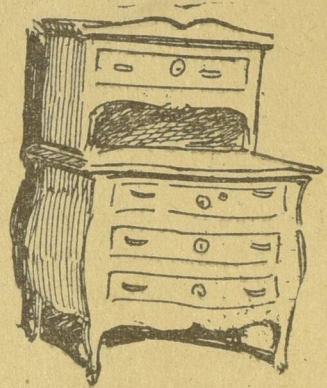
Et là encore, malgré la poésie intense de l'endroit, malgré la griserie de cette floraison qui était comme une échappée du paradis sur cette morne terre, là encore il continuait à penser à l'aventure du pauvre Cézille et à la mélancolie de Luce.

Car ces deux souvenirs s'associaient invinciblement dans son esprit. Oui, c'était décidé. Dès aujourd'hui, il referait le touchant voyage.

Et comme cherchant à lui-même une excuse, un prétexte, il se dit qu'il avait oublié hier de rendre visite à ce fleuriste voisin du sculpteur.

De nouveau donc, après le repas de midi, il se mit en route.

—Mâtin, comme vous voilà beau? fit Mme Louvet. Vous avez mis votre habit prune des dimanches. Hé, hé! vous avez sur les bras un gros paquet qui sent bien bon. Je gagerais... Oh! ne regardez pas ainsi en grondant... Ce sont vos affaires et non les miennes... Bonne chance, dans tous les cas!



Le postillon du coche, lui aussi, le questionna, goguenard:

—Eh bien? cette promenade dans les quartiers pauvres? Vous en êtes revenu tout de même?

Machinalement, Bernard répondit à l'homme.

—J'en suis revenu et j'y retourne.

—Pas possible! avec ces fleurs! Ce qu'elles embaument!

C'était vrai pourtant.

Par un inexplicable prodige, lui qui jamais ne montrait ses roses à personne, lui qui en était manifestement si avare, Bernard en avait sur les ge-

noux toute une brassée et des plus belles, fraîchement coupées.

Ce n'était pas le jour où il portait sa pieuse offrande au Palais royal ou à l'église Notre-Dame.

Il choisissait pour cette offrande-là une date un peu plus éloignée dans la saison, l'époque où il pouvait cueillir certaines roses particulièrement admirables.

Toutefois, la gerbe qu'il avait sur les genoux dans la voiture était magnifique.

Bernard arriva quai d'Orléans à peu près à la même heure que la veille.

Le père Cézille ne parut pas surpris de sa visite.

On aurait dit qu'il l'attendait.

—A la bonne heure! s'exclama le vieux sculpteur tout joyeux. Vous avez été si complaisant hier, si intéressé par mon travail que, ma foi, je comptais un peu vous revoir.

—Je l'avais promis.

—Mais vous avez tenu parole. — Et c'est si rare les gens qui tiennent parole, dans la clientèle. Savez-vous que tout ce que nous nous sommes dit hier, m'a trotté toute la nuit par la tête, une vieille caboche où pourtant bien des idées déjà ont bouillonné.

—Moi aussi, monsieur Cézille, j'ai pensé à vous, et vous étonnerai-je en vous disant que je n'ai pas beaucoup dormi?

—Tout comme moi, monsieur Bernard.

—C'est bien Bernard, votre nom, n'est-ce pas.

—Pouvais-je ne pas être intéressé? Pouvais-je ne pas revenir? Votre talent m'attire. Ce sont là des impressions qui ne se commandent pas. Elles s'expliquent seulement. L'attraction du beau, l'admiration du noble labeur et le respect d'un travail qui n'est pas

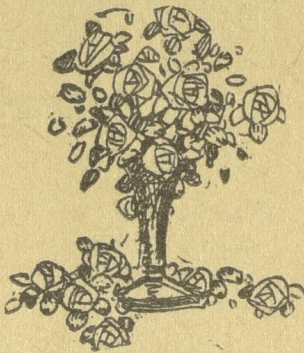
récompensé ainsi qu'il mériterait de l'être. A propos, monsieur Cézille, figurez-vous que j'ai fait des affaires pour vous depuis hier, une vraie chance! Un ami à moi qui, en soupant, a admiré mes deux achats s'en est montré si enchanté, qu'il m'a donné commission de lui en prendre quatre à mon gré. Je dis quatre. Qu'a ceci de surprenant? Et pourquoi ouvrez-vous des yeux étonnés. Mon ami veut faire des heureux. Quatre d'un coup, mais vous allez devenir trop riche, monsieur Cézille! Tenez! pendant que j'y pense... j'ai la somme, mon ami a préféré payer d'avance, pour être débarrassé. Un homme de goût, ce garçon, que je vous ferai connaître quelque jour. Voici l'argent... Comptez, comptez... au cas où je me serais trompé. En belles pièces d'or toutes neuves à l'effigie de Sa Majesté... Ne vous récriez pas, sapristi!... Ce n'est pas tout.

J'ai des projets, figurez-vous, à votre endroit... un tas de projets... le résultat de mon insomnie... Une commande personnelle, tout au moins pour l'instant: ne me demandez pas d'explications. Admettez, si vous voulez, que ce soit un secret, une surprise, une attention pour quelqu'un à qui je voudrais faire plaisir. Voilà: ne pourriez-vous pas faire poser tout exprès un modèle à mes frais bien entendu, assis sur un simple banc, dans une attitude gracieuse et douce, un peu rêveuse, avec sur les genoux cette gerbe de fleurs que j'ai apportée! Suis-je sot, je ne pensais pas à vous les donner! Mettez-les dans l'eau bien vite... Vous savez que j'aime les roses passionnément. Au fait, je ne vous l'ai peut-être pas dit. Chez moi, il y en a toujours à la saison, dans toutes les pièces. C'est si poétique. Et c'est pourquoi j'ai pensé que cette image,

songeuse et jolie, avec l'avalanche des fleurs sur la robe, ferait très bien en sculpture. Vous excellez dans ces figures de grâce. Et celle-là, vous la reporteriez une fois modelée sur le marbre, sur du beau marbre de Carrare, d'un blanc de neige. Je sais où m'en procurer

—Mais, monsieur Bernard, monsieur Bernard, balbutiait Cézille, éperdu, devant tant de nouvelles heureuses.

—Du moderne, bien entendu, robe de l'époque, coiffure de l'époque. Je n'aime guère les machines d'un autre âge. Le nôtre est si joli... Il faudrait trouver un titre, un titre symbolique



qui puisse rester, qu'on citerait et qu'à ce seul nom, on saurait tout de suite être l'oeuvre de Cézille. Car, je ne vous cache pas que cette statue serait tout à fait en bonne place pour être admirée... Est-ce dit? Pour le prix, je ne serai pas regardant, d'autant plus que je suis pressé, et dame, pour avoir un original de Cézille.

Un original de Cézille!

Il avait dit cela comme il aurait dit un original de Coysevoz ou de Cous-tou.

Le pauvre bonhomme ne pouvait croire à son bonheur.

Lui qui vivait si méconnu, si ignoré, rencontrait enfin un homme de goût

— il était visible que ce M. Bernard était un homme de goût — qui le comprenait.

Eh, parbleu! il avait raison quand il affirmait qu'il était impossible qu'il fût complètement oublié.

Il n'y avait pas de doute, M. Bernard n'était pas entré ainsi dans sa boutique au hasard, et il ne s'était pas intéressé à ses modèles du premier coup d'oeil. On lui avait certainement parlé de Cézille.

Il connaissait Cézille de réputation. C'était flagrant.

Et le vieux sculpteur en était tout fier, tout heureux.

Dame! il y avait de quoi! Ce n'était que justice! Ce n'était pas trop tôt! Mais cela faisait bien plaisir tout de même.

A son tour, il considérait son visiteur.

Quelle physionomie intelligente, si elle n'était pas régulière et pas jolie! Quels yeux pétillants, et doux en même temps, disant la belle humeur et la bonté.

Il ne savait pas au juste qui était exactement ce M. Bernard... Mais c'était bien certainement un homme de qualité, un connaisseur, de goût fin et avisé.

Qui sait! Peut-être un grand personnage!...

Le ton dont il avait parlé de sa commande mystérieusement ne le prouvait-il pas?

Un marbre blanc de Carrare!

Il fallait vraiment qu'il fût à son aise.

Et cette façon adorable dont il avait dit que, pour avoir un Cézille, on ne regardait pas au prix!

— Tout de même, pensait le sculpteur, c'est une chance pour moi qu'il soit venu! Il avait mis cela sur le



Tant de bonheur pour
Luce par contre-coup...



compte de la chance seulement, car, depuis longtemps, il ne voulait plus croire à la Providence. A force d'avoir été déçu par la vie et d'avoir souffert matériellement et moralement, à force aussi de s'être pénétré de mauvaises lectures, de ces livres malsains qui se répandaient à foison à cette époque, il faisait profession d'athéisme et souhaitait que sa fille, malconquise pour-

tant à ces utopies, pensât de même que lui.

Mais Bernard, qui tout de suite avait deviné cet état d'esprit, avait senti tout de suite aussi que ces convictions n'avaient pas de bien profondes racines.

Là encore, il y avait une œuvre secourable à réaliser, un mauvais germe

à détruire, une confiance à rendre.

Cézille était en extase devant les roses, dont les fraîches couleurs et le pénétrant parfum égayaient l'humble boutique.

— Je n'en connais pas de plus belles, monsieur Bernard. Et pourtant, depuis quelques jours, sur le quai, à deux pas d'ici, s'est installé un fleuriste célèbre, paraît-il, qui se vante d'avoir les plus rares espèces.

— Ah! il est à deux pas d'ici. Je le cherchais justement l'autre jour... Bernard s'arrêta.

Il comprenait qu'il valait mieux ne pas insister, laisser croire au vieux sculpteur qu'il était venu tout exprès le trouver, sur sa réputation.

Et il sentait que ce rôle assumé par lui, de délicats subterfuges, serait singulièrement difficile, nécessiterait une attention de tous les instants.

Car un détail seulement oublié dans ce complot d'amitié et c'en était fait de l'enchantement.



Cézille était allé dans l'arrière-boutique chercher un vase pour mettre les fleurs, et, avec précaution, les installait.

Il hésita un instant sur l'endroit où il devait placer la gerbe.

— Mais à côté de vos modèles, dans la vitrine, indiqua Bernard.

Rien n'était plus juste, en effet.

Les jolies fleurs abritèrent, encadrèrent, en quelque sorte, les statuette en montre qui n'en paraissaient que plus gracieuses.

Des passants s'arrêtaient surpris.

L'un même entra demander le prix de l'un des modèles.

— Laissez-moi faire! avait dit Bernard. Et il avait reçu le client à la place de Cézille interloqué. Il s'était fait si éloquent en même temps que si cordial, que le visiteur s'en était allé ravi, avec son achat sous le bras, un achat qu'il avait payé le double du prix que, timidement, l'artiste aurait indiqué.

— Voilà ce qu'il faut faire, il faut avoir confiance dans votre valeur.

Bernard sentait que sa tâche, tout de même, pouvait ne pas être aussi ingrate que d'abord il l'avait cru.

Il avait bien fait, certes, de venir à la rescousse avec des achats simulés, des commandes de soi-disant personnes qui n'étaient que des prête-noms de lui-même.

Mais le public, le vrai public pouvait s'intéresser lui aussi, venir acheter pour tout de bon, à la condition que le magasin de Cézille n'eût pas les allures d'une maison déserte où tout ne serait que découragement.

— Voilà ce qu'il faut faire, répétait Bernard. Etes-vous convaincu? Cet honnête homme qui est venu là est un de vos admirateurs, lui aussi. Remuez-vous donc, reprenez courage, arrangez cette pièce un peu. Elle manque vraiment trop de gaieté. Tenez, j'ai chez moi un meuble ancien et qui a du style, dont je ne sais que faire. Je vous le ferai tenir demain par le coche, ou je l'apporterai moi-même. Il fera admirablement à votre entrée...

— Je vous remercie, monsieur Bernard, et vous êtes trop bon vraiment. Je sens que vous avez raison, pleinement raison... Mais tenez, le mieux, voyez-vous, serait encore que je reprenne Luce avec moi. Elle seule apportera un peu d'entrain. Que voulez-vous? Les temps étaient si durs qu'elle s'était courageusement déci-

dés, la pauvre chère enfant, à aller faire en ville des journées de lingerie, des journées bien fatigantes et pour peu d'argent. Sans compter qu'elle n'est pas forte...

— Je l'ai bien vu, monsieur Cézille, et il ne faut pas qu'elle continue. Vous avez besoin d'elle. Avec les comman-

bon chercher son inspiration ailleurs que dans les êtres qu'on aime le mieux? Pourtant, si vous y tenez...

— Du tout, du tout, monsieur Cézille, faites à votre guise.

— Ne serait-elle pas bien jolie, ma mignone, dans l'attitude de grâce que vous m'indiquiez tout à l'heure,



Des passants s'arrêtaient surpris.

des certaines que je vais vous procurer vous aurez vite fait de gagner assez pour vivre gentiment à deux et même pour payer le cachet d'un modèle de choix.

— Un modèle! c'est vrai, fit le vieillard tout contrit. Hélas! je n'ai jamais pris que ma fille pour modèle. Autrefois, c'était ma femme. A quoi

assise, rêveuse, avec ces fleurs sur les genoux?

— Ce serait bien joli, en effet.

Bernard avait fait cette réponse gravement, tout pénétré de cette évocation charmante de Luce au milieu des fleurs.

Justement, à cet instant même, revenant de son travail, elle s'était ar-

rêtée sur le seuil du magasin, surprise de ces roses.

Cézille courut à elle, joyeux.

— Regarde, Luce, regarde, mon enfant, ce que monsieur nous a apporté. Il veut que je me mette tout de suite à une grande oeuvre, une oeuvre qu'il destine à un haut personnage, et qui sera en marbre blanc... une oeuvre où je pourrai donner ma mesure, où on verra ce dont le père Cézille est encore capable.

La jeune fille avait rougi sous l'émotion de cette nouvelle.

Elle avait bien été touchée, la veille, par la bonté de ce visiteur qui témoignait de l'intérêt à son père.

Mais elle ne pensait pas qu'il reviendrait, que sa sollicitude pourrait donner de pareilles marques d'intérêt.

— Et sais-tu, mignonne, cette statue-là, qui représentera une jeune femme, symbolique, assise dans une attitude de contemplation, avec une gerbe de fleurs sur les genoux, je veux que ce soit toi qui me la poses. Mais j'y songe... Bien que je travaille vite, il va falloir pas mal de jours. Et les fleurs se fanent vite.

Bernard riait de cette confiance naïve.

— Evidemment, monsieur Cézille, mais ne vous inquiétez pas de cela. Les roses sont mes amies, je vous l'ai dit. Je les remplacerai à mesure. Quand commençons-nous?

— Quand vous voudrez, monsieur. A propos, je ne me souviens pas de votre nom. Excusez ma pauvre caboche trop vieille. Est-ce absurde! Vous arrivez chez moi comme dans un conte de fées, ma parole. Non seulement vous devenez mon client, mais je sens que vous devenez aussi mon ami. Et c'est à peine si je sais votre nom.

— Je m'appelle Bernard simplement.

J'ai quelques rentes qui me permettent de vivre à loisir. Pour le reste, je n'ai pas d'histoire.

Tandis qu'il prononçait ces derniers mots, son regard croisa celui de Luce, qui, de son côté s'était fixé sur lui.

On aurait dit qu'elle comprenait un peu.

Le coeur des femmes a de ces instincts.

Elle devait se douter, qu'il y avait dans cette intervention merveilleuse, dans ces commandes inespérées, dans ces fleurs trop belles, quelque touchant geste de charité.

Et il ne fallait pas qu'elle comprît, qu'elle entrevit même le pieux mensonge.

Qu'il fût charitable ou magique, le geste de Bernard devait demeurer ignoré.

A tout prix, aux yeux de Luce comme aux yeux de Cézille, sous peine de déchaîner une pire désillusion, il était indispensable de ne pas se trahir.

Du reste, si la tâche qu'il avait entreprise auprès du vieux sculpteur était attendrissante, il y avait aussi beaucoup à faire pour Luce.

Sa vie à elle, — c'était visible, — était gâchée.

La détresse et la solitude lui avaient ruiné la santé.

Ses joues creuses, son teint trop pâle disaient l'anémie, envahissante, l'anémie cette triste maladie de celles qui ne sont pas heureuses.

Après s'être tuée de travail à des besognes mal payées, elle avait le soir, en rentrant, le douloureux spectacle de son pauvre père, chaque jour plus découragé.

Quel espoir pouvait-elle avoir personnellement dans l'existence?

Bernard sentait que la dernière joie de cette jeune fille était la foi qu'elle gardait envers le talent de son père.

Elle y croyait peut-être davantage que Cézille lui-même.

Et lorsqu'on complimentait celui-ci, ainsi que Bernard l'avait fait plusieurs fois déjà, devant elle, une flamme brillait dans ses yeux.

— Oui, répétait-elle, s'il avait le temps! Si on lui permettait de donner sa mesure!



— Rassurez-vous, mademoiselle Luce, il va l'avoir. Ce serait trop dommage pour l'art qu'un aussi réel artiste ne soit pas connu. Nous y parviendrons. C'est moi qui vous le dis. Nous y parviendrons, avec l'aide de Dieu.

— Ou du diable! Du Diable plutôt, fit le sculpteur, qui avait entendu. Voyez-vous, monsieur Bernard, le diable est encore le seul avec lequel dans l'autre monde, je ne sois pas brouillé. N'est-ce pas, Luce, que tu penses comme moi.

Luce ne répondit pas, gênée.

Evidemment, elle aussi, avait été un peu conquise, à la longue, par les idées de son époque, idées de scepticisme et de révolte. Elle ne les déniait pas pour faire plaisir à son père, bien qu'elle ne les partageât pas autant que lui.

Mais, tout de même, ces idées avaient fait leur besogne malsaine dans son cœur meurtri.

Cependant, elle craignait de déso-bliger M. Bernard, dont elle ignorait les opinions.

— Allons! à demain, monsieur Cézille! A demain, mademoiselle Luce! Si vous voulez bien, nous commencerons à travailler. Je dis "nous", comme si c'était moi qui allait me mettre à l'ouvrage...

— Ce sera, en effet, votre oeuvre à vous aussi. Car vous avez été mon bon génie.

Ils prirent congé.

Lorsque Bernard fut parti, de la maison proche, le fleuriste fameux, qui habitait à quelques pas de Cézille, arriva, inquiet:

— Dites donc, voisin, vous n'allez pas vous mettre à vendre des roses, je pense. Celles qui sont dans votre vitrine sont de toute beauté.

— Non, fit Luce en riant. Ce ne sont pas des fleurs à vendre.

— Des fleurs à fiançailles, peut-être, fit-il goguenard.

La jeune fille devint très rouge.

— Non, voisin, riposta-t-elle. Ce sont des fleurs qui vont inspirer mon père, voilà tout!

VI

Jamais la petite boutique du quai d'Orléans n'avait connu pareil mouvement, pareil va-et-vient de visiteurs, pareil commerce.

— C'est admirable, disait Cézille, comme les affaires marchent, cette année! De tous côtés, pourtant, l'on se plaint. Et moi je n'ai jamais été si content! Encore deux de mes derniers modèles qu'on est venu m'acheter tout à l'heure — je ne sais pas qui — pour un amateur du Marais, à ce qu'on m'a dit, et qui aurait entendu parler de mon talent. Je gage que c'est encore

cet excellent M. Bernard qui m'a porté chance, n'est-ce pas, Luce?

— Il me semble aussi, mon père!

— La chance, ajouta Cézille en se frottant les mains, c'est comme certaines trop lourdes voitures. Il faut les mettre en route. Et quand on les a mises en route une bonne fois, ça marche tout seul. Il en a été ainsi pour moi. Comme j'ai eu raison, tout de même, de te faire cesser ton travail qui te tuait les yeux. En avais-tu une pauvre mine pâle? Tandis que déjà tu commences à reprendre un peu meilleure figure. Et puis, tu parais si contente!

— Oui, bien contente, mon père!

— As-tu monté du sous-sol ce qui reste de mes anciens modèles? Nous allons en manquer si ça continue. Ce sera-t-il vendu, ton cher portrait? Car c'est ton portrait qu'évoque chaque image. O mon cher petit modèle! tu as été ma seule inspiration. Et tu vas l'être encore, et ce sera pour le grand coup. Tu vas voir, Luce, tu vas voir ce dont je suis encore capable. Tu vas voir le succès. D'autant plus que M. Bernard m'a assuré que l'oeuvre serait en bonnes mains. Un mystère toujours! Une surprise! Je suis sûr qu'il a de hautes relations, qu'il fera parler de moi dans les gazettes. Ah! le charmant homme ah! le délicieux ami, car il est notre ami, n'est-ce pas, Luce?

— Oui, père, un ami bien vrai!

— Et si simple, si bon garçon! On est à l'aise tout de suite avec lui. Sans compter qu'il s'y connaît en sculpture. On sent que ce qu'il aime, ce ne sont pas les oeuvres lourdes, massives, mais l'inspiration délicate, légère, comme la mienne.

— As-tu remarqué, père avec quel enthousiasme aussi il parle des fleurs? Il a visiblement la passion des roses.

— Il a raison. La seule chose que je critiquerais en lui, quoique au fond, ce soit son affaire, c'est qu'il ne partage pas mes idées sur la religion, mon scepticisme, ma révolte contre le trône et contre l'autel. Il a lu pourtant comme moi les bons livres, il sait le formidable mouvement qui se prépare.

— Cela le regarde, père! Chacun n'est pas forcé de penser comme toi.

— Dis "comme nous", mon enfant!



La jeune fille se taisait, soucieuse.

Peut-être pour écarter un sujet qui lui était pénible, elle revint aux mérites de M. Bernard et, ce qui était plus sûr, aux mérites de son cher père:

— Notre ami n'aura pas à se plaindre, car ton oeuvre est remarquable. On peut s'en rendre compte déjà, et je n'aurai pas beaucoup de poses à te donner. Tu as travaillé vite, comme si tu avais vingt ans. Quand, tout à l'heure, M. Bernard va venir faire sa visite coutumière, il trouvera la maquette à peu près finie. N'oublie pas, père, de retoucher le mouvement du

bras gauche. Il n'est pas tout à fait aussi bien qu'il pourrait être...

Mais Cézille suivait son idée:

— Il y viendra à mes idées révolutionnaires! Il y viendra. Il faut qu'il y vienne! Nous nous en chargerons. Ce sera pour moi un moyen de payer ma dette de reconnaissance envers lui! Ainsi, il se trompe terriblement sur le compte du roi, ce tyran, cet ennemi des libertés, marié à cette Autrichienne qui mène la France à la ruine. Béni soit celui qui nous en débarrassera!

— Parle bas, père! parle bas!

— Tu as raison, il y a souvent des policiers qui rôdent. Les rues ne sont plus sûres.

— Mais comme M. Bernard est en retard aujourd'hui, lui si ponctuel.

— Il m'avait parlé d'une petite course qu'il avait à faire du côté des Tuileries. Il m'a promis pourtant de ne pas manquer une seule des séances de pose, heureux de voir l'oeuvre qu'il attend sortir de mes mains, de trouver dans ma façon de travailler d'utiles leçons. Pour un peu, il mordrait lui-même à la sculpture, et je crois que j'aurais vite fait de le former.

— Parfaitement! j'y mordrai, mon bon Cézille, fit Bernard Lantry, qui venait, en entrant, d'entendre cette dernière phrase. Il n'est même pas impossible que je vous demande des leçons. Voyez-vous cela: élève du maître Cézille. Voilà qui sonnerait bien...

— Hé! hé! monsieur Bernard, vous ne seriez pas le premier! N'est-ce pas Luce? Un jour, un gamin de notre pays, Firmin Rodier, est venu nous demander un peu d'aide. Il était gentil, ce petit, et doué. J'ai vu cela tout de suite, moi, vous comprenez. Longtemps je lui ai donné des leçons, jusqu'à ce qu'il fût capable de marcher tout seul. Il a exposé à la dernière

Exposition du Louvre. Une riche nature, allez, comme était la mienne à son âge et dont je suis fier d'avoir tiré parti.

Bernard n'écoutait plus qu'à demi.

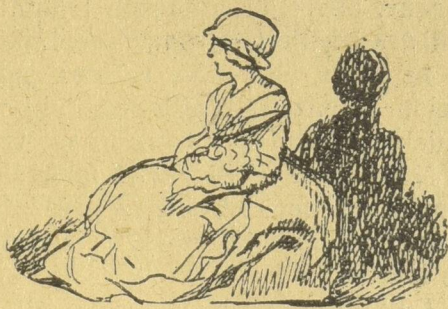
Avec précaution, il avait développé les linges humides qui recouvraient la maquette presque achevée.

Et Luce était venue près de lui, voulant saisir son impression.

— Comme c'est ressemblant, fit-il simplement.

La jeune fille baissa la tête, un peu confuse.

— Oui, c'est tout à fait vous, mademoiselle Luce, et ce geste empreint à la fois de douceur et de mélancolie, il me semble que c'est votre caractère qui se reflète là!



Comme c'est ressemblant.

— Mon caractère! Vous le connaissez donc?

— Sans nul doute. Vos yeux vous expliquent tout entière, telle que vous êtes, sensible et bonne, mais délicate, une fleur qui a besoin de soleil, ainsi que mes roses. Vous ne livrez pas beaucoup vos pensées, car je ne suis qu'un ami trop nouveau encore dans votre vie, mais je vous sens simple et franche. Et puis vous aimez profondément votre père, ce qui est très bien. Vous avez foi en lui. Vous êtes la poésie consolante de sa vie qui fut amère.

Tout cela est facile à lire dans vos yeux.

Le ton de Bernard s'était fait grave en parlant ainsi.

Luce le regardait, sans gêne maintenant, contente d'être comprise par lui telle qu'elle était.

Ce ton de cordialité, de sincérité affectueuse la mettait à l'aise. Elle sentait en lui un ami véritable, un ami dont la venue était toujours désirée, toujours fêtée.

— Je suis trop heureux aujourd'hui s'écria Cézille. Comme voilà le dernier jour de pose, nous allons auparavant trinquer. C'est l'usage. Donne-moi la chandelle, Luce. J'ai en bas encore, dans un coin, une vieille bouteille du temps de défunte ta mère. Ah! la pauvre femme! . . . Je vais descendre. Toi, fillette, vas au coin de la rue, chez le confiseur, chercher quelques friandises et des meilleures, pour accompagner le vieux vin. Ne refusez pas, monsieur Bernard. D'ailleurs, j'ai besoin de vous. Puisque vous devez être mon élève, vous garderez le magasin en notre absence. Et, s'il se présente quelque acheteur, faites-lui l'éloge de votre maître.

— Comptez sur moi.

— Tiens, Luce, voici l'argent. Dépêche-toi. Vous me direz ce que vous pensez de mon vin, monsieur Bernard, c'est ni plus ni moins que du Moscatel!

Et il descendit.

Bernard Lantry demeura seul dans le magasin, appuyé contre la porte, rêveur.

Cette amitié du vieux sculpteur l'émouvait, lui faisant comme chaud au cœur.

En sa vie si seule, en face seulement de ses fleurs et de ses écrits, il était déshabitué de toute famille.

Celle-ci qui se présentait à lui, cordiale, affectueuse, reconnaissante, l'attirait.

Le généreux projet que, dans une fantaisie de poète, il avait formé et commencé à réaliser, il se sentait heureux de la poursuivre, de le mener jusqu'au bout, coûte que coûte, mais par amitié maintenant pour cet artiste incompris et pour sa fille si tendre, si méritante, plus encore que comme un conte bleu, n'ayant d'autre raison d'être que d'être un conte bleu. . .

Mais, obstinément, la pensée de Bernard allait non pas tant vers Cézille que vers Luce.

Cézille n'était, au fond, qu'un pauvre homme, au soir de sa vie, auquel on pouvait donner seulement un peu d'illusion.

Tandis que Luce, au seuil de la vie, avait encore le temps d'être heureuse vraiment.

Et ne fallait-il pas que la magique aventure que Bernard avait si délicatement imaginée lui permit d'édifier ce bonheur-là!

La besogne déjà était commencée.

La Luce d'aujourd'hui, souriante, pleine d'espoir, les yeux presque gais, n'était plus la Luce du premier jour où il était venu dans la boutique déserte du sculpteur.

Mais qu'est cela?

Deux hommes, deux inconnus, sont devant la porte, semblant se consulter du regard, chercher quelqu'un, hésiter un peu.

Ce ne sont pas deux passants ordinaires.

Ils ont de grands manteaux sous lesquels on devine des épées.

A travers la glâée du magasin, ils ont aperçu Bernard et fait un signe entre eux.

C'est lui certainement qu'ils cherchent. L'un d'eux même le montre à l'autre du doigt.

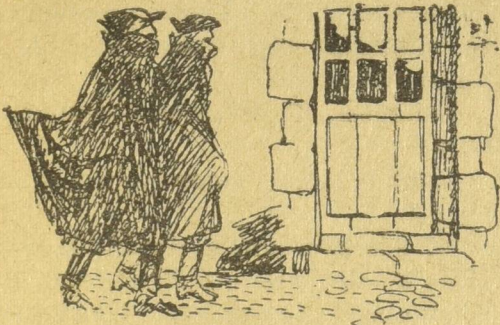
Que veulent-ils?

Cézille, justement, remonte de la cave, son Moscatel à la main, en une vieille bouteille qu'il tient avec précautions.

Luce aussi débouche d'une rue prochaine du coin du quai, portant un paquet de friandises.

Tous deux ont aperçu les deux hommes et les regardent faire avec méfiance.

Ce ne sont pas des clients, à coup sûr.



Ils ont de grands manteaux sous lesquels on devine des épées.

Les voilà qui délibèrent, franchissant le seuil.

Cézille est tout bouleversé. Luce hâte le pas.

Que vont-ils faire?

L'un des deux, le plus âgé, le plus important, s'adresse directement à Bernard:

— Excusez-moi, monsieur, fait-il avec correction, mais d'un ton qui est sans réplique, j'ai ordre de vous prier respectueusement de nous suivre.

Les suivre! Grand Dieu! Mais où cela?

Cette façon impérative de parler, de dire: "J'ai ordre"! Quel est cet imbroglio?

Bernard s'est redressé, décontenancé, ne sachant que croire.

Lui qui vit si tranquille, à l'abri de toutes les complications!

— Mais, messieurs, riposte-t-il, je ne vous connais pas. Savez-vous qui je suis? Et qui êtes-vous?

A cette phrase, le front de Cézille s'est plissé.

Au fait, il ne connaît même pas le nom de son ami, d'autre nom que celui de "Monsieur Bernard". Il n'a pas de renseignement sur sa vie privée un peu mystérieuse. Quoi! y aurait-il dans cette vie quelque drame sombre ou pénible?

Son cœur s'est affreusement serré à cette pensée, car Bernard est pour lui, pour Luce aussi, un ami véritable, qu'ils aiment comme s'il était de la famille.

Une telle supposition est impossible.

Mais que croire alors?

— Je vous en prie, monsieur, répète l'homme qui a déjà parlé. Ne contrevenez pas à notre injonction. Il est nécessaire que vous nous suiviez. Le mieux est de la faire de bonne volonté, sans être remarqué. Je vous le répète, nous avons des ordres formels.

— Mais de qui? s'écrie Bernard, cette fois tout à fait courroucé par une telle mésaventure, aussi inattendue, aussi vexante, aussi injustifiée.

— Oui, un ordre de qui? insiste Cézille.

— Un ordre de Sa Majesté, fait l'homme. Venez, monsieur!

Et sans qu'il ait le temps d'en demander davantage, de s'expliquer, de protester, les deux inconnus ont doucement poussé Bernard vers la porte.

Ils l'ont fait sans violence, presque avec respect.

Et Bernard a eu à peine le temps de balbutier au scribe :

— Excusez-moi ! Je vous jure que je ne comprends rien.

Et il a disparu déjà au tournant du quai.

Cézille comprend encore moins que lui.

Il s'est affalé sur un siège, sa bouteille de Moscatel à la main, devant Luce, stupéfaite aussi et qui a les larmes aux yeux.

Le départ de leur ami, mais n'est-ce pas pour eux la fin de tout, le recommencement de l'existence ancienne, vide et désolée.

Depuis qu'il était mêlé à leur vie, on aurait dit que, par quelque puissance magique, il l'avait ensoleillée.

Qu'allaient-ils devenir, sans lui, maintenant ?

Ce chef-d'oeuvre sur lequel Cézille comptait tant, qui devait avoir une si brillante destinée, allait-il lui rester pour compte, maintenant que Bernard était arrêté ?

Car, c'était incontestable : il s'agissait bien d'une arrestation.

Il n'y avait pas à essayer de s'illusionner.

— Ces égards, père fit remarquer Luce, ces égards pourtant que ces hommes lui ont témoignés. Ces mots qu'ils ont dit : "Je vous prie respectueusement !"

— Je te l'ai toujours dit, ma pauvre enfant ; M. Bernard doit être un personnage important, très important, qui ne tient pas à se faire connaître. Tu le vois bien. Chez nous-mêmes, il parle peu de lui. J'ai idée, moi, qu'il y a de la politique là-dessous, un complot peut-être, auquel, bien qu'il n'ait pas l'air d'avoir des idées révolutionnaires, il est affilié. On ne parle plus que de complots maintenant dans les

gazettes. La police sévit de tous côtés. Les lettres de cachet sont délivrées à propos de rien et les prisons d'Etat sont pleines de monde. Le nouveau ministre, M. de Breteuil, sous son air patenôtre, est plus dangereux encore que M. de Calonne, son prédécesseur. M. Bernard ne nous a-t-il pas laissé entendre ces jours-ci qu'il écrivait, qu'il composait des livres ? Jamais il ne nous en a montré. Pour moi, ce sont des livres dangereux, contre le Gouvernement. Le pauvre ami ! le pauvre ami !

Car Cézille s'était arrêté à cet idée attendrissante que Bernard, malgré qu'il n'en eût pas l'air, partageait ses idées, était un héros de la grande cause révolutionnaire pour laquelle il s'enthousiasmait.

Lui aussi, allait être une victime du tyran.

Tout de même, comme c'était dommage !

Et désespérément, devant la bouteille de Moscatel qui n'allait pas être débouchée, devant ces confiseries auxquelles personne ne toucherait, Lucé et son père répétaient la rage au coeur :

— Par ordre de Sa Majesté !

VII

Lorsque Bernard Lantry se rendit compte qu'il n'y avait pas à résister à l'ordre mystérieux mais impératif de ces deux hommes, il se laissa faire docilement.

Il était visible, d'ailleurs, qu'ils lui témoignaient des égards.

N'ayant absolument rien à se reprocher, il n'était pas inquiet sur son sort.

Le plus probable était qu'il y avait au fond de cette aventure une **grossière** méprise.

Il était impossible qu'il ne trouvât pas quelqu'un devant qui s'expliquer, donner de justes alibis, faciles à contrôler.

Morellet lui-même, le pépiniériste royal, puisqu'il s'agissait d'un ordre royal, saurait bien dire ce qu'il pensait de Bernard Lantry, l'homme le plus paisible, le plus inoffensif qui fût au monde.

D'ailleurs, quand il se nommerait, quand il fournirait des preuves de son identité, son seul nom, la seule réputation que ses livres lui avaient donnée et qu'on connaissait bien, si l'on ne connaissait guère sa personne, suffiraient à le justifier.

En vain il repassait dans son souvenir les moindres faits de la journée:

Comme d'habitude il avait pris le coche pour Paris, après avoir travaillé dès le matin.

Au lieu de descendre, ainsi que les autres fois, au parvis Notre-Dame, il était descendu à un stationnement plus tôt, afin de se rendre à pied jusqu'au palais des Tuileries où se trouvait en ce moment la Reine.

Comme on était en pleine saison des roses, c'était, en effet, le jour où il avait été porter à Marie-Antoinette son tribut annuel de fleurs embaumées.

Mais ce n'était là que le geste banal et inoffensif d'un sujet fidèle, le geste qu'il faisait depuis des années.

Cette humble démarche ne pouvait avoir rien de commun avec l'arrestation présente.

Tout au plus sa venue à la grille du palais avait-elle coïncidé avec la venue à la grille de quelque autre personne avec laquelle on l'aurait ensuite confondu.

Bernard ne cherchait même pas de ce côté.

Il savait qu'en ces temps troublés les lettres de cachet étaient fréquentes, surtout pour délit d'opinion. On vous soupçonnait pour un rien. On vous jetait trop souvent à la Bastille pour une simple conversation entendue.

Et Bernard se demandait si la maison du père Cézille n'était pas, par hasard surveillée.

Le vieux sculpteur ne se gênait pas pour maudire le Gouvernement, pour l'accuser des plus noirs méfaits. Il le proclamait à qui voulait l'entendre, si haut que bien souvent on pouvait, de la rue, distinguer les éclats de sa voix.

Cette boutique déserte, sans visiteurs, avait pu attirer la méfiance de la police.

Et lorsqu'on y avait vu venir, à date régulière, ce personnage nouveau dont la présence n'était justifiée par rien, les soupçons avaient pu s'augmenter. On avait pu le prendre pour un conspirateur dangereux, plus dangereux que Cézille, trop vieux.

— Où me menez-vous, messieurs? demandait Bernard.

Les deux hommes s'étaient engagés avec lui le long de la Seine, mais du côté opposé à l'église Notre-Dame.

Il s'efforça de plaisanter.

— Ce n'est pas à la Bastille, tout de même. Nous lui tournons le dos!

Un des énigmatiques personnages répondit:

— Vous allez être fixé dans un instant, car nous arrivons.

— Comment! Déjà?

Ils avaient pris sur la droite, par de petites rues tortueuses, la rue des Lavandières-Sainte-Opportune, la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, la rue des Apôtres.

Un grand bâtiment tout à coup parut, devant lequel se tenaient les soldats d'un corps de garde.

Bernard reconnut les communs du palais des Tuileries situés à l'arrière et par lesquels on n'avait pas coutume d'entrer. C'était là que logeait toute la domesticité de la Cour lorsque, comme à présent, les souverains se trouvaient au palais.

Le factionnaire laissa passer sans rien dire les trois hommes.

Alors les suppositions de Bernard se précisèrent. Il devait être mené devant l'officier de police du palais, à la suite très certainement d'une méprise, et cette mesure avait un indiscutable caractère de gravité.

Il s'agissait bien d'une arrestation.

Bernard se laissait guider, traversant sous la conduite des gardiens d'interminables corridors, des cours, des pièces fort luxueuses où des gens allaient et venaient, qui le regardaient au passage.

Il y avait des domestiques en livrée, très affairés.

Il y avait aussi des employés qui écrivaient sur des tables, et des officiers, beaucoup d'officiers de la maison du roi.

— Enfin! que veut dire tout ceci, messieurs? insistait Bernard.

Les deux hommes demeuraient toujours silencieux, lui faisant signe de les suivre dans le dédale des appartements.

Mais à mesure qu'ils avançaient, les pièces se faisaient plus belles, plus ornées de meubles de luxe, de tableaux de prix, de même que les gens se faisaient plus rares.

Çà et là, seulement, quelque officier de service

A la fin, Bernard fut introduit dans un petit salon blanc, merveilleusement meublé, celui-là.

Tout y était de pur style.

Les étagères étaient surchargées de bibelots somptueux, les soies des tentures paraissaient riches et de teintes délicieuses. C'était à la fois intime, luxueux et charmant. La fenêtre donnait sur les pelouses des jardins et on voyait les suisses de la garde d'honneur se promener dans les allées, l'arme au bras.

— Veuillez attendre ici, monsieur, fut-il ordonné à Bernard.

Et les deux inconnus se retirèrent.

Pour le coup, Lantry n'y comprenait plus rien. Un peu de son inquiétude s'était dissipée, car cette promenade dans le palais, pour arriver à échoir dans ce salon princier, ne ressemblait pas à un interrogatoire de police.

Mais une crainte d'un autre genre l'envahissait, tout en achevant de le dérouter.

Il pressentait qu'il allait se trouver en présence de quelque haut personnage, peut-être de M. de Breteuil, dont on parlait tant et dont les ennemis de la royauté disaient tant de mal.

Un bruit de pas...

Une serrure qui joue...

Dieu!... Quelle vision soudaine!

La reine!...

C'était la reine en personne, et toute seule.

Dans l'encadrement de la porte basse, Marie-Antoinette souriait, amusée de la mine décontenancée que faisait Bernard, gêné, confus, navré, pour toutes les raisons du monde, de se trouver ainsi, à l'improviste, en dehors de toute étiquette devant sa souveraine.

Eperdu, bouleversé, il ne songeait même pas à s'incliner.

Et une glace, pour achever de le désoler, lui renvoya son image, sa pauvre figure déconfitte, aux traits disgracieux.

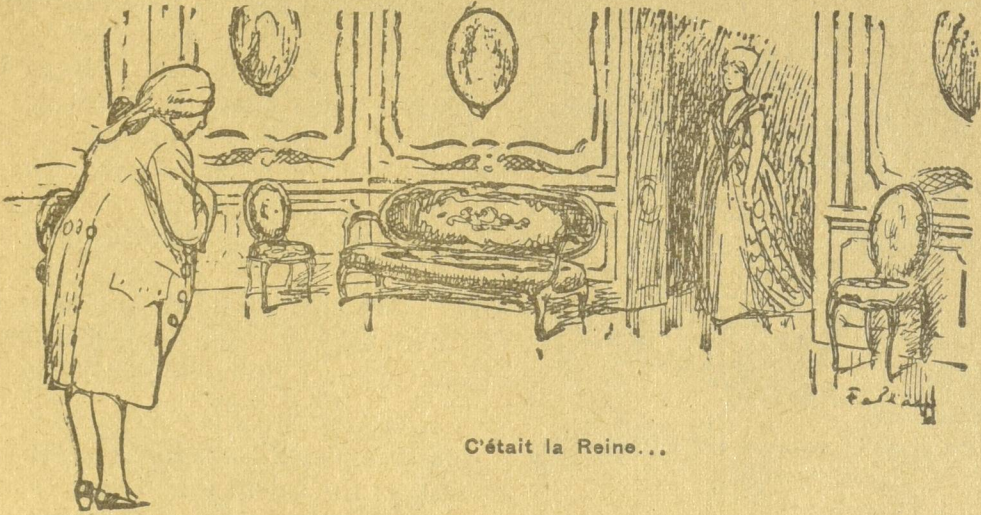
La reine de France! devant lui! en tête à tête!

Et si belle, si vraiment belle avec ses yeux bleus, sa figure longue et un peu hautaine, mais si empreinte de grâce.

Elle avait à la main un riche éventail fermé.

Dun geste de cet éventail, elle indiqua un fauteuil.

nées, fidèlement, à pareille époque, que je sois dans un palais ou dans un autre, je reçois d'un inconnu, qui la remet pour moi au soldat de garde devant la grille, une gerbe de roses comme il n'y en a pas de plus belles en France. J'aime infiniment ces fleurs. Je leur trouve une poésie incomparable. C'est donc pour moi un délicat plaisir, et l'anonymat de ce geste m'a touchée. Il m'a plu de remercier cet inconnu, de le remercier même à son corps défendant, et le seul moyen était de le faire suivre pour me l'amener de vive force.



C'était la Reine...

Bernard s'y assit. Mais il sentait que ses jambes étaient sans force, que tout son être s'effondrait.

— J'ai eu, monsieur, fit Marie-Antoinette, d'une voix douce, la fantaisie de vous connaître... Oui, c'est bien une fantaisie. Excusez-la, si la façon vous a peut-être un peu blessé. Je soupçonne que vous croyiez que ces messieurs qui vous ont cueilli tout à l'heure vous menaient à la Bastille. Ils vous menaient devant moi, voilà tout. Mais je ne voulais pas que vous fussiez prévenu. Depuis plusieurs an-

Bernard était stupéfait et, en même temps, délicieusement ému.

Quoi! c'était là le seul secret de son arrestation!

Cette offrande toute naturelle, tout instinctive, qu'il faisait chaque année, valait-elle donc pareil remerciement, pareil honneur?

Hélas! dans le trouble immense où il était, il ne savait que répondre. Il avait peur d'être grotesque.

Marie-Antoinette comprenait ce trouble.

Doucement, comme pour lui venir en aide, elle lui demanda avec sollicitude :

— Vous vendez peut-être des fleurs, de votre métier ?

— Non, Majesté, répondit-il d'une voix mal assurée encore. Je les cultive parce que je les aime avec passion. Elles sont pour moi une sorte d'art, très personnel, qui me console et qui m'inspire.

— Que faites-vous donc dans la vie ? demanda encore la reine.



Une glace lui renvoya son image, sa pauvre figure.

Bernard, cette fois, fièrement, reprenant son assurance répondit :

— J'écris des contes bleus.

Et elle eut cette riposte qui lui alla droit au coeur, car il comprit que ses chers livres pour les enfants étaient connus même de la reine de France.

— Alors, monsieur, vous devez être Bernard Lantry. Et je vous félicite.

— Mais, continua Marie-Antoinette, comme si la pensée de ces roses s'obstinait en elle, vous donnez bien à des gens de vos jolies fleurs, quelquefois ?

— Je n'en ai jamais offert qu'à l'autel de Notre-Dame, qu'à votre Majesté et qu'à...

La reine le voyant un peu hésitant, lui dit en souriant :

— A celle que vous aimez.

Bernard aurait voulu répondre, s'expliquer.

Cette phrase de Marie-Antoinette, malgré tout l'imprévu de la rencontre, tout le bouleversement que causait en lui cet entretien inattendu, lui avait été comme un coup au coeur.

“Celle que vous aimez...”

Pour dire ces quatre mots, la voix de la reine semblait s'être faite plus douce, son sourire plus bienveillant.

Que pouvait-il répondre ?

Ne venait-elle pas, avec sa bonne grâce souveraine, de lui révéler à lui-même sa pensée intime, le sentiment qu'il ne voulait pas s'avouer, le secret de son attachement pour le vieux sculpteur, la raison vraie de ses visites ?

Car ce n'était pas, quelque effort qu'il fit pour se le persuader, ses médiocres sculptures qui l'attiraient.

Il était trop tard, en réalité, pour que le vieux Cézille pût donner sa mesure ; son talent était trop gâché pour qu'il réalisât un chef-d'oeuvre.

Tout au plus pouvait-on lui en donner une fois l'illusion.

Tandis que la pâle et blonde silhouette de Luce, sa triste jeunesse étiolée l'avaient attendri, lui surtout qui avait toujours vécu dans la solitude.

Il avait deviné sa nature charmante et droite, sa sensibilité délicate.

Il avait trouvé dans sa compagnie gracieuse et cordiale une sorte de réconfort dont il avait, lui aussi, besoin.

Depuis ses visites quai d'Orléans, la vie de Bernard se trouvait comme ensoleillée.

Elle avait un but, un but très doux.

Et ce but, qu'il ne s'avouait pas, qu'il n'osait pas s'avouer était moins de discuter philosophie ou sculpture avec Cézille que d'écouter l'âme frêle de Luce se confier un peu à lui.

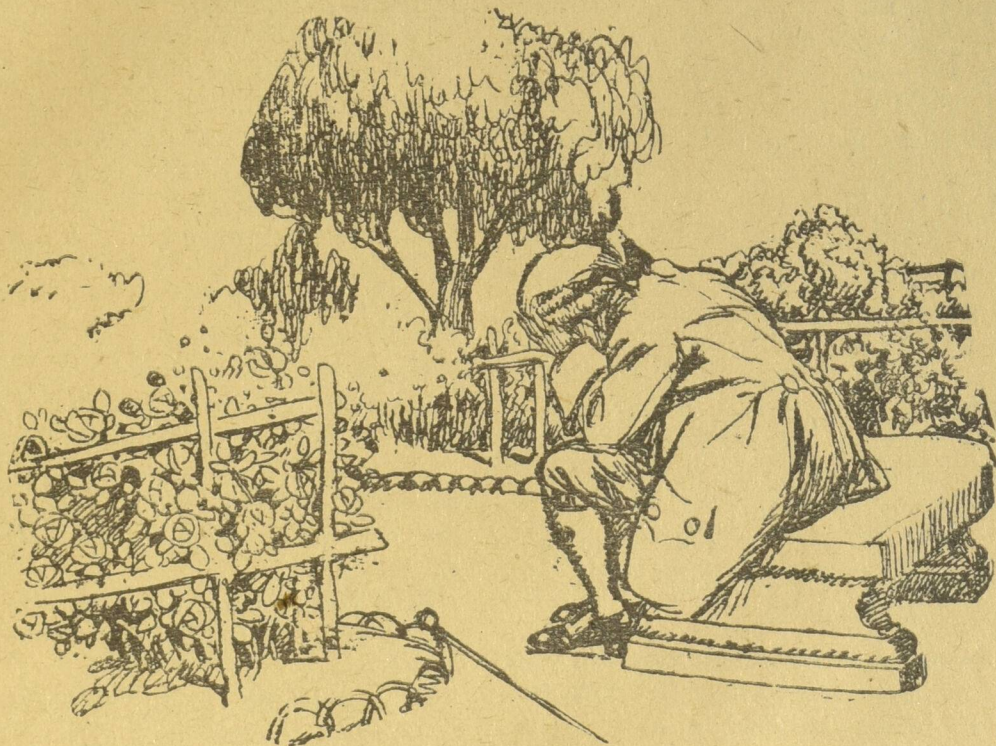
D'un mot, Marie-Antoinette venait d'éclairer tout cela dans son cœur.

Elle était trop mûrie par la vie pour qu'il pût en être autrement.

Ne trouverait-elle pas en lui le compagnon sûr, le conseiller affectueux et aussi l'artiste, que pouvait souhaiter la fille d'un artiste!

Ah! l'extraordinaire aventure, de plus en plus extraordinaire, de plus en plus merveilleuse, à mesure qu'elle se déroulait!

Il y avait une reine maintenant qui



Marie-Antoinette venait d'éclairer tout cela dans son cœur.

Et, en l'éclairant, elle lui avait fait entrevoir l'avenir charmant d'un bonheur possible.

Qui l'empêchait d'unir sa destinée à celle de cette jeune fille?

Certes, il n'était plus jeune; certes, il n'était pas séduisant, mais une femme comme elle ne pouvait considérer dans le mari de son choix que les qualités morales.

s'y trouvait mêlée, tout à fait comme dans les contes bleus.

Bernard sentait toutes ces pensées se heurter dans sa pauvre tête, confusément.

Il aurait voulu répondre, profiter de cette occasion unique au monde pour parler un peu lui aussi à sa souveraine.

Elle le regardait en souriant, comprenant son trouble.

Elle reprit :

— Vous m'avez fait plaisir, monsieur, et vos jolies fleurs ne quitteront pas mes appartements avant qu'elles ne soient fanées. Je reçois bien des hommages, bien des cadeaux. Celui-là m'a été particulièrement agréable. Dites-vous bien à votre tour que, si quelque chose peut vous être agréable, qui soit en mon pouvoir de femme ou de reine, je vous l'accorderai bien volontiers. En attendant, je serai heureuse que vous me fassiez tenir le portrait de celle qui doit être votre femme. Tout à l'heure, en voyant votre trouble, au mot que j'ai prononcé, j'ai compris qu'il y avait une femme qui occupait votre cœur. Et comme je vous sais un artiste et un homme loyal, je ne doute pas qu'elle ne soit digne de vous. Donc, faites-moi tenir cette image. Je la mettrai en bonne place et si, quelque jour, comme je vous le souhaite, Dieu permet cette union et la bénit, vous pourrez demander à la reine de France d'être la marraine de votre premier enfant.

Après un dernier sourire, Marie-Antoinette avait ouvert une petite porte et avait disparu.

Derrière Bernard, un valet de pied en grande tenue était entré aussitôt, prêt à le reconduire.

Et Lantry refit, parmi les salons dorés, les antichambres fastueuses et les bureaux, le chemin qu'il avait déjà parcouru en venant.

Mais il n'avait plus l'inquiétude de l'arrivée mystérieuse et forcée, sous la conduite d'hommes de police; si sur son passage il ne recevait maintenant que des marques de déférence, son trouble était plus grand peut-être encore. Tant la phrase dite par la reine l'avait troublé.

Il sentait nettement que son bonheur était là où elle le lui avait indiqué, et il avait cette impression que cette reine allait être la magicienne de ce bonheur, de même qu'il était celui de Cézille.

Touchante riposte de la Providence!

Ce fut sans trop comprendre, comme dans un rêve, qu'il se retrouva dans la rue, tout à coup, devant Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le grand air lui fit du bien.

Son émotion commençait à faire place à un grand calme, à une sorte d'apaisement dans sa tête en feu.

Il n'avait plus, suivant le souhait de Marie-Antoinette, que la pensée de cette union heureuse et qui serait bénie de Dieu.

Douce vision!

Tout maintenant était lumineux dans son esprit et dans son cœur.

Il n'avait plus qu'à se laisser bercer jusqu'au bout par cet en chantement.

Et il se hâta, pour aller bien vite retrouver ses amis, les rassurer, leur dire que rien de fâcheux n'était arrivé, au contraire.

Sans tarder ensuite, il se confierait, il dirait avec franchise ses sentiments et ses projets.

Mais il hésita... Il valait mieux, décidément, ne pas préciser, ne rien expliquer, continuer d'abord le bonheur naissant de ce vieillard et de cette enfant qui avaient été si malheureux.

Il ne fallait pas que Cézille se doutât du sortilège, du conte bleu où, s'il y avait une reine véritable, il y avait un magicien de complaisance.

N'était-il pas plus simple, plus logique, de continuer la tâche entreprise, de laisser les événements eux-mêmes amener le trait d'union sentimental

qui serait, à la fin de la belle histoire, sa conclusion naturelle?

Et si, quelque jour, il était fatalement nécessaire de prévenir au moins Luce de ce qui s'était passé, mieux valait ne le faire que le plus tard possible, quand le temps aurait trempé de façon définitive son affection.

De la jolie aventure, de cette entrevue royale que rien ne pouvait prévoir, il ne devait, pour le moment retenir qu'une seule chose, c'était, avec la délicate promesse d'une parrainage éventuel, le désir exprimé par Marie-Antoinette, de connaître les traits de celle qu'il aimait.

Et brusquement une idée, de génie peut-être, avait germé dans son cerveau.

Ne pouvait-il pas relier les deux chapitres de ce beau conte, les compléter l'un par l'autre, pour le plus grand bonheur commun et, en même temps que d'assurer l'union rêvée, combler de joie et de fierté le vieux Cézille.

Bernard, maintenant, avait son plan.

Il s'était ressaisi. Il se sentait bien maître de lui, bien en possession de ce qui allait être la suite de son rôle.

Sur le pas de la porte, Cézille et Luce attendaient, anxieux.

Du plus loin qu'ils aperçurent leur ami, ils firent des gestes d'appel.

Enfin, il revenait! Il n'avait pas été arrêté!

Il n'était pas le révolutionnaire compromis dans quelque tragique aventure qui pouvait payer de sa tête ses idées de révolte.

Bernard avait tout son sang-froid.

Il entra d'un pas assuré, d'un geste simple, comme si ce qui venait d'arriver était la chose la plus naturelle du monde.

Cézille l'interrogeait avec inquiétude.

— Eh bien! qu'y a-t-il eu? que vous ont-ils fait? Ce tyran, n'est-ce pas? Cet abominable tyran qui vous aura fait chercher noise par ses argousins?

Luce, plus inquiète encore, le regardait, mais sans mot dire.

— Hé quoi! hé quoi! mes bons amis. Pourquoi vous tourmenter? Rien de fâcheux ne m'est arrivé, tout au contraire... Ces messieurs avaient à me parler, en effet, de quelque chose que je voulais vous cacher, une surprise. Ils ont imaginé ce jeu absurde. Leur maladresse les a fait voir. Et puis, d'ailleurs, je ne veux pas tarder davantage à vous dire ce dont il s'agit, car l'un et l'autre, j'en suis sûr, vous n'y serez pas indifférents...

— Vite, vite, parlez!

— A mon tour de vous intriguer un peu! D'abord, monsieur Cézille, je ne vois pas pourquoi il y a quelque chose de changé à votre programme. Ne devions-nous pas trinquer ensemble! Vous m'aviez parlé, je crois, de certain vieux vin de Moscatel! Et Mlle Luce était partie en commission. J'ai une soif terrible, figurez-vous, et, si vous voulez, comme dans les grandes occasions, c'est le verre en main, à l'heure des toasts, que je vous apprendrai la grande nouvelle.

— Une grande nouvelle?

— Ah! ma foi, oui, mademoiselle Luce, et je gage qu'elle vous réjouira. Cézille était tout décontenancé, riant et pleurant en même temps.

Il était allé chercher le vin de Moscatel et préparait la table, tout de travers.

— Du calme, mon maître, du calme...

— Verse vite dans les verres, mon enfant, verse vite!

Et quand le beau vin couleur du soleil eut rempli les trois coupes :

— Je propose, fit Bernard en riant, de vider mon verre à la santé de Sa Majesté.

— De Sa Majesté? Mais vous êtes fou! De ce tyran?

— Je n'ai pas parlé de ce tyran, monsieur Cézille, mais de la reine, de la reine Marie-Antoinette. Allons, trinquons, et d'enthousiasme!

Le ton était si chaleureux, si persuasif, que, d'un geste machinal, tout en ronchonnant, Cézille éleva son verre!



— Maintenant, mon cher maître, apprenez que la personne amie à qui je destine l'oeuvre que vous êtes en train d'exécuter en marbre blanc est tout simplement la reine de France. Elle l'attend. Il n'y a pas un quart d'heure, elle me l'a répété et elle lui fera place dans ses appartements.

La foudre fût tombée sur sa maison que Cézille ne serait pas davantage resté cloué de stupeur.

Il répétait en balbutiant :

— La reine de France!... la reine de France!...

— Elle-même, mon cher et digne ami. C'est elle qui gardera sous ses yeux ce délicieux portrait de votre fil-

le. Eh! quoi! vous pleurez, mademoiselle Luce! Qu'y a-t-il là d'extraordinaire? Croyez-vous que les grands de ce monde ne sont pas au courant du mérite de ceux qui sont de nobles et vrais artistes, ainsi que l'est votre père! Tirez-en une juste fierté, mais ne vous en étonnez pas! Allons! encore un peu de Moscatel. Il est sublime. Et je ne vous cache pas que, parler à la reine de France, cela vous remue tout de même un peu et que l'on a besoin de se remettre le coeur d'aplomb. Eh bien! monsieur Cézille, vous ne médirez plus maintenant de Dieu et du roi. Le premier est bon. Il a voulu que vous ayez un peu de vrai bonheur qui compense vos heures sombres. Et il a choisi le second, ou plutôt l'auguste femme du second, pour réaliser ses desseins.

Le verre de Moscatel tremblait dans la main du sculpteur.

Il aurait voulu parler, mais des sanglots d'émotion et aussi de joie lui serreraient la gorge.

Ah! oui, toutes ses révoltes contre la Providence et contre le pouvoir, toute sa mauvaise philosophie, tout son scepticisme s'étaient du coup envolés.

Il avait pris Luce dans ses bras et l'embrassait.

Elle, naïve et simple toujours, ne voyant là nulle magie, ne soupçonnant nul enchantement, se laissait aller à sa joie filiale, à la fierté qu'elle avait de son père, à qui l'on ne faisait que rendre justice.

— Mon père chéri... Tu as tant de talent!

VIII

Pendant les longues visites qu'il fit à Cézille, tandis que celui-ci mettait la dernière main à son modèle de glai-

se, avant de la mettre au point dans le marbre, Bernard put réfléchir sur le grave projet qui était maintenant dans son coeur.

L'heure approchait où serait fait l'aveu qui allait modifier si profondément sa vie et lui apporter enfin la joie la plus sûre.

Mais, sur le seuil de ce bonheur, il avait de l'hésitation, presque peur.

Pourquoi? Il se l'expliquait mal.

Était-il bien le compagnon qu'il fallait à Luce?

Puis il chassait cette idée bien vite.

Ne sentait-il pas que ce serait avec un bonheur immense qu'elle accepterait, qu'il n'avait qu'un mot à dire, qu'un signe à faire.

Cent fois il avait lu dans ses bons yeux francs l'attachement sincère qu'elle avait pour lui, reconnaissante de tout ce qu'elle sentait qu'il avait fait.

Cent fois il avait compris que c'était entre eux, comme d'un commun accord, un même projet tacite, mais irrémédiable.

Toutefois, il était préférable d'attendre.

Cézille accepterait d'enthousiasme, habitué déjà à considérer Bernard ainsi qu'un fils heureux de le mêler aux moindres actes de sa vie.

Toutefois, il était préférable d'attendre l'époque où l'oeuvre, complètement terminée, serait portée à la reine, et où, à la grande joie qu'aurait là le vieux sculpteur, pourrait se joindre la grande joie que cette union causerait à Luce.

Jusque-là, quelques semaines encore, il resterait le visiteur cordial et bon.

Par ses subterfuges délicats, il continuait d'assurer à Cézille la vente de ses derniers modèles, afin qu'il n'eût

pas, dans son travail si important, de préoccupations matérielles.

Du reste, Cézille était méconnaissable, tout à sa tâche, jamais assez satisfait, voulant toujours faire mieux, se corrigeant sans cesse.

La gaieté lui était revenue, et il fallait le voir, en blouse d'atelier, pétrissant la glaise en chantant, comme dans son jeune temps.

— C'est Firmin, mon ancien élève qui serait surpris de voir ainsi son vieux maître, répétait-il.

Il aurait été fier de se montrer à lui au travail, plein de verdure.



Il avait pris Luce dans ses bras et l'embrassait.

L'oeuvre prenait excellente tournure.

— C'est du bon, Cézille! disait-il en riant. Et ma cliente sera contente!

Ah! sa cliente! Il n'en parlait qu'avec solennité, qu'avec mystère.

Il n'était pas donné à tout le monde de travailler pour la reine de France!

— Décidément, pensait Bernard, j'ai réussi dans mon entreprise!

Et il rentrait chez lui, joyeux de tant de joie où il avait sa large part.

Lui aussi était méconnaissable, rajeunissant, se faisant plus volontiers causant, ne prenant plus ses allures sauvages d'autrefois.

Mme Louvet en était tout interloquée.

Un tel changement dans son locataire n'était pas naturel.

— Ma parole, maintenant, lui si insouciant, si négligé, il fait toilette!

Et ce qui l'intriguait le plus, c'était de le voir chaque jour emporter une gerbe nouvelle de roses.

Car Bernard avait eu pour Luce cette attention de renouveler chaque jour les fleurs qui égayaient si bien l'humble magasin.

Et, lui qui avait soigné ses roses avec tant de précautions lorsqu'ils les cultivait égoïstement, pour "l'art", redoublait de soins minutieux, semblant soucieux de réaliser maintenant des floraisons plus belles.

— Monsieur Lantry, répétait Mme Louvet avec insistance, monsieur Lantry, je gagerais qu'avant qu'il soit longtemps, vous serez marié.

IX

Cézille avait dit à son ami:

— Puisque c'est pour Sa Majesté que je travaille, j'ai à cœur d'exécuter le mieux possible la mise au point en marbre de mon oeuvre. Soyez sans crainte. J'ai la main sûre et, dans cette main, le compas ne fera pas d'erreur. Il est nécessaire que jusqu'au bout, même dans cette besogne surtout matérielle, j'opère moi-même, je mette mon talent, tout mon talent. Mais cet atelier que nous avons organisé derrière mon magasin est suffisant cette fois. J'ai besoin d'un outillage spécial. J'ai besoin de place. Puisque, grâce à vous, grâce à vos amis, grâce à la chance que vous m'avez portée, j'ai un peu d'argent devant moi, je veux m'enfermer, et dans des conditions confortables, afin d'exécuter tout à mon aise et sans être dérangé la seconde partie de mon travail. Un de mes anciens élèves, ce Firmin Rodier dont je vous ai parlé souvent,

veut bien me prêter son atelier qui est spacieux et clair. Il m'aidera aussi lui-même à certains moments où le sculpteur a besoin d'un coup de main. Dans ces conditions, la mise au point de mon oeuvre se fera à merveille; et Sa Majesté sera satisfaite.

— Vous avez raison!

— Surtout, ne me quittez pas, mon ami, durant ces dernières journées de labeur. Vous viendrez chez Firmin comme vous veniez chez moi. Il est prévenu et sait l'affection que je vous porte. Ah! monsieur Bernard, monsieur Bernard, que je suis heureux!

Dès le lendemain, sur le modeste magasin du quai d'Orléans, un écriteau était placé:

FERME POUR CAUSE DE VOYAGE

Cézille et Luce, pendant toute la journée, émigraient dans l'atelier de Firmin, rue Chanoinesse, dans la Cité.

A vrai dire, l'aide du jeune artiste était plus qu'utile au vieux sculpteur.

Ce travail de mise au point dans le marbre d'un modèle aussi délicat, aussi gracieux, demandait des précautions infinies.

Un coup de maillet donné de travers pouvait amener un désastre et, quoi qu'il assurât, la main du père Cézille tremblait encore.

Firmin paraissait td'ailleurs un habile artiste, plein d'expérience déjà.

C'était un garçon doux et bien élevé, visiblement serviable, et qui avait mis tout ce qu'il avait à la disposition de son ancien maître, auquel il témoignait beaucoup de respect, heureux de sa bonne fortune.

Bernard avait été accueilli par lui avec cordialité, et, tout de suite, malgré la différence d'âge et de situation, ils avaient paru se plaisir l'un à l'autre.

Une seule chose avait chiffonné Lantry.

Firmin l'avait reconnu et, ne pensant pas mal faire, avait expliqué à Cézille et à Luce ce qu'il pouvait savoir de lui.

— Ses jolis livres ont enchanté ma jeunesse. Je n'en ai pas oublié un seul, tant ses récits étaient captivants.

— Pas possible! avait fait Luce. Mais alors, nous sommes de très vieux amis, car, moi aussi, je connais toutes vos oeuvres, car elles ont inspiré mes rêves d'enfant, et je peux dire que vous m'avez formée à la vie.

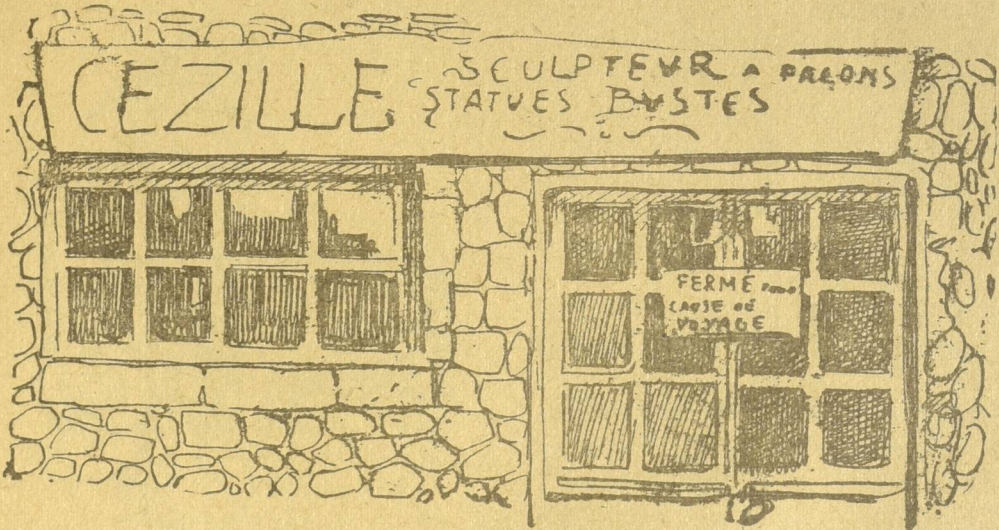
Et, dans sa tête, il combinait le mariage pour le mois d'août, surveillant ses rosiers tardifs, voulant que leur floraison fût brillante aussi, afin qu'à ce jour béni, par tout le jardin, par toute la maison, la petite mariée trouvât un nid de bonheur et de parfum.

Ils ne s'étaient encore rien dit.

Mais Bernard préférait cette douce attente.

Mieux valait ne parler que lorsque l'oeuvre serait prête à être portée à la reine.

Ce jour-là, sans gêne aucune, il poserait à Cézille la chère question.



Bernard aurait préféré garder l'anonymat jusqu'au bout, du moins jusqu'à son mariage avec Luce.

De même qu'il n'avait pas parlé de ses écrits, il n'avait pas parlé non plus de sa culture de roses, voulant que sa jeune femme eût tout à coup cette jolie surprise, cet enchantement de fleurs parfumées qui avaient été, durant son existence solitaire, sa meilleure joie.

X

Cette heure arriva.

Après trois semaines de patient travail, après bien des alertes, bien des tâtonnements, bien des ravissements aussi de voir sortir du marbre pur le portrait de Luce tel que le modèle l'avait réalisé, considérablement plus gracieux maintenant, semblant plus léger, Bernard écrivit au palais royal

pour demander une audience à Sa Majesté.

Il tenait à apporter lui-même l'œuvre promise.

Cézille aurait bien voulu l'accompagner.

— Non! non! la reine vous verra plus tard. Cela vaut mieux, alors que la statue sera en belle place et que toute la Cour l'aura admirée. Croyez-moi, cela vaut mieux!

A cette pensée d'être un jour reçu à la Cour, d'être complimenté par les souverains, Cézille n'eût se contenait pas de joie.

Tous ses griefs contre la royauté, toutes ses théories philosophiques s'étaient évanouies.

Le trône de France n'avait certainement pas à présent de plus fervent soutien que lui, et il ne parlait des ennemis du Gouvernement que comme des gens de sac et de corde pour qui il n'y avait pas assez de Bastilles.

Était-ce possible qu'il se fût aussi grossièrement trompé!

Même il n'était pas jusqu'au bon Dieu auquel il ne fit très volontiers des excuses.

Bernard avait opéré cette miraculeuse conversion de rendre presque pieux ce même homme qui, si souvent, avait blasphémé et, ce qui était pire encore, avait essayé de communiquer son athéisme à l'âme fragile de sa fille.

Les idées de M. Bernard ne valaient-elles pas cent fois mieux. A la bonne heure! Voilà au moins un homme qui jugeait sainement toutes choses!

Donc, ce matin là, Bernard était arrivé rue Chanoinesse plus tôt que de coutume.

La reine avait fait répondre que, n'ayant pas oublié sa promesse, elle l'attendait.

Et deux commissionnaires avait été requis pour emporter, avec tous les soins voulus, la fameuse statue.

Firmin Rodier était sorti et Luce n'était pas encore là.

Il n'y avait dans l'atelier que Cézille, qui avait tenu à passer une dernière inspection de son chef-d'œuvre, vraiment réussi maintenant.

Bernard avait fait toilette.

Sa visite aux Tuileries, cette fois, n'était pas, comme l'autre, en dehors de toutes les règles de l'étiquette.

Il se promettait bien de tourner à Sa Majesté quelques phrases aimables, car elle devait avoir de son éloquence une piètre opinion.



Il était admirablement préparé à exécuter le salut de Cour.

Sans l'importuner, il saurait trouver les mots nécessaires et respectueux, la remercier de l'immense joie qu'elle lui avait donnée, car c'était bien à elle qu'il devait tout son cher bonheur.

Même il était admirablement préparé à exécuter suivant les règles les saluts de Cour, et avait mis pour la

circonstance son plus bel habit, de couleur prune, sa plus neuve perruque.

Mais Bernard était bien décidé à ne se présenter devant Marie-Antoinette, avec ce portrait de Luce, qu'après que la parole qui devait décider son mariage eût été dite.

L'instant était favorable.

Il se trouvait seul avec Cézille dans la solitude de l'atelier et un Cézille qui était radieux.

Il allait parler, quand il se dit que cependant la présence de Luce était indispensable.

Cette demande en mariage devait être faite devant elle, afin que, dans ses yeux clairs, il connût aussi sa réponse à elle, afin qu'il y lût la flamme de bonheur que ferait naître cette offre, pour elle peut-être inespérée.

Justement, la voilà qui arrivait, radieuse elle aussi.

Jamais elle n'avait paru plus jolie, et rien n'était charmant comme le spectacle de l'oeuvre en marbre à côté de son modèle, l'une avec la grâce poétique de son attitude et la blancheur pure de son marbre, l'autre avec la fraîcheur de la vie, de la jeunesse et de la joie.

Mais comme Bernard allait parler, Cézille, l'arrêtant, lui prit le bras.

Il avait, lui aussi, quelque chose à lui dire, et, doucement, il amenait son ami devant sa fille, afin de le lui dire devant elle.

Le coeur de Bernard battait à grand coups.

Cette délicate attention qu'il devenait était particulièrement touchante.

Sans doute, reconnaissant de tout ce qu'il avait fait pour lui, Cézille ne voulait pas le laisser parler le premier.

Il tenait à aller au-devant de son désir.

Luce était toute rose d'émotion, un peu gênée même.

— J'ai à vous dire, mon ami, mon excellent ami, fit le vieux sculpteur, que notre fête va être complète. J'ai ma part de bonheur aujourd'hui, un bonheur immense, tel que je ne pouvais pas le supposer, après tant d'années de tristesse. Luce aussi va avoir une bien grande joie, elle qui, de son côté, devant ces heures noires, avait appris à désespérer de la vie. Cette vie, elle va pouvoir se la faire heureuse et selon son coeur, avec un homme qui l'aime et qu'elle aime.

Un instant il s'arrêta, des larmes plein les yeux.

Bernard l'écoutait sans rien dire, délicieusement ému.

Cézille reprit, d'un ton grave :

— Je viens d'accorder sa main à mon ancien élève, Firmin, un garçon loyal et travailleur, et j'ai tenu à vous en annoncer à vous, le premier, la nouvelle...

.

O puissance de l'affection véritable, ô magie des coeurs meurtris mais fidèles, ô force inattendue, héroïque des âmes sensibles, mais que la vie a pu tremper pour le chagrin!

Bernard pâlit; tout de suite, malgré l'affreux serrement de coeur qu'il avait eu, il se ressaisit, il sut sourire, il trouva des paroles d'encouragement et de bon souhait.

Il ne fallait pas que l'on vît sa peine. Elle eût peut-être troublé ce bonheur naissant... Qui sait, elle l'eût peut-être empêché, Luce étant assez bonne, assez pleine de gratitude pour ne pas vouloir faire ce douloureux crève-coeur à l'homme à qui son père devait tant.

Et puis, n'était-il pas naturel que son affection se portât vers Firmin,

jeune comme elle, ayant comme elle toute une vie à vivre, faisant le même labeur que son père, pouvant mieux lui donner les joies morales qui lui étaient chères, faire d'elle vraiment sa compagne!

Bernard n'était qu'un pauvre conteur de contes bleus, c'est-à-dire de jolies histoires où tout au fond, n'était qu'une illusion! Une femme s'associerait mal à cette besogne mensongère.

Une glace lui renvoya justement sa propre image. Jamais sa laideur, malgré ses atours de fête, ne lui avait paru plus marquée.

Et le contraste était cruel entre sa personne et cette jolie enfant de vingt ans à peine.

Non! non! il ne fallait plus suivre ce rêve qui avait été insensé.

Il fallait chasser bien vite l'idée trop folle, l'idée impossible, l'idée qui ne pouvait créer que du malheur.

L'union de Luce et de Firmin, au contraire, c'était pour le vieux Cézille la possibilité de se voir revivre dans ses enfants, de guider dans l'art qu'il aimait tant le compagnon du seul être qui lui était cher, de reprendre tous trois, en quelque sorte, le bon travail, de fonder une famille heureuse que Dieu bénirait.

Que Dieu bénirait!

La reine avait prononcé ce mot aussi.

La reine!

Bernard eut la force, non seulement de tout cacher à Cézille et même à Luce du bouleversement de son âme, mais il eut celle, plus grande encore, de vouloir aller jusqu'au bout, de se rendre à l'audience royale.

Cézille insista une dernière fois pour l'accompagner.

Ah! non! non! il voulait être seul pour ce calvaire, car ce trajet jus-

qu'aux appartements de la reine serait autrement angoissant cette fois que le premier jour, malgré l'inquiétude qu'il avait alors.

Sous un prétexte, il hâta l'heure, redoutant de ne pas être maître de lui devant Luce, cette chère enfant dont — ô ironie de la douleur — il avait là l'image délicieuse en ce symbole de mélancolie que disait le marbre.

Et il se retrouva, par le même chemin, dans la même pièce aux meubles luxueux, aux bibelots rares.

Par la même porte, de la même façon gracieuse et simple, Marie-Antoinette apparut, contente de cette visite.

Elle dit en souriant:

— Je vous remercie d'avoir tenu votre promesse.

Mais, tout de suite, l'image en marbre attira ses yeux.

— A la bonne heure! c'est là le cher portrait de celle qui vous aime.

Bernard eut alors la force de répondre:

— Je demande pardon à Votre Majesté, Votre Majesté m'avait demandé de lui donner le portrait de "celle que j'aime".

Et la reine, à la différence des deux mots, et peut-être à la pâleur de Bernard, comprit.

Son visage à elle, si rieur d'ordinaire, était devenu grave:

— Je veux que vous me racontiez, fit-elle, toute l'histoire de cette peine d'amour.

Et longuement, sans être interrompu, comme un enfant douloureux qui se confie à sa mère, Bernard Lantry s'épancha.

Marie-Antoinette l'écoutait, songeuse.

Quand il eut fini, elle dit doucement:

— Cet admirable conte bleu auquel vous avez donné la vie, laissez-le n'être qu'un conte. L'auteur ne doit pas y avoir sa part, ou alors ce ne sera plus un conte bleu. Je vous aiderai pour le conclure et pour que la conclusion, elle aussi, soit à merveille, je m'occuperai de votre sculpteur, je ferai en sorte qu'il ait les satisfactions d'honneur qu'il ambitionne et qu'il mérite. Je m'occuperai de sa fille, et celui qu'elle épouse aura aussi une belle carrière. Quant à vous, monsieur Lantry, vous avez peut-être la meilleure part, celle d'avoir fait le bonheur des autres, fût-ce beaucoup aux dépens du vôtre. C'est le rôle de tous ceux qui sont de grand coeur, à quelque échelon qu'ils se trouvent de la société. Croyez-moi: "Etre bon vaut mieux que d'être heureux"!

XI

Au soir tombant, Bernard se retrouvait dans sa demeure, parmi ses roses, ces pauvres roses qu'il avait préparées avec tant de soin pour sa vie nouvelle.

On aurait dit que leur parfum était plus vif,, plus troublant encore que de coutume.

Jamais les rosiers tardifs n'avaient donné pareille floraison.

Leur bon jardinier les regardait avec une immense mélancolie. C'étaient elles maintenant qui seraient son but, sa raison de travailler.

Mais il ne les cultiverait plus en égoïste, sans en faire profiter les autres.

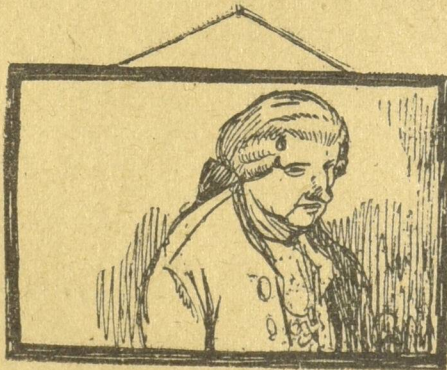
Ces longues recherches, ces soins diligents qui arrivaient à produire des floraisons admirables, des croisements inconnus pour l'amélioration de l'espèce, ne demeureraient pas une oeuvre vaine et stérile.

D'autres en les connaissant, en en appréciant les résultats, réaliseraient des fleurs merveilleuses encore.

Telle serait sa tâche de l'avenir, laborieuse et consolatrice, car c'est le mérite des grands artistes et des grands coeurs de créer de la beauté ou de la joie pour les autres, sans souci d'eux-mêmes.

Mais jamais plus Bernard Lantry ne prendrait la plume pour écrire une nouvelle histoire, quelque séduisante qu'elle pût être. Il resterait sur ce dernier conte qu'il n'avait pas écrit mais fait vivre et que, seule, la reine de France avait entendu conter...

Henry DE FORGE



NOTRE PETIT ROMAN

TRIOMPHE DU CŒUR

par Emma Gendron

Dussé-je vivre cent ans, jamais ce souvenir ne sortira de ma mémoire. C'était le 18 juin 19... oh! je me souviens bien! malgré le mois de juin, ce jour-là, la température était froide. Un temps d'automne. Epais brouillard et temps gris. L'aspect des choses s'effaçait à demi et dessinait à travers l'opacité des silhouettes de fantômes. Ce temps impressionnait malgré vous, il contenait de l'angoisse. Dans le ciel de gros nuages blancs se pourchassaient. Tout était triste infiniment.

Vers midi, chose assez rare, la neige commença à tomber. Ce n'était pas une de ces moëlleuses avalanches qui nous émerveillent au temps de l'hiver, c'était tout simplement une neige fondante qui délayait le sol.

— Quel temps! disait le meunier en regardant le ciel. Quel sale temps!

— Et dire qu'il y a des gens qui travaillent par un jour pareil. C'est pas humain!... s'indignait François, le vieil ami du meunier.

Par ce jour de tempête M. Cherrier n'avait pas d'ouvrage au moulin et selon son expression, il flânait. Pendant que l'orage sévissait au dehors, les deux amis bien installés dans la grande cuisine où ronflait un gros poêle, faisaient paisiblement une partie de dames.

— Tu as raison, répondait le meunier occupé à placer un pion, ces pau-

vres diables... mais "on" disait qu'ils seraient au village aujourd'hui... Voyons, François, fais attention ou je "siffle" ta dame.

— Ah! merci, je vais la défiler! oui, mais c'est la température qui les retarde sûrement. Hier, ils étaient à la "Chute Brûlée" ce qui aurait dû les faire espérer ici ce soir.

Les deux amis continuaient ainsi leur conversation sans interrompre leur jeu. Soudain un appel téléphonique les fit sursauter.

— Veux-tu répondre, Jeannette?

Aussitôt une grande fillette, occupée à surveiller un gâteau, courut vers l'appareil.

— Allô... Oui, monsieur, un instant...; et la fillette revenant vers son père:

— Papa, c'est un monsieur qui veut te parler.

— J'y vais. Excuse, ce ne sera pas long, François.

Il alla répondre.

— Allô! oui, allô... c'est moi-même... Parfaitement... Oui... Certainement, mais à une condition, il faut bien prendre garde au feu. Vous comprenez, mon moulin... Ah! par exemple!... si c'est comme cela, pas d'affaire. Je ne vends pas un service... Non, vous dis-je, ce sera pour rien... A la bonne heure!... Je vous attendrai.

Et M. Cherrier raccrochant le récepteur expliqua qu'il venait de prêter son moulin et son autre maison pour les "driveurs". Le représentant de la Compagnie T... M. Briault lui demandait cela comme une faveur. Ses hommes sont harassés, rendus à bout de force. Ils ont travaillé toute la nuit dernière, mais les "billots" sont "djammés" à la Chute Brûlée et ses hommes ont besoin de repos. Ils sont deux cents. Ce n'est pas n'importe où qu'on peut loger un lot pareil. Alors... il a songé à mon moulin. Dame! Je ne pouvais pas refuser cela, ces malheureux qui n'ont pas d'abri... J'ai dit oui et ils vont venir. Une seule chose me fait déplaisir. Ce fameux Briault qui m'a offert de l'argent...

— Et tu l'as remercié?

— Parbleu! et de la belle façon. Mais est-ce assez vexant? Si ce drôle eût été seul je l'aurais prié d'aller loger à d'autre enseigne. Vois-tu cela, ces gens croient tout acheter avec de l'argent. Le rustre!

Le meunier laissait éclater une belle colère. Il était tout indigné, le brave homme, de ce qu'on lui eut offert de l'argent pour ce service rendu. Il avait raison.

Vers six heures du soir le groupe d'hommes annoncé arriva. Ils pouvaient être deux cents. C'était pitié que de voir tant de malheureux grelotter de froid sous la pluie et la neige. De plus, vers le soir, un vent sec s'était mis de la partie. Il poussait la neige avec tant de violence qu'en tombant elle cinglait la figure comme un coup de fouet. La plupart des hommes n'avaient pas de paletots, quelques-uns avaient un gilet de toile, mais c'était l'exception.

A leur arrivée un grand feu fut préparé dans une des cours du moulin.

Les malheureux purent sécher leurs habits et réchauffer leurs pauvres membres engourdis de froid, vu le temps à cette heure. Il faisait nuit entièrement. Une nuit si opaque, que nous ne pouvions distinguer notre main à deux doigts de la figure.

Des fanaux furent suspendus dans une grande remise vide où une table fut dressée et tout le monde se mit à souper. Le meunier fut vivement remercié et ces rudes travailleurs habitués aux grandes misères trouvaient bon de pouvoir manger à l'abri du vent et de la pluie. Ils prirent à l'honneur du meunier force rasades de... thé chaud. Depuis trente jours que la "drive" durait, c'était le premier où ils avaient un abri. Pauvre gens! La vie pour eux n'a pas que des roses.

Pendant qu'on soupait M. Cherrier alla préparer le moulin. Il fit une bonne flambée dans le gros poêle ancien et bientôt une chaleur réconfortante régna.

De fines poussières blanches fleurant le blé et logées un peu partout sur les moulanges, au plafond, sur les murs comme un frimas, voltigèrent pêle-mêle, désordonnées, pareil à un essaim d'abeilles mis en fuite.

M. Cherrier jeta un long regard d'amour sur toutes ces choses familières puis il sortit donner l'ordre que tout était prêt.

Aussitôt, tout les hommes s'y rendirent. M. Cherrier recommanda la prudence de nouveau.

— Surtout, disait-il, prenez bien garde au feu! Je vous prête mon moulin avec plaisir, mais n'est-ce pas, mes brave? J'aimerais bien qu'on m'en rende en bon état. Vous pouvez chauffer le poêle tant que vous en éprouverez le besoin. Il y a là des rondins de bois francs tout exprès.

M. Briault tranquilisa le meunier en prenant sur lui, toute la responsabilité.

— Ouf! qu'il fait bon ici! s'écria un jeune homme ouvrant le premier la porte du moulin.

— Il fait chaud et ça sent bon, reprit un autre qui huma avec satisfaction la fine odeur de froment qui flotait. . . .

— Que nous allons bien dormir! apprécia un troisième. Toutes ces poches vides que vous voyez vont nous faire un bon lit moëlleux. Ah! c'est le Paradis qui nous est ouvert ce soir, mes enfants. On va pouvoir oublier pour une fois. . . la terre nue et les belles gelées blanches et dormir à poings fermés! Merci, maître Cherrier! Et chacun ajoutait une heureuse remarque de satisfaction.

En cinq minutes, le moulin fut plein de monde et tous les hommes casés. Comme il devait s'étonner le vieux moulin paisible de ce tumulte nocturne!

Vers les onze heures de ce même soir, avant de se mettre au lit, M. Cherrier alla jeter un dernier coup d'oeil à ses protégés. Du dehors, il n'entendit aucun bruit, rien ne bougeait à l'intérieur. Alors, doucement, avec mille précautions il entr'ouvrit la porte. Le grand moulin était silencieux. . . si on peut appeler silencieuse l'atmosphère où respirent deux cents personnes.

— Pauvres gens!

Le meunier d'un oeil satisfait contempla avec un sourire ému tous ces malheureux qui goûtaient un bon sommeil sous son toit, à l'abri de la tempête. Un sentiment très doux glissa jusqu'à son coeur. Quelle douce émotion que de sentir qu'on a fait quelque chose pour des frères malheureux.

Dans la grande obscurité troublée mystérieusement par la clarté vacillante de quelques fanaux, le meunier croit voir se dessiner dans l'ombre un fantôme transparent. . . Malgré son peu de superstition il resta saisi. Qui ne le serait pas devant une manifestation de l'au-delà? Avant de s'assurer de quoi il s'agissait il ouvrit toute grande la porte. . . on ne sait jamais. . . et puis précaution n'est jamais blâmable. . . à peine eut-il ouvert la porte que le fantôme s'éclipsa! Le souffle du vent le volatilisait. . . il le vit d'abord se disloquer brusquement, s'effaroucher de gauche à droite, en petites spirales. . . En même temps un homme se leva pour aller secouer sa pipe. Le meunier avait compris. . . seulement il ne souffla mot du petit frisson de terreur qui l'avait secoué tout à l'heure. L'homme ayant reconnu le meunier, dit:

— Ah! c'est vous, maître Cherrier?

— Oui. Je venais voir si tout était bien. Si quelqu'un de vous n'avait besoin de quelque chose.

— Ah! vous êtes bien bon, maître Cherrier. On est heureux comme des rois, chez vous. Voyez dans quel bien-être semble reposer tout le monde.

— J'en suis bien content. Maintenant, moi aussi, je vais aller dormir, ma meunière m'attend. Bonne nuit, mon ami.

— Vous pareillement, maître Cherrier.

Sur ce M. Cherrier referma doucement la porte et s'en alla sans bruits. "Bête de moi! se disait-il en s'en allant, avoir eu peur d'une fumée de pipe! il riait! Ah! faudra pas que je conte ça à ma meunière, ce qu'elle riait de moi!

En arrivant il rassura sa femme au sujet du moulin.

— Tout va bien, dit-il, tous dorment. Il fait bien un peu chaud, mais ces pauvres étaient si transis qu'un surcroît de chaleur ne les fatiguera pas.

Puis sans inquiétude le meunier et la meunière se couchèrent.

Cependant vers une heure du matin, le meunier est réveillé en sursaut; des grands coups sont frappés à la porte.

— Oui! oui!

A moitié conscient il bondit hors du lit. Il pense: "C'est quelqu'un qui est malade". Mais aussitôt un grand cri lui échappe. Une grande clarté frappe dans sa fenêtre et l'aveugle.

—Le feu... ah! mon Dieu! le feu, le feu est à mon moulin...

Mon Dieu, gémit-il, et il reste là, la gorge contractée d'un sanglot qui l'étouffe, les bras ballants, tout à fait incapable d'agir. Sa fenêtre donne juste en face de l'incendie. Des lueurs rougeoient sinistres autour de lui et la flamme qu'interceptent les vitres, fait danser l'ombre dans sa chambre. Des fantômes effrayants passent, rapidement esquissés sur les murs. Tour tourne autour de lui, il croit vivre un cauchemar.

Ce n'est pas possible, son moulin... et le pauvre meunier immobile au pied de son lit, regarde la silhouette effrayante se détacher lumineuse sur la nuit. Des grandes langues de feu courent le long de ses murs, des colonnes de fumées noires sortent de ses fenêtres...

—Non, non, ce n'est pas vrai, se répète-t-il.

—Eh! Réveillez-vous donc maître Cherrier! Venez vite ou tout va brûler.

En même temps d'autres heurts violents sont frappés de nouveau contre la porte. C'est le vieux Baptiste, le voi-

sin. C'est vrai, se dit M. Cherrier, je ne rêve pas. Le moulin brûle. Puis ressaisi par la réalité, l'énergie lui revient. En deux bonds il rejoignit son voisin et fut au foyer de l'incendie.

Déjà les flammes perçaient le toit à l'arrière du moulin qui donnait sur l'eau. Un grand espace de la nuit en était éclairé. Mais ce qui était horrible, c'était de voir la sortie des gens s'effectuer. Ces gens, deux cents hommes! surpris en plein sommeil, n'étaient frappés que d'une chose: leur vie était en danger. A moitié éveillés pour la plupart, ils ne réalisaient pas quel était ce danger et comme des bêtes, ils se ruèrent vers les sorties prometteuses de la vie. Seul l'instinct de conservation dominait en eux.

Dans un tumulte sourd fait de râles, de blasphèmes, de souffles hale-tants, ces hommes, masse confuse, entre-mêlés, tantôt enveloppés de flammes ou brouillés de fumée, se bousculent, se frappent pour sortir du moulin en feu. C'était un saut qui peut horrifier. A cette lutte tragique, pour l'existence, se mêlait le crépitement de l'incendie qui faisait gémir le moulin de toutes parts.

Au premier regard, M. Cherrier vit que tout était perdu. Pas moyen d'essayer de lutter, le feu était déjà maître. D'ailleurs, il n'avait à sa disposition qu'une méchante pompe à incendie. Que faire avec cela, quand le feu fait rage? Le mieux était de veiller à ce que les autres bâtisses ne prennent feu.

Aucun homme ne périt. Il y eut plusieurs blessés, mais dans une telle bousculade, c'était fatal. Une foule nombreuse de paysans d'alentour emplissait la cour du moulin et chacun se dévouait soit à soigner les blessés, soit à arroser les autres maisons et re-

mises du meunier. Quand M. Cherrier vit qu'aucun homme n'était resté dans le moulin, il pensa d'aller sauver une moulange toute neuve qui valait cinq cents piastres, et qu'il devait "mettre en place" le lendemain. Trop de fortes émotions l'empêchaient de réfléchir froidement, et il s'élança dans le foyer ardent. Seul le passage où il s'engageait ne flambait pas encore, mais quel risque! à sang froid, M. Cherrier n'eût pas tenté cela.

A peine fut-il engagé dans le passage qu'une colonne de fumée s'engouffrant, l'étouffa. Il chercha à revenir sur ses pas mais il était trop tard... le souffle lui manqua et il tomba sur le parquet.

Heureusement qu'un jeune homme de la foule l'avait vu entrer. Réalisant le danger qu'il courait, il lui avait jeté un appel mais son avertissement s'était perdu au milieu des bruits.

Alors, généreusement, il se fraya un passage et à son tour, il pénétra dans le moulin. Un homme voulut le retenir.

— Où vas-tu malheureux? Ne vois-tu pas que tout va s'écrouler?

— Vous n'avez donc pas vu que maître Cherrier vient d'entrer là? répondit-il, désignant le passage que le feu commençait à ronger.

— Certes non!

— Eh! bien, moi, je l'ai vu et je vais le sauver!

— Malheureux, c'est courir à la mort inutilement.

— Qu'importe!

Sans plus hésiter le brave jeune homme se débarrassa de l'étreinte et entra vaillamment dans le passage du moulin. A sa première tentative il lui fallut revenir en hâte respirer au dehors.

La nouvelle de ce sauvetage s'était vite répandue et la foule oppressée mais chercheuse d'émotions, s'était vite groupée à l'entrée du passage. A son apparition des voix angoissées lui crièrent:

— Reviens, reviens.

Mais, de nouveau, le jeune homme s'enfonçait dans le feu et la fumée.

— Etes-vous là, maître Cherrier? demande une voix pleine d'angoisse.

Pas de réponse. Les bourdonnements du feu se font de plus en plus proches, la fumée plus épaisse et le jeune homme sent les ténèbres pleines d'horreurs. Il a l'impression de se mesurer avec le destin, il sent que la mort et lui se disputent une victime. Qui sera victorieux? Etes-vous là, maître Cherrier? crie-t-il de nouveau. Encore rien.

Le jeune homme sent ses cheveux se dresser sur sa tête, à quelques pas de lui, une poutre enflammée vient de tomber. Mon Dieu! un morceau du plancher en est défoncé et par l'ouverture, il voit sous ses pieds l'eau noire s'agiter en un clapotis funèbre. Ce n'est que par miracle qu'il est encore vivant, cependant il ne songe pas à revenir en arrière. Tout à coup, dans l'obscurité éclaircie par la lueur de la poutre enflammée, le jeune homme voit un corps couché sur le parquet. C'est le meunier! Vivement il enjambe l'ouverture où l'eau bouillonne, il empoigne M. Cherrier et avec une force et une adresse dont il sera surpris plus tard, il sort du moulin, tenant le meunier évanoui. Il était temps. Une seconde après, le passage s'écroulait. Ce qui restait du moulin s'abîmait dans la grande rivière où tout s'éteignit. Le beau moulin avait vécu, on n'entendrait plus la chanson joyeuse de ses moulanges et la rivière comme

jadis continuerait à couler avec indifférence. C'est là une figure des choses emblème des destinées humaines.

Madame Cherrier tient sa fille pressée sur son sein. Toutes deux blotties l'une contre l'autre ont regardé, navrées, brûler le cher moulin. Comme deux pauvres pavillons qu'une flamme fascine, ce spectacle les retient. Tremblantes, incapables d'une prière, elles restent là, sans pouvoir bouger. Là pauvre meunière songe à leur passé qui disparaît. Ce moulin qui brûle a été toute leur vie. Que de peines il a coûtées, que de rêves aussi il a bercés! Ne devait-il pas plus tard être l'héritage de leur gentille Marie-Jeanne? Hélas! c'étaient les beaux rêves et le pain de l'avenir qui flambait!...

Ce moulin en effet, était à part une terre, toute la fortune des Cherrier.

— Dieu l'a voulu! dit la fermière, à la façon fataliste des orientaux, eux disent: "C'était écrit!" mais la fermière, plus chrétienne, penche la tête et se dit: "Dieu l'a voulu". Et sans larmes, les traits crispés, elle regarde s'accomplir le destin... Ses yeux suivent toutes les phases de l'incendie et son coeur envoie un adieu à chaque parcelle de moulin qui s'effrite. Il lui semble que son cher moulin a besoin de sa présence et elle reste là, assistant son agonie comme elle ferait pour un être aimé.

Quand le dernier pan de mur s'effondra et que la dernière poutrelle succomba, la fermière eut une défaillance. Ses forces semblaient ne pouvoir durer plus longtemps que le moulin lui-même.

Cette faiblesse fut de courte durée. De nouveau la volonté maîtrisait les nerfs. Mais un malheur ne vient jamais seul. Quand elle s'éveilla, son mari

venait d'être emporté évanoui et blessé.

— Seigneur-Jésus?! s'écria la fermière épouvantée. Devant ce nouveau malheur le reste ne compta plus.

Au bout de trois semaines après des soins énergiques, M. Cherrier fut guéri.

— Ah! me voilà redevenu vaillant, s'écriait-il, je viens de renouveler mon bail avec la vie!...

Cependant, ces soins et tous ces surménages eurent raison de Madame Cherrier. D'ailleurs de santé délicate et déjà anémique depuis une couple d'années, elle se sentit à bout de forces. La nature prenait sa revanche. Elle tomba malade à son tour.

Le premier soin de M. Cherrier fut d'aller voir son moulin, ou plutôt ce qui en restait, c'est-à-dire des ruines. Longtemps il resta rêveur devant cette place qui lui parlait du passé. Ce n'était plus qu'un encombrement de poutrelles calcinées, de barres de fer, de morceaux de moulanges qui gisaient là. L'eau de la belle chaussée où son moulin puisait la force, gardait seule l'aspect victorieux de l'heureux autrefois.

—Ma vie est à recommencer, songeait-il. Oh! le feu, quelle terrible bourreau! Il détruit tout sans merci.

Pendant quelque temps, le meunier eut la promesse que la Compagnie lui rebâtirait son moulin. Il attendit six mois pendant lesquels, sous des prétextes plus ou moins futiles on fit voyager le pauvre meunier de St-Alexis où il demeurait à Louiseville, puis à Trois-Rivières, puis à St-Paulin. Ah là, surtout, combien de fois! On le faisait venir dans le but d'une finale entente, mais toujours M. T. ou M. X. était justement en voyage... on regrettait... mais... on ne pouvait

rien conclure encore... Il fallait revenir...

A la fin, M. Cherrier se fatigua, mais il attendit encore. Bref! un an se passa ainsi. Un an sans rien gagner et à dépenser! Puisqu'ils n'ont pas assez d'honneur pour aider un pauvre homme qu'ils ont ruiné, dit-il, eh bien! je les laisse à leur conscience!...

Avec ce qui lui restait de sa fortune il rebâtit son moulin. Un moulin superbe, solide, bien fait. Etrange hasard le même qui l'avait bâti quelque trente ans auparavant, se trouvait encore vivant, c'est lui qui voulut le reconstruire. Un nommé Houle. A travers ces événements le meunier, sur le conseil de ses amis, des avocats, intenta un procès à la compagnie T. Le droit était pour lui, c'était clair. Plusieurs prêtres très intelligents et de ses amis, allèrent consulter des avocats à Montréal, à Trois-Rivières, tous affirmèrent que la cause Cherrier était bonne, qu'il gagnerait. Les paroisses St-Alexis et St-Paulin étaient en faveur de Cherrier. La Compagnie T. était visiblement fautive. Sans la présence de ses hommes, le moulin du meunier n'aurait pas brûlé. C'était indiscutable. Outre cela, la Compagnie avait agi avec canaillerie, ces voyages répétés, ces prétextes n'avaient d'autre but que de lasser le meunier. Pendant ce temps, le commerce ne marchait pas, et c'est cela qu'ils voulaient... car outre le moulin à farine, il y avait aussi le moulin à scies, c'est ce dernier qui leur portait ombrage et concurrence. N'avaient-ils pas eux aussi un moulin pareil à St-Paulin! donc, ce moulin supprimé le champ restait libre. Voilà à quel sentiment mesquin et malhonnête ils avaient obéi. Que leur importait une famille vouée à la misère par leur faute! n'é-

taient pas riches, par conséquent les plus forts!... D'avance l'impunité leur était assurée grâce à leur gros sous.

Le procès fut intenté et eut lieu aux Trois-Rivières. La Compagnie s'y rendit avec ses témoins et Cherrier avec les siens. Dans les chars, des témoins de la Compagnie, dont l'esprit avait été excité par de généreuses rasades, avouèrent être payés pour dire n'importe quoi contre Cherrier. Il faut qu'il perde, avait déclaré T., le premier de la Cie. J'y dépenserai cinquante mille piastres de ma bourse, s'il le faut! Des moulins sur les rivières, nous n'en voulons plus. D'ailleurs, ce sera un exemple pour ceux qui nous intentent des procès pour des fils ou des époux noyés à la drive. Ils verront ce qu'on fait de leur poursuite et ils nous laisseront tranquilles!

Depuis bien des années le moulin Cherrier portait ombrage à la Cie. S'il pouvait disparaître! disait souvent T.

En effet, malgré le droit évident, M. Cherrier perdit. Ce qu'il y eut de plus fort et qui révolta les honnêtes gens ce fut la condamnation de M. Cherrier à payer tous les frais. Non seulement on avait fait brûler le moulin d'un brave homme, mais encore on lui faisait perdre son procès, on le condamnait à payer jusqu'aux témoins qui avaient comparu contre lui, les avocats de l'adversaire, tout. Ce qui étonna moins ce fut d'apprendre que le juge était l'ami intime de T...

Ce procès traîna deux ans, après quoi, arriva la débâcle que nous savons. M. Cherrier était réduit à la misère. Pendant trois ans le commerce s'était trouvé forcément négligé. Les clients avaient pris un autre côté et le moulin si prospère avant le soir fatal du 18 juin... ne rapporta plus rien.

Le meunier ne gagnait pas de quoi vivre.

Ces malheurs successifs eurent raison de la pauvre madame Cherrier. Elle mourut. Il y avait une malheureuse de moins sur la terre, mais que les bourreaux de cette famille n'oublient pas qu'il y avait par leur faute une orpheline de plus.

M. Cherrier accepta son malheur. en chrétien. Il ne voulut pas s'apitoyer sur lui-même. Il n'espérait plus rien de la vie et ne lui demandait plus rien pour lui-même, mais il avait une frêle existence à protéger, et pour celle-là il ambitionnait tout. Il voulait qu'elle n'eut pas à souffrir de la grande injustice que le frappait si durement au coeur.

Le meunier vendit son moulin. Quand il eut les quelques dollars qui lui revenait de la liquidation, à peine de quoi payer le prix de son passage à Montréal et l'argent nécessaire pour ne pas mourir de faim pendant quelques jours. Il dit à sa petite Marie-Jeanne :

— Eh! bien, fillette, je vais recommencer la vie avec toi, au même point que j'en étais quand j'ai épousé ta mère, c'est-à-dire avec mes deux bras. Nous sommes ruinés, ma petite... Prie le bon Dieu de tout ton petit coeur papa. La santé est notre seule richesse désormais.

Il attira Jeannette sur son coeur. C'était son seul but de vivre pour ce frêle petit être... il n'avait plus qu'elle au monde.

— Dis, Jeannette, tu m'aimeras bien, n'est-ce pas? Je n'ai plus que toi, ma petite...

Marie-Jeanne déjà sérieuse pour son âge comprit le cri de détresse du coeur paternel

— Oh! si je t'aimerais, petit père! ah! oui, bien fort pour te consoler de tout ce que tu as perdu. Elle noua gentiment ses petits bras au cou de son père et, la tête inclinée sur son épaule, elle lui murmura :

— Tu sais bien que, moi aussi, je n'ai plus que toi...

* * *

Dans une maison délabrée d'une rue des environs de la ville, une fillette blonde prépare à souper. C'est un humble souper que l'enfant regarde tristement. Ce n'est pas pour elle qu'elle regrette le temps d'abondance, mais pour son papa. Quand on est vieux on doit souffrir doublement des privations, pensa la précoce ménagère.

Pendant qu'une fillette réfléchissait ainsi devant un maigre souper, un homme d'une quarantaine d'années, de taille haute, le dos légèrement voûté sous la pluie s'en allait par les rues désertes, il traversa un clos de bois, puis un pont.

Un groupe de maisons s'offrit à sa vue. Il s'arrêta un moment et parut chercher. Dans une grande vitrine il put lire ces mots écrits en lettres blanches :

M. LANOIX

épiciier, boucher

Il s'y dirigea.

A son entrée, une grosse femme lui demanda rudement.

— Pour toi, bonhomme? Comme l'homme ne payait pas de suite, elle croyait inutile de se gêner.

— Je voudrais avoir quelques livres de viande?

— As-tu de l'argent?

— Oui... c'est-à-dire... non...

— Oui... non, ce n'est pas très rassurant. Si tu n'as pas d'autre monnaie à m'offrir, ma foi!... L'épicière leva les épaules d'un geste significatif.

L'homme parut attristé.

— C'est que, voyez-vous, madame, j'ai pensé que vous pourriez me faire crédit jusqu'à demain. Il n'y a pas longtemps que je suis dans votre endroit, j'ai "été" du temps sans me placer, eh dame!... demain je vais retirer ma première paye et je vous rembourserais...

— Oui, s'il fallait écouter toutes ces histoires le commerce ne marcherait guère!

— Enfin, madame, vous pouvez vous informer, je travaille aux travaux publics.

Je suis un honnête homme, demain je vous payerai le double de ce que je vais vous acheter ce soir. Ne me refusez pas, ma petite n'aurait rien à manger demain.

L'épicière avait fait semblant de ne pas entendre et s'empressait devant un nouvel arrivant. Pendant ce temps, un monsieur s'approcha de l'homme, lui glissa une piastre dans la main et lui remit sa carte en disant:

— Quand vous pourrez, venez me voir à cette adresse.

M. Cherrier, car c'était lui, resta stupéfait. D'autant plus, qu'il n'avait pas remarqué l'homme en entrant. Il n'eut le temps de rien dire, le monsieur était déjà parti.

M. Cherrier restait à regarder la carte, il la tournait dans ses doigts gauchement. Cette générosité du monsieur le laissait saisi et ému. L'épicière, intéressée, s'approcha de lui. En un instant elle avait lu le nom écrit sur la carte.

— Eh bien, vous en avez une chan-

ce, un millionnaire qui vous laisse sa carte!

— Et de l'argent pour vous payer, madame...

— Ah! vous êtes susceptible! on est humain après tout, on ne nous aurait pas laissé partir comme ça! On est pas riche comme ce monsieur Poëlen, mais on a du coeur.

— Alors, je veux trois livres de viande, tranche M. Cherrier. Il paya et sortit. Cet incident qui avait si mal commencé, et se terminait bien, lui mettait comme du bleu dans l'âme, ce qu'on appelle l'espérance. Espérer quoi? Il ne savait pas au juste, mais il sentait que quelque chose d'heureux se produirait.

Quand l'ex-meunier arriva à sa maison, Jeannette l'accueillit avec son bon sourire, ce sourire qui récompensait le pauvre homme de toutes ses misères. Un feu doux tempérant le taudis, la table était mise et une soupe au choux fumait, appétissante.

— Je n'ai pas grand chose à t'offrir pour le souper, j'ai de la soupe, du fromage...

— Et moi, j'ai de la bonne viande et du pain chaud, reprit le père souriant. Tiens, fais cuire cela et régálons-nous.

— Tu as donc pu travailler aujourd'hui petit père?

— Oui, la corporation m'a donné du travail aujourd'hui.

— Heureusement, vois; ce qu'il y a sur la table, c'est tout ce qui nous reste.

— Remercions Dieu, ma Jeannette, nous ne manquerons de rien.

Ce soir-là, malgré la pluie du dehors l'humble logis semblait illuminé d'un rayon de soleil. L'espérance, papillon merveilleux, voltigeait silencieusement par la maison. Tour à tour

l'homme et l'enfant sentaient sur leur front, son frôlement. M. Cherrier le suivait des yeux ce papillon chatoyant de l'avenir, son regard se nouait à son vol capricieux et il se laissait aller à un heureux peut-être. Contre sa tempe se heurtaient un essaim de bruissement d'ailes, et ses pensées soulevées comme une poignée de feuilles par le vent, s'envolèrent et tourbillonnèrent sur l'avenir.

* * *

Deux ans se sont écoulés depuis les événements qu'on vient de raconter. Deux ans depuis lesquels M. Cherrier refait peu à peu sa vie. Le coup déçu du bourreau semble moins douloureux. Cet homme, victime de l'injustice a trouvé dans sa foi la force de passer l'épreuve. Il n'oublie pas les misères subies, mais elles ne sont plus que le spectre d'une triste phase du passé.

Quelquefois quand il se rend à son moulin le matin, il songe aux premiers temps de son arrivée à Montréal, il se souvient des durs travaux qu'il a fait, il revoit les chemins où il a travaillé au pic et à la pelle, et il compare son passé à aujourd'hui. Il songe également à tout ce qui est survenu à ses bourreaux, il voit que ce ne sont pas eux les plus heureux.

Ces hommes qui l'ont chassé de sa paroisse par la force des choses, ces hommes qui l'ont ruiné et condamné à travailler pour les autres, quand il aurait pu vivre si tranquille à Saint-Alexis, s'appellent en effet des bourreaux.

Il y a des crimes qui trouvent leur châtement même en ce bas monde. Dieu fait justice et rétablit la balance. C'est ce que T. devait constater à ses dépens.

Aujourd'hui les grandes misères sont finies pour M. Cherrier et tandis que l'honnête meunier s'en va à son travail, un moulin dont il est propriétaire de moitié avec M. Poëlen, M. T., lui, suit un autre chemin.

Le dos courbé sous la trisesse, il va ainsi chaque jour se promener au cimetière. Là dort sa fille unique, sa Lina bien-aimée.

Le juge arrogant lors du procès Cherrier est méconnaissable. Dans la mort de Lina, il voit la punition de son crime. Il y a deux ans, il avait condamné un père qui aurait pu vivre bien heureux avec sa petite qu'il adorait. ce père, il l'avait condamné, voué au malheur, et Lina lui a été enlevée.

Ce qui épouvante le juge, c'est que tous ceux qui ont contribué au malheur du meunier ont été punis. T. son ami le premier de la Compagnie T.— chose bizarre le nom de ces hommes, excepté un seul, commençait pas T.— avait vu mourir sa femme, sa fillette de la même façon que Lina, c'est-à-dire, subitement. Un autre B. avait été tué un an après dans un accident aux environs du moulin.

Tout cela, n'était-ce pas assez pour donner à réfléchir au juge?

* * *

Jeannette est maintenant une grande jeune fille de 17 ans. Les premiers temps de souffrances n'ont pas altéré sa beauté. A cet âge les chagrins glissent sans laisser de traces... le coeur s'éveille, la vie nous trouble et nous enchante, on vibre au moindre souffle, on a soif d'inconnu, tout est un sujet d'étonnement. On aspire à mille choses vagues et délicieuses! C'est le besoin d'aimer qui se fait sentir à notre insu, c'est l'appel mystérieux de l'amour.

Jeannette qui est douée d'un cœur sensible n'échappe pas à la grande loi. Bien des fois des regards éloquentes ont fait battre plus rapidement son cœur. Qui n'éprouve pas de ces adorables petits coups au cœur sous la caresse d'un beau regard? De ces émotions qui étouffent la gorge rien qu'à un serrement de main ou à l'intonation douce d'une voix?

Jeannette a dix-sept ans, elle n'a pas d'amour, mais elle ne serait pas fâchée d'aimer. Pourquoi n'a-t-elle pas un amoureux comme ses amies? Elle est jolie pourtant. Elle se dit cela naïvement, mais elle ne se doute pas que son air hautain dû à la timidité les rebute. Eh! puis, il faut bien le dire, elle n'a pas l'habitude du monde. Jeannette est adorable dans l'intimité, là sa timidité disparaît, elle est riieuse et spirituelle. Dans le monde elle est toute dépaysée. Le bruit bourdonnant des grandes réunions l'étourdit. Puis ce qu'elle déteste c'est de constater la grande sottise humaine. En un mot tous les discours décousus des beaux parleurs lui agacent les nerfs. Conclusion, elle sort peu et par conséquent ne reçoit pas. Elle est une fleur exquise dont on ignore le parfum.

Si d'un côté Jeannette détestait les bals, elle aimait par contre, les conférences, les concerts. Avidement de s'instruire, elle ne négligeait aucune conférence.

Un jour qu'elle assistait à une réunion dans une de nos salles publiques, un jeune conférencier la charma.

Il pouvait avoir vingt-huit à trente ans. Beau, grand, le geste aisé, la voix émouvante... Jeannette sentit qu'elle l'aimerait. Le monsieur, elle ignorait son nom, parlait sur la nécessité de l'instruction, sur les avan-

tages qu'elle procure, la supériorité qu'elle donne, etc. Sa voix chaude convainquait. On applaudissait dans la salle. Jeannette qu'une attraction appelait vers l'inconnu ne fut pas la moins enthousiaste. A plusieurs reprises elle remarqua que l'orateur fixait son regard sur elle. Intérieurement Jeannette frémissait et était heureuse.

L'orateur, de son côté, s'étant aperçu de l'intérêt que cette jeune fille portait à ses paroles l'avait remarquée. Elle était une des premières en avant. Cette jeune fille avec ses cheveux blonds et ses grands yeux bleus était tout à fait bien. Elle avait une jolie figure d'un ovale émouvant, et plus d'une fois, il s'était plu à suivre sur l'intéressant visage de l'inconnue les impressions que sa parole suggérait.

Comme l'orateur allait se retirer, il fit à la foule son salut de circonstance. Puis il s'inclina très bas en regardant Jeannette, leurs yeux se regardaient, mais soit illusion, soit réalité, elle entendit dire:

—Adieu, Mademoiselle...

Mais la voix n'avait rien de l'accent poignant d'un véritable adieu, dans cet accent là au contraire, chantait l'espérance. Revenue chez elle, Jeannette demeura songeuse. Le bel orateur était présent à sa pensée. Elle entendait encore sa voix, elle revoyait ses yeux, ses gestes...

... Que je suis folle, pourquoi penser ainsi à un inconnu? Je ne le reverrai probablement jamais. Qu'en sais-tu? répliqua une voix insinuante au fond d'elle-même. C'est sûr, se disait Jeannette poursuivant son raisonnement. Je ne le connais pas, m'a-t-il remarquée seulement? J'en doute. Une rougeur monta à ses joues, preuve

qu'une conviction secrète démentait ce qu'elle voulait bien croire. Demeure-t-il par ici? au moment où je pense à lui, peut-être est-il déjà loin! Bien des pensées de ce genre trottèrent sous le joli front blanc. La jeune fille soupira, elle eut un regard lointain tout chargé de rêves... enfin, n'y pensons plus! se dit-elle.

Deux semaines plus tard Jeannette Cherrier accepta contre son habitude l'invitation d'une soirée, chez son amie Lucienne Béranger. Elle voulait secouer la mélancolie qui l'oppressait parfois, depuis la fameuse conférence. Quoi qu'elle voulut faire, l'image du jeune orateur revenait sans cesse...

J'irai à cette soirée, je valserai jusqu'à la griserie, je flirterai un brin... comme les autres, et ce petit nuage passera, se disait-elle. Donc, elle se rendit à la soirée avec les dispositions que nous lui connaissons. Elle arriva une des premières. A peine quelques intimes... peu à peu les salons se remplirent, les groupes se formèrent.

Jeannette causa avec les dames, avec les jeunes filles, des jeunes gens lui furent présenté et comme elle se montra d'humeur enjouée on la trouva charmante. Sa beauté d'ailleurs produisait de l'effet. Malgré toute sa naïveté elle s'en rendit bien compte! Une femme n'est jamais naïve sur ce côté là.

Les danses allaient commencer quand un chuchotement se produisit dans la foule... Jeannette qui causait avec un "cavalier" de la prochaine danse, leva les yeux...

— Oh! elle étouffa ce petit cri par un geste savant de son éventail. C'était son "orateur" qui entrait!... On comprend n'est-ce pas l'émotion de l'ingénue?

Madame Béranger à qui il présentait ses hommages, l'accueillit gracieusement puis le présenta à ses invités.

Au moment de lui être présenté, Jeannette crut défaillir. Jamais elle n'avait éprouvé une si grande sensation.

Mde Béranger les présentait l'un à l'autre. Dans le tumulte de son coeur, Jeannette ne comprit pas le nom. Toute la lumière des salons semblait s'être concentrée autour d'elle, ses yeux luttèrent contre un éblouissement... elle balbutia quelques mots, probablement des gracieusetés et offrit sa main que le jeune homme baisa. Il portait une moustache, à cet effleurement soyeux elle sentit courir un petit frisson sur son épiderme.

Machinalement elle suivit des yeux l'élégante silhouette si souple, si gracieux.. Il est ici, je le vois, il m'a parlé! Cela la ravissait. Un moment elle appuya son éventail déployé sur ses yeux qu'elle ferma. L'aspect de la soirée lui parut changé. Rien n'était banal, elle trouvait tout beau et les gens lui semblèrent charmants. Rien que cette présence inattendue donnait un attrait à tout et... sa pensée vagabonde comme la première fois qu'elle l'avait vu. L'imagination d'une jeune fille est chose si inflammable!

Jeannette n'eut presque pas conscience de ce que lui dit son danseur de la première valse, elle répondait par monosyllabes, l'esprit ailleurs.

A la troisième danse le jeune homme que Jeannette continuait d'appeler "son orateur" se présenta et la lui demanda. C'était un fox-trot qu'on jouait.

— Je veux bien, dit Jeannette, mais je n'ai pas beaucoup d'expérience dans ce genre de danse.

—Je ne suis pas non plus un expert, mademoiselle, nos deux inexpériences sympathiseront... Venez-vous?

—C'est que je le sais si peu...

—Oh! je suis sûr que vous vous en acquitterez très bien.

—Gardez votre indulgence pour tout-à-l'heure, vous en aurez besoin! Jeannette riait à présent. Les yeux du jeune homme la mettaient à l'aise. Il lui semblait qu'ils s'étaient déjà connus et qu'elle retrouvait un vieil ami.

A la vérité, Jeannette n'avait jamais dansé le fox-trot. Bien des fois elle effleura de ses petits pieds, les chaussures de "son orateur" mais ni l'un ni l'autre n'y prenaient garde, très absorbés dans une conversation intéressante. Des lumières s'allumaient dans les grands yeux bleus, une répartie fine tombait à propos de ses lèvres, les faisaient rire. Le jeune homme la regardait. La danse finie, ils étaient bons amis. Il s'était établi entre eux une amitié d'autant plus touchante qu'elle avait été irrésistible.

Pour se rafraîchir et aussi pour s'isoler un peu, Jeannette et son "orateur" passèrent dans la serre. Une lumière douce pleine de mystères l'éclairait. C'était silencieux, recueilli, à la fois troublant et calme. Les fleurs, témoins discrets de bien des secrets fournissaient au rêve épars dans l'air, le charme de leur parfum. C'était bien le lieu compatible à ces deux âmes qui se cherchaient. Quelques couples sur des bancs parlaient bas.

Jeannette qui était d'une nature émotive subit tout de suite l'influence du lieu. Toutes les paroles que lui disait le jeune homme, allaient à son cœur et faisaient impression.

— Ce n'est pas la première fois que je vous vois, Mademoiselle. Je me sou-

viens... à ma conférence... Il parlait bas et lui avait pris la main qu'elle n'eut pas la force de retirer.

Le cœur de Jeannette battait très fort! C'était si bon d'entendre une voix chère parler doucement, presque dans l'ombre et rien que pour elle.

Elle comprenait que tous les désirs, les soifs d'inconnu qui l'avaient tourmentée, les mystérieux élans de son être vers la vie n'avaient aspiré qu'à ce moment. Elle écouta la voix qui se faisait plus douce.

— Savez-vous, Mademoiselle Jeannette que votre souvenir m'a poursuivi sans cesse depuis quinze jours. Excusez-moi de vous dire si vite ces choses, mais je suis si heureux de vous avoir retrouvée... J'avais tellement peur de ne vous revoir jamais.

Jeannette ne répondait rien. Sa propre émotion, le lieu, cette voix dont le charme caressant enveloppait aussi divinement son âme que l'ombre de la serre, la jetait en plein désarroi. C'est vrai que les mots auraient été superflus, car son trouble parlait pour elle.

Le jeune homme assis à côté d'elle, distinguait mal sa figure dans l'ombre, il ne pouvait pas y suivre l'impression intime, mais tout près de son bras il sentait palpiter le léger corsage, les dentelles se soulevaient, se baissaient... il écoutait battre la gorge frêle; ce qui lui parut doux comme un frémissement d'oiseau! Quel aveu eût valu celui-là?

Un silence se fit entre eux. Ni l'un ni l'autre n'osait le rompre. Il est des silences où les âmes se parlent... Ce sont des moments ineffables dans lesquels passent des frôlements d'ailes d'anges... où deux êtres épris, s'enlacent, j'ose dire, pour poursuivre en-

semble une chimère dans le domaine de l'infini.

Cette douceur devenait trop grande, et Jeannette en eut peur. Ce n'est pas qu'elle fut effarouchée d'une fausse pudeur, non. Son âme était trop neuve pour cela. L'innocence est la soeur de l'ignorance et Jeannette pour cette raison, eût accompli les actes les plus audacieux, sans que son âme ingénue ne fut atteinte d'aucune arrière-pensée. Mais en toute jeune fille il y a un peu de gazelle, ce qui explique le désir de Jeannette de s'arracher à un tête à tête très doux et consenti.

— Si nous retournions au salon ? Notre absence pourrait être remarquée... et...

— Oh ! Mademoiselle ! vous voulez retourner déjà ? Nous ne sommes pas seuls ici d'ailleurs. Eh puis si nous l'étions, vous auriez donc peur ?

— Non, je ne crois pas... mais...

— Mais ?

— Retournons là-bas !

— Encore un moment, rien qu'un moment ? Tout à l'heure le bal va vous reprendre, et je ne vous reverrai qu'au milieu de tout ce brouhaha !...

— Vous n'aimez donc pas la foule, les bals ?

— Oh ! non, je préfère de beaucoup les belles causeries intimes. J'aime ce qui est intelligent.

— Comme moi, pensa Jeannette. Il a ma manière de voir, se dit-elle, puis elle le questionna sans en avoir l'air, et se renseigna de même, tout en simulant la taquinerie.

— Donc, à votre avis, une foule, un bal, ce n'est pas intelligent ?

— Non, généralement. On y rencontre des gens de grande valeur morale, mais habituellement c'est le foyer où se donne rendez-vous la hêtise humaine.

— Alors que devez-vous conclure de ma présence ici ?

— Mais ce que vous pouvez conclure vis-à-vis de moi ! Il y a bien des raisons, vous pouvez y être venue pour observer, comme moi, dans le but de juger la société sur le vif, ou bien pour vous étourdir, oublier... que sais-je !

— Vous vous connaissez en physiologies ?

— Un peu... mais c'est ma passion. Je ne puis voir une figure sans chercher à la déchiffrer.

— Y parvenez-vous ?

— Quelquefois.

— Et vous savez ce qu'elle pense ?

— Souvent.

— Oh ! oh !

— Que veulent dire ces "oh ! oh !", mademoiselle Jeannette ?

— Mais en vous servant de votre science vous le saurez !

— Comme vous êtes taquine ! D'ailleurs il fait sombre... je ne vois pas votre figure.

— Alors, allons au salon... là vous pourrez me voir.

— Ah ! méchante petite fille...

Jeannette s'était levée, son compagnon l'imita, il la dominait de toute la tête. L'idée de se séparer d'elle le déchira. Cette mignonne créature venait de prendre une grande place dans son cœur... Il voulut avoir un souvenir de ce doux tête-à-tête où l'amour s'était révélé à lui. Il hésita un moment, puis il demanda :

— Voulez-vous, mademoiselle ?...

— Vouloir quoi, monsieur ?

Jeannette avait vivement dressé la tête dans un geste hautain, mais plein de grâce. "Est-elle charmante", se dit-il.

— Que je prenne un baiser... sur vos cheveux...

Jeannette agita son éventail, puis timidement, s'approcha du jeune garçon et lui offrit son front... mais comme il était plus grand, par conséquent obligé de se pencher, Jeannette leva la tête et... le baiser s'égarra sur ses lèvres.

Ce moment fut divin. Ni l'un ni l'autre ne devait l'oublier.

Le lendemain matin M. Cherrier avant de partir pour l'ouvrage voulut embrasser sa fille. Jeannette n'était pas levée. Le lendemain d'un bal cela se comprend. Je l'embrasserai bien doucement, elle ne s'éveillera pas, se dit-il, puis il entra dans la jolie chambre à pas de loup, comme un voleur.

Jeannette, son bonnet de nuit drôlement penché sur une oreille, ses cheveux encadrant sa figure dans un gracieux désordre, dormait. Ses bras ronds et nus reposaient mollement appuyés aux couvertures. M. Cherrier la regarda ému. C'était lui le père d'un tel trésor ! Oh ! si sa chère femme avait été là en ce moment pour la contempler avec lui... quelle fierté de se sentir revivre dans cette belle enfant. Il se pencha sur sa fille et l'embrassa. La dormeuse ne bougea pas.

Comme il allait sortir de la chambre, il se retourna... un regard malicieux filtra à travers l'adorable embroussaillage des cheveux et des dentelles du bonnet. Un éclat de rire jeune fusa.

— Ah ! tu ne dormais pas, fillette ?

— Je faisais semblant...

— Tu n'es pas trop fatiguée ?

— Oh ! non ! je vais me lever tout-à-l'heure. J'irai galoper un peu à la montagne et j'arrêterai te voir au moulin.

— Alors tu t'es bien amusée ?

— Enormément !

— Je suis bien content. Au revoir, petite Jeannette. Je t'attendrai.

Vers onze heures Jeannette arriva, montée sur son alezan ; ce n'était plus l'humble fillette d'il y a deux ans, son père grâce à la protection de M. Poëlen, dont il était maintenant l'associé, avait tôt fait de refaire sa fortune. D'abord avec le moulin, puis dans le commerce des grains. Vers onze heures donc, Jeannette rentrait au moulin.

Svelte, encore grandie par le costume de cheval, un joli feutre mou posé sur ses cheveux blonds, les yeux rieurs, elle entra embrasser son père. Sa présence dans le moulin fut un vrai rayon de soleil.

Les meuniers, jeunes pour la plupart, jetaient sur la belle jeune fille des regards de convoitise. Ils se retournaient pour la regarder marcher, sa figure disparue, ils voulaient la revoir encore... M. Cherrier allait avec elle lui montrant le moulin. Il était fier d'elle ! Sur ces entrefaites, M. Poëlen arriva avec son fils Georges, un grand brun fort épris de Jeannette. La jeune fille leur tendit la main avec une grâce parfaite, causa quelques minutes, puis s'excusa et partit.

Georges la suivit au dehors.

— On va faire un petit temps de galop, mademoiselle ?

— Justement. La journée est si belle... le bois doit être bien beau aujourd'hui.

— Oui, Jim nous gâte. Me permettriez-vous de vous accompagner, le temps d'aller seller "Nestor" ?

Jeannette se mit à rire.

— Je ne vous permets rien du tout, M. Georges. Mettez-moi en selle, c'est tout ce que je vous demande...

— Comme vous êtes cruelle !

— C'est pour vous taquiner. La vraie cause, c'est que je suis attendue chez une amie.

— Ah! mademoiselle Jeannette, vous le savez bien que je vous aime, répondait Georges offrant son poing au pied léger qui l'effleura à peine.

— Chut! ne dites pas de sottises... et Jeannette éperonnant sa monture partit au galop.

Georges debout devant le moulin la regardait disparaître sur la route, c'était une ombre que savait peu à peu l'infini. En effet, à mesure que s'éloignaient cheval et cavalière on aurait dit que cette tache sombre qu'ils formaient, était un paquet d'ombre qui se dissolvait en lumière et prenait corps avec le ciel. Quand le ciel la lui déroba tout à fait, il rentra en soupirant.

Lucienne et Jeannette, toutes deux fraîches et rieuses, allaient au petit trot de leur monture et causaient du bal de la veille.

Lucienne racontait, combien Jean, son fiancé, s'était montré charmant.

— Ah! tu ne sais pas, ma chère, comme c'est doux d'être la fiancée d'un homme qu'on aime.

Jeannette soupira et rougit. Elle connaissait quelqu'un dont elle eut aimé être la fiancée... un peu lointaine elle demanda:

— Au fait, quand te maries-tu?

— Le 23 août prochain, c'est encore bien long!...

Soudain, les deux jeunes filles poussèrent un cri. Au tournant de l'allée, deux hommes se levèrent à leur passage. C'était Jean le fiancé et l'autre, "l'orateur" de Jeannette. Pur hasard! Les deux jeunes gens étaient descendus de cheval et se reposaient sous un arbre quand ô bonheur, passa justement pour chacun la dame de leurs pensées.

Maintenant les deux couples se promènent par la montagne, se suivant à

petite distance. Chacun a changé de confident. La montagne est pleine de lumière... l'air embaume, les oiseaux chantent... et les amoureux parlent d'amour. Les bouleaux frissonnent, l'heure est recueillie... Jean et Lucienne doivent se dire de bien belles choses; car ils vont très doucement, penchés l'un vers l'autre, ravis.

Jeannette et son amoureux n'ont pas encore bâti de château en Espagne mais tout indique qu'ils y songent, car ils parlent bas et sont émus...

— Mademoiselle Jeannette, me permettez-vous de vous faire une question très audacieuse...

La jeune fille ouvre de grands yeux étonnée, puis avec un petit air de malice au coin des lèvres...

— Si cela vous amuse!

— Eh! bien, m'aimez-vous?

Une pâleur émouvante couvrit la belle figure. Le même frémissement d'oiseau se produisit au corsage... Jeannette arrêta un moment ses beaux yeux sur le regard qui la suppliait. Puis comme un torrent rompant la digue, elle s'écria passionnément:

— Oh! oui, je vous aime!

Ce cri d'amour éperdu jailli de l'âme d'une vierge, dut faire tressaillir les anges du Paradis. Mais aucun sûrement n'éprouva une joie comparable à celle du jeune homme.

— Jeannette... moi aussi... Je vous aime. Les mots passaient difficilement dans sa gorge. Je vous aime, moi, depuis la conférence. Je m'en suis rendu compte hier... ah! chérie, vous voulez être ma femme?

Leurs chevaux marchaient côte à côte, si près que Jeannette sentait sur sa jambe le frôlement du genou de son ami. Elle répliqua en rougissant:

— Moi, je veux bien, mais je le demanderai à papa. . .

Cette réponse naïve et pleine de sagesse, fit sourire le beau cavalier.

— Vous avez raison, c'est juste.

— Au fait, monsieur. . . ne soyez pas froissé, mais c'est étrange, je n'ai pas retenu votre nom. Là-bas, à la conférence, je ne connaissais personne pour m'informer et hier au soir, j'étais un peu émue. . . la surprise. . . et vous comprenez, c'est pourtant essentiel de savoir votre nom.

Quelle adorable ingénuité! Cette mignonne avouait à son insu combien son coeur était pris. Elle laissait lire toute son âme sans s'en douter. Le jeune garçon qui se tenait près d'elle, s'il l'eût osé, l'aurait embrassé sur les deux yeux, pour cette belle parole. Si elle avait été émue, c'est donc qu'elle l'aimait réellement.

— Je me nomme. . . Albert Briault, professeur, conférencier, etc., belle situation et amoureux! . . . Il disait cela en riant.

— Briault? Vous dites que vous vous nommez Briault?

— Mais oui. Est-ce si étonnant?... Je m'appelle Briault comme vous vous appelez Cherrier, quoi!

Jeannette questionna soudain, très sérieuse.

— Votre père se nomme-t-il Adrien?

— Oui.

— Et juge?

— Oui.

— A Trois-Rivières?

— Oui, à Trois-Rivières. Eh bien?

— Ah! mon Dieu!

Jeannette chancela. Elle donna un coup violent sur les guides ce qui fit arrêter brusquement son cheval. Sans la promptitude d'Albert, la jeune fille

serait tombée sur le sol. Il la reçut dans ses bras, elle était évanouie.

Quand Jeannette ouvrit les yeux, elle se vit couchée sur la mousse. Albert la figure bouleversée était penché sur elle. A le voir ainsi, elle comprit combien elle était aimée. Longuement elle attacha son regard sur lui, il y avait de la douleur, de l'amour et peut-être de la haine dans ce regard là! Albert en fut affolé.

— Ah! Jeannette, Jeannette! qu'avez-vous? Il ne comprenait rien.

Elle se leva, et les yeux levés sur ceux d'Albert, demanda.

— Cherrier, je me nomme Cherrier, cela ne vous dit donc rien?

— Une seule chose, c'est que je vous aime!

— Ah! de l'amour! . . . il ne peut plus en être question entre nous.

— Mais qu'avez-vous, pourquoi? pourquoi? Vous me désespérez. . .

— Ecoutez bien et vous direz cela ensuite à votre père: Je suis la petite meunière de St-Alexis, c'est nous que votre père a condamné! . . . ma mère en est morte de chagrin! c'est sa faute, entendez-vous, c'est sa faute si je suis orpheline. . . Il nous a condamné injustement. . . comprenez-vous maintenant?

Des sanglots faisaient trembler la jolie bouche.

— Que puis-je à cela? Notre amour n'est-il pas un signe que vous devez pardonner? Est-ce notre faute si mon père a eu des torts? devez-vous m'en tenir compte, à moi qui vous aime? Exigez une expiation et je la ferai.

— Renoncez à moi!

— Oh! Jeannette comment pouvez-vous exiger cela! . . . Tout, mais pas cela! vous avez pourtant dit m'aimer tout à l'heure.

— C'est que je ne savais pas!

— Alors vous pouvez commander à votre coeur, vous? vous le faites crier ou se taire à volonté.

— Oui.

— Ah! Jeannette, ne sentez-vous pas que je suis très malheureux. C'est vous qui devriez m'encourager, car votre père sans doute...

— Ne voudra pas notre mariage.

— Vous ne ferez rien pour le fléchir?

Jeannette resta muette. Un combat se livrait en elle. Elle allait s'attendrir peut-être devant les supplications d'Albert.

Vivement elle voulut remonter à cheval, un cri l'arrêta:

— Jeannette!

Elle se retourna. Albert l'appelait, les bras tendus vers elle. Elle eut un élan vers lui, mais elle se ressaisit.

— Non, non, c'est impossible!... Adieu, monsieur!

— Jeannette, ne pars pas!

D'un bond la jeune fille fut en selle. Elle frappa sa monture qui partit au galop. Un tourbillon de feuilles mortes voltigea et la montagne résonna du bruit d'une galopade éperdue.

Albert referma ses bras désespés, sans avoir pu étreindre la bien-aimée. Elle le haïssait sans doute. Elle partit, il lui sembla qu'on venait de lui arracher le coeur. Au fond de lui il sentit le froid mortel des abandons l'envahir.

L'homme que Jeannette avait aimé était le fils du bourreau, l'homme qu'elle rendait responsable de la mort de sa mère. Sans tous ces malheurs sa maman ne serait pas morte si vite. La jeune fille en était désespérée. Pourquoi n'avait-elle pas appris plus tôt son nom? Quelle fatalité avait voulu cela?

Albert Briault, garçon charmant et

distingué était bien le fils du juge malhonnête! Mais on a vu des anges naître d'un monstre... pour cette fois la maxime: "Tel père, tel fils" a porté à faux. Albert n'a pas voulu suivre le chemin de son père, le barreau, la perspective d'être juge un jour, ne l'a pas ébloui. Il avait un autre but. Il se fit professeur-conférencier et vint s'établir à Montréal. C'est là que Jeannette l'avait connu.

Arrivée chez elle, Jeannette courut s'enfermer dans sa chambre. Sa tête était en feu et le poids de son coeur paraissait de plomb. Elle souffrait, mais ne savait plus démêler si c'était d'amour ou de haine. Si elle voulait aimer, la haine lui montrait sa mère morte et le bourreau, le père d'Albert, regardant tranquillement son oeuvre, comptant des billets de banque. Au contraire si elle voulait haïr, le tableau changeait, et la figure bouleversée Albert lui apparaissait, elle en ressentait au coeur bien du mal. Elle ne savait plus! Elle éprouvait tour à tour la tentation de courir à lui, de se blottir et de le griffer... Le vrai, c'est qu'elle l'adorait.

Au dîner du soir, son père lui trouva la mine défaite.

— Es-tu malade, ma chérie? questionna-t-il.

— Non, père... elle voulut sourire, mais elle y réussit mal.

— Pourtant, il me semble que tu as pleuré..

— J'ai été trop longtemps à cheval, c'est la faute au grand air..

— Comme tu voudras. Il vit que sa fille lui cachait quelque chose et n'insista pas. Mais il en fut attristé.

A propos, dit-il, M. Georges Poëlen vient ce soir...

— Oui. Ah! je suis ravi! En effet ses yeux s'éclairèrent.

M. Cherrier dissimula un sourire, il comprenait... Mais non, il ne comprenait pas. Le cœur féminin a des roueries ou des caprices. La raison de la prétendue joie de Jeannette était ceci: J'accueillerai Georges et si je peux l'aimer, j'oublierai l'autre. Cette idée passa comme un éclair dans son âme, pourquoi n'essaierait-elle pas? Elle voulait se punir d'avoir mal placé son cœur, à son avis. Dans ce moment-là, elle haïssait Albert.

Le soir venu Georges se présenta. Jeannette se montra charmée. C'est un des dons de la femme de pouvoir sangloter en riant. En effet, toute la soirée Jeannette pensa à l'autre, elle souhaitait voir Georges bien loin d'elle! Par la pensée elle le chassait et se figurait Albert à sa place... Sans s'en douter, elle stimulait l'amour.

Un mois s'est écoulé. Jeannette lutte toujours contre son cœur. Elle voit clair en elle, mais elle ne veut pas écouter la voix tentatrice. On n'épouse pas, se dit-elle, le fils d'un traître. Elle se roidit dans son obstination et son âme est pleine d'amertume. Je mourrais que je ne cèderais pas!

Voyant qu'elle ne pourrait aimer Georges, elle le lui a dit franchement. C'est le cœur bien gros qu'il se retira de sa vie. Mais elle avait été si loyale qu'il ne lui en voulut point. La fatalité seule était à blâmer. Il sentit que la destinée était entre eux.

D'autres jours passèrent. Jeannette luttait encore. Mais à ce jeu elle perdait sa gaieté. Et puis, elle n'était pas tout à fait aussi sûre du triomphe. Aujourd'hui, elle sent que son cœur a raison... elle lutte cependant, mais avec moins d'âpreté.

Cela n'avance à rien de lutter contre la destinée, tôt ou tard on est brisé.

Un jour, Jeannette rêvait à sa fe-

nêtre. C'était un jour pareil au lendemain du bal... la lumière était partout, la joie de vivre éclatait. La vie était enviable, les petits oiseaux dans les branches le chantaient à gorge déployée. Un cavalier passa sur la route... Jeannette eut un cri et se rejeta en arrière. C'était Albert qui passait.

Le lendemain elle recevait une lettre de lui.

"Jeannette, si vous m'aimez, n'hésitez plus. Dans deux jours si je n'ai pas reçu de vos nouvelles, je quitte la ville... Vous le regretterez peut-être, mais je serai loin. Je souffrirais trop de vivre près de vous sans espoir.

"J'ai tout avoué à mon père. Le croiriez-vous Jeannette, mon père m'a fait sa confession. C'était pénible pour lui, il est très malheureux. Dans la mort de Lina il voit déjà sa punition. Si vous repoussez mon amour il croira que Dieu ne lui pardonne pas et il mourra malheureux. Ayez pitié de lui, Jeannette, de moi aussi et... de vous, car vous m'aimez; je ne puis croire que vous me détestiez.

Jeannette aidez-moi à obtenir le consentement de votre père; ne sentez-vous pas que cela vaudrait mieux? Dites-lui que mon père ira lui demander pardon, qu'il fera sa déclaration publiquement; il veut racheter son crime... Nous sommes malheureux, soyez bonne.

"Jeannette, vous souvenez-vous de notre premier baiser? N'est-il pas un signe qu'il ne doit pas exister de haine entre nous? Si Dieu a permis notre amour, c'est qu'il voulait sa réalisation, sentez-vous cela comme au fond de vous?

Je vous aime, Jeannette... Aurez-vous l'affreux courage de m'abandon-

ner, de me précipiter de vos propres mains dans la nuit du désespoir. Je suis honnête homme, gardez-moi, Jeannette, car je ne sais pas ce que la souffrance pourra me faire accomplir. On la dit mauvaise conseillère.

“Je vous aime... Faites-moi l'aumône du bonheur.”

Devant cette lettre touchante, Jeannette pleura longuement. Elle eut du remords de sa dureté. Que lui reprochait-elle après tout? Ce qu'elle lui reprochait n'était pas sa faute, on ne naît pas de qui l'on veut! Et puis, qui sait s'humilier est grand.

Elle se sentit vaincue. Elle abandonnait la lutte. Son cœur remportait le triomphe!

“Albert ne partira pas, je l'aime trop”, se dit-elle, et les yeux encore pleins de larmes elle courut montrer sa lettre à son père et lui avoua tout.

Devant cette révélation inattendue, M. Cherrier resta songeur. Une barre sombre ridait son front. Que résulterait-il de ce combat intime? Jeannette trembla. Par la petite secousse qui traversa sa chair, par la douleur qu'elle éprouva, elle comprit combien Albert lui tenait à l'âme. Il faut passer par là pour juger de tels moments. Oui, il faut souffrir pour aimer.

M. Cherrier tint à sa fille les mêmes raisons qu'elle s'était dit elle-même.

— Tu l'aimes donc bien alors, ma Jeannette?

— Oh! oui et ce n'est pas sans avoir bien lutté, que j'en arrive à cette concession...

— Eh bien! épouse-le si tu l'aimes, je veux bien. Le pardon sera notre vengeance...

C'était la plus digne, la seule que ce grand cœur pouvait choisir.

* * *

Quelques mois après, vers la fin de l'automne, un couple va, mollement balancé par leur monture. Le jeune homme tient un bras amoureusement enlacé à la taille de sa femme. Il lui chuchote de si douces choses que les bouleaux frissonnent...

Ce couple veut effacer par cette promenade d'amour, une autre, celle qui a failli les séparer à jamais.

A la même place où ils se sont autrefois si douloureusement quittés, Albert et Jeannette se sont arrêtés.

— Ma femme!...

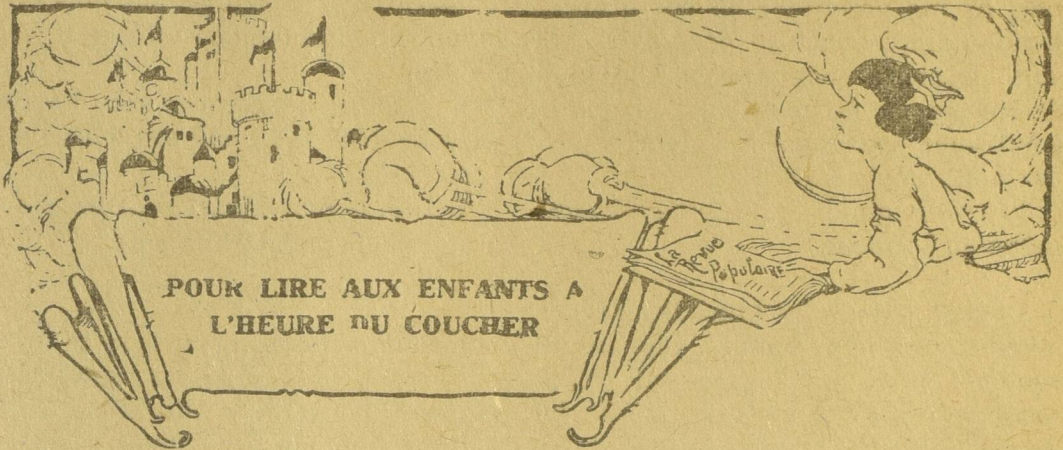
— Mon mari!...

Ces seules mots valent toutes les caresses du monde!

Puis un bruit très doux fit lever la tête à un petit oiseau endormi sur les branches... Que vit-il? Un homme et une femme s'embrasser! Il cligna malicieusement ses petits yeux d'or... comme s'il avait compris!... puis il les referma ensuite avec indulgence.

...Albert et Jeannette absorbés dans l'extase ne surent jamais qu'ils avaient été l'objet de l'indulgence d'un oiseau.





Histoire du paysan de Khorassan qui avait découvert le trésor du roi

Dans une vallée bien abritée, entourée de collines dont les flancs couverts de splendides jardins donnaient à profusion les pêches, les raisins, les mûres et d'autres fruits délicieux, vivait un paysan nommé Abdul Karim, avec sa femme Zeeba (c'est-à-dire la Jolie).

En réalité, elle n'avait rien que de très ordinaire, mais par le fait même qu'elle s'appelait Zeeba, elle se croyait belle. Poussée par la vanité, elle nomma ses deux enfants, l'un Joseph (du nom de celui qui fut vendu par ses frères en Egypte et devint ensuite le bras droit du pharaon) et l'autre Fatime (du nom de la fille préférée du Prophète Mahomet, femme du célèbre Ali).

Abdul Karim cultivait la terre. Il ne recevait pour cela aucun salaire, étant payé en nature, de façon à se nourrir et à se vêtir, lui et sa famille. Quant à l'argent, il n'en connaissait tout au plus que le nom.

Or, il advint un jour que son maître fut si satisfait de son travail qu'il lui fit cadeau de dix "krans", c'est-à-dire d'une somme de un dollar et demi. Pour Abdul Karim, c'était la richesse. Aussitôt sa journée de travail terminée il se précipita chez lui et dit à sa femme: "Regarde, Zeeba, voilà des richesses pour toi", et il étala tout l'argent à ses yeux.

Sa brave femme en fut enchantée, ainsi que les enfants.

"Comment allons-nous dépenser cette grosse somme?" dit-il. Le maître m'a aussi donné un jour de congé; si donc vous n'y voyez aucun inconvénient, j'irai à la fameuse ville de Meshed (elle n'est qu'à sept ou huit lieues d'ici) et, après avoir déposé deux krans sur l'autel du Saint Iman, je visiterai les magasins où j'achèterai tout ce que vous voudrez, toi et les enfants.

— Achète-moi une pièce de soierie

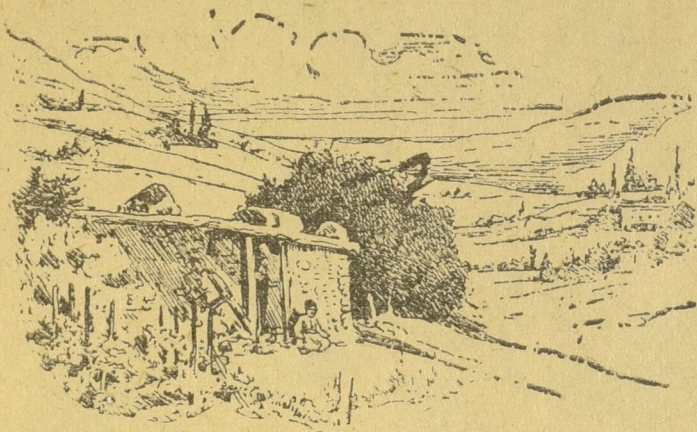
pour me faire une robe neuve, je te prie, dit la femme.

—Apporte-moi, dit le petit Joseph, un beau cheval et une épée.

—Et moi, dit la petite fille, je voudrais un foulard des Indes et une paire de babouches dorées.

—Très bien, dit le père vous aurez tout cela demain soir," et, prenant un gros bâton, il se mit en chemin.

Comme il descendait des montagnes dans la plaine, Abdul Karim vit s'étendre à ses yeux la ville resplendissante, et se perdit longuement dans la contemplation des dômes d'or étincelants et des minarets d'où les prêtres appelaient les fidèles à la prière.



En arrivant à la grille de l'autel, il demanda à un vieux prêtre s'il pouvait entrer.

—Oui, mon fils, lui répondit-il. Entre, et donne à la mosquée ce dont tu peux disposer; Dieu te récompensera."

Abdul Karim traversa la grande cour, parmi les milliers d'adorateurs venus de tous les coins de l'Asie. Bouche bée, il admira les richesses du temple: les bijoux, les riches tapis, les soieries, les ornements d'or. Il **déposa avec humilité ses deux pièces de**

monnaie sur la tombe sacrée, puis, par les rues affairées et bruyantes, il alla jusqu'aux boutiques.

D'un côté il vit ceux qui vendaient des fruits, d'un autre les marchands de pots et de terrines, puis il vit les bijoutiers, les boulangers, les bouchers, chaque corporation ayant son quartier déterminé. Finalement il arriva à la place qu'occupaient les marchands de soieries.

Entrant dans l'une des boutiques, il demanda à voir des pièces d'étoffe; et, après un choix laborieux il se décida pour une superbe pièce de soie pourpre bordée d'une exquise broderie.

—"Je prends ceci, dit-il; combien?"

—Comme vous êtes un nouveau client, dit le marchand, je ne vous prendrai que deux cents krans. A tout autre, j'en demanderais trois ou quatre cents."

Abdul Karim, stupéfait, répéta: "Deux... cents... krans! Vous devez vous tromper, pour sûr. Voulez-vous dire des pièces comme celle-ci? dit-il en en tirant une de sa poche.

—Naturellement, dit le marchand, et sachez que ce n'est vraiment pas cher, à ce prix.



— Pauvre Zeeba ! soupira Abdul Kharim, en se représentant la déconvenue de sa femme et de ses petits enfants.

— Pauvre qui ? dit le marchand.

— Je parle de ma femme, dit Abdul Kharim.

— Qu'ai-je affaire à votre femme ? dit le marchand se mettant en colère, car il commençait à voir qu'il s'était dérangé en pure perte.

— Eh bien ! je vais tout vous raconter, dit Abdul Kharim. Comme j'avais bien travaillé, mon maître m'a donné

mes étoffes pour un imbécile comme vous ! Retournez chez votre Zeeba et vos stupides enfants. Achetez-leur quelques gâteaux rassis et de la cassonade et ne remettez jamais plus les pieds ici, ou vous vous en repentirez. Et, enlevant sa savate, il chassa le pauvre Abdul Kharim à force de coups.

Ce dernier s'en alla au marché aux chevaux. Là il se rendit compte que le cheval le moins cher lui coûterait deux cent cinquante krans.

Les maquignons se moquèrent de

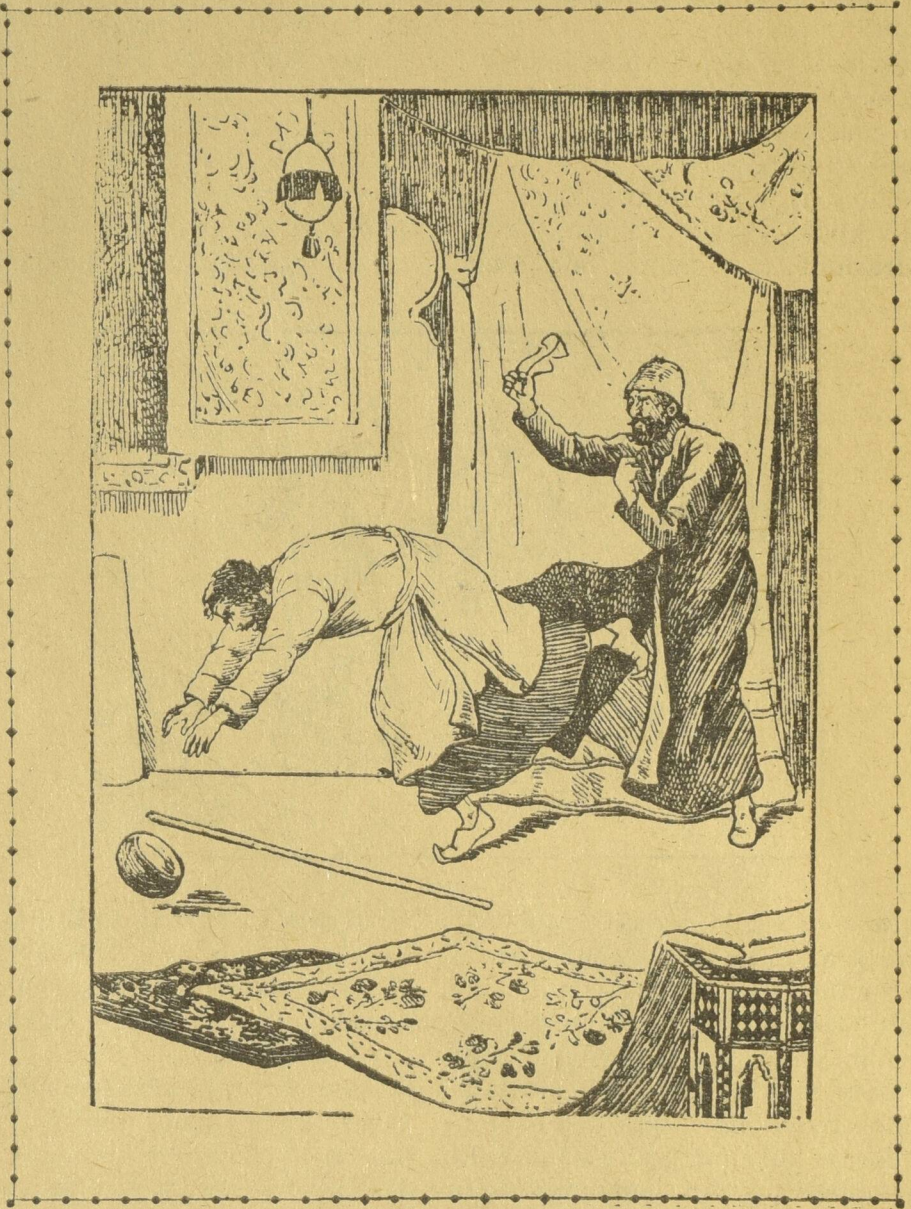


dix krans (c'est la première fois de ma vie que j'ai eu de l'argent). Après avoir donné deux krans à l'autel, je voulais acheter une pièce de soierie pour ma femme, un cheval et une épée pour mon petit Joseph, un foulard des Indes ainsi que des babouches dorées pour ma petite Fatime. Et voilà que vous me demandez deux cents krans rien que pour cette soie ! Comment puis-je vous payer et acheter le reste ?

— Hors d'ici ! rugit le marchand furieux. J'ai perdu mon temps et froissé

lui lorsqu'ils surent qu'il n'avait que huit krans et lui soufflèrent l'idée d'acheter pour son petit garçon le soixantième d'une âne. Quant à une épée, il s'aperçut qu'elle lui coûterait au moins trente krans, tandis qu'une paire de babouches dorées vaudrait plusieurs centaines de krans ; le prix du foulard des Indes était de douze krans.

Triste et découragé, le pauvre Abdul Kharim s'en retourna chez lui. Sur son chemin, il rencontra un mendiant qui demandait l'aumône.



“Chers amis, donnez-moi quelque chose, car c'est demain vendredi (le dimanche des Mahométans). Qui donne aux pauvres prête à Dieu, et certainement le Seigneur le lui rendra au centuple.

—Vous êtes le seul homme avec qui je puis traiter, dit Abdul Kharim dans sa simplicité. Voici huit krans, prenez-les pour le service de Dieu et n'oubliez pas de me les rendre au centuple.”

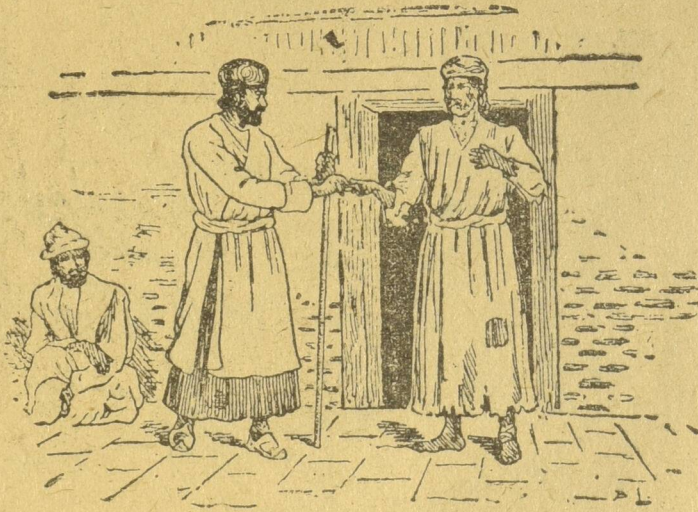
Le rusé mendiant enveloppa soigneusement les huit krans et promit en échange d'en rendre cent un jour.

fait de tout cela un paquet qu'il a mis sur le dos du cheval de Joseph, qu'un serviteur auquel il a confié le tout va nous amener dans un moment.”

Mais quand elle eut appris son histoire et la manière dont il avait donné huit krans au mendiant, elle se fâcha et alla tout droit en prévenir le maître.

Le maître se montra plus courroucé encore: “Comment! dit-il, l'idiot a donné ses huit krans à un mendiant! Envoyez-le-moi.”

Lorsque Abdul Kharim fut en sa présence, il lui dit d'un air de mépris:



Quand Abdul Kharim arriva en vue de sa chaumière, le petit Joseph, qui l'avait guetté toute la journée, courut à sa rencontre, tout hors d'haleine.

“Où sont mon cheval et mon épée, papa? s'écria-t-il.

Et Fatime qui arrivait à son tour s'écria: “Et mon foulard, et mes pantouffles dorées?” Et Zeeba réclama son coupon de soie.

Comme le pauvre Abdul Kharim paraissait tout déconcerté, la mère dit: “Soyez sages, mes enfants; votre père n'a pas pu tout apporter; il a

“Tu te crois sans doute un homme d'importance, Abdul. Je ne donne jamais que de la monnaie de billon à un mendiant, mais Son Excellence donne des pièces d'argent! Le mendiant t'a promis de te payer au centuple, n'est-il pas vrai? Tu vas l'être, et sur-le-champ.”

Voyant le visage d'Abdul s'éclaircir, il se mit à rire et ajouta: “Pas en argent, toutefois; en coups de fouet.”

Et ses serviteurs, jetant Abdul à terre, flagellèrent ses pieds nus de cent coups de lanière.

Le lendemain matin, le maître fit de nouveau chercher Abdul Kharim, le traita d'imbécile et lui dit : "J'ai pour toi, Abdul, un bon petit travail qui te remettra dans ton bon sens. Va dans le champ et creuse, jour après jour, jusqu'à ce que tu aies trouvé de l'eau."

Pendant de longues journées, Abdul peina sous le soleil brûlant; enfin, ayant creusé jusqu'à une profondeur de 40 à 50 pieds, il rencontra un vase d'airain, finement ciselé et plein de pierres blanches et rondes qui, aux rayons du soleil, l'éblouirent presque.

saisir la première occasion d'y retourner, en emportant les pierres.

D'ici là, il les cacherait, sans rien dire.

Il n'eut pas à attendre longtemps son nouveau congé. Comme il avait trouvé de l'eau un peu plus bas, son maître lui accorda un repos bien mérité et Abdul en profita pour partir pour Meshed.

Avant d'entrer dans la ville, il enfouit la plus grande partie du trésor au pied d'un arbre, puis ayant rempli sa poche de pierres précieuses, il s'en alla vers la boutique où il avait vu des



bouche et essaya de la casser avec ses dents, mais il n'y put parvenir.

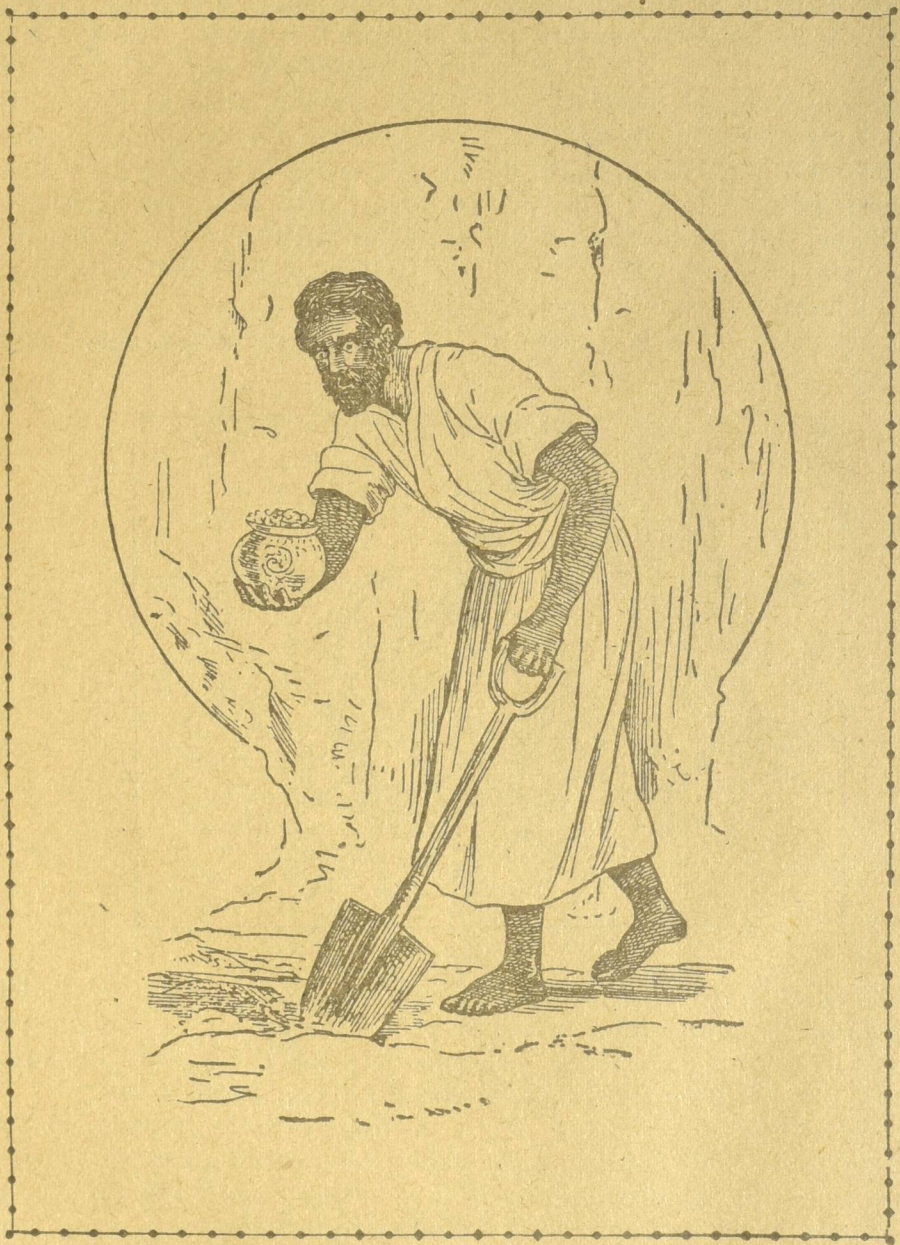
"Je sais ce que c'est, se dit-il tout bas, avec un petit rire. Le maître a planté du riz qui s'est changé en pierres; peut-être y en a-t-il d'autres." Et creusant un peu plus profondément, il trouva un autre récipient rempli de pierres étincelantes de diverses couleurs. Puis il se rappela qu'il avait vu de jolis morceaux de verre comme ceux-là, exposés pour la vente dans Meshed; aussi résolut-il de

pierres semblables. Le marchand était assis sur sa porte, fumant tranquillement.

"Voulez-vous acheter d'autres pierres comme celles-ci?" demanda Abdul, en désignant le contenu d'un plateau de bronze.

—Oui, en avez-vous une? répondit le marchand, car Abdul n'avait pas l'air d'un homme capable d'en posséder plus d'une, et encore!...

—J'en ai en quantité, dit Abdul, tout plein ma poche.



—Il est probable que vous avez plutôt la poche pleine de cailloux,” dit le bijoutier.

Mais quand Abdul eut sorti une poignée de pierres et les lui eut montrées il fut si stupéfait qu’il en pouvait à peine parler.

Tremblant de tous ses membres, il dit à Abdul d’attendre un instant et, confiant la boutique à son apprenti, il sortit en toute hâte.

Quand il revint, il avait avec lui le chef de la police.

“Voici l’homme! Je suis innocent, s’écria le bijoutier. Il a les poches

trois nuits de suite, le Saint Prophète qui, le regard fixé sur lui, lui dit : “Abbas, protège et favorise mon ami.”

La troisième nuit, le roi s’enhardit à dire au Prophète: “Et qui est ton ami.” Et la réponse fut : “C’est un pauvre paysan, du nom d’Abdul Kharrim, qui a donné le cinquième de son pauvre avoir au tombeau de Meshed; et maintenant parce qu’il a trouvé le trésor du roi Cyrus, on l’a enchaîné et on l’amène dans cette ville pour le persécuter.”

Le roi partit alors, à deux journées



pleines de diamants, de rubis, d’émeraudes et de perles d’un grand prix. Sans doute il a trouvé le trésor de Cyrus dont on ignorait depuis si longtemps la cachette.”

Le chef de la police fit fouiller Abdul; on trouva sur lui les pierres précieuses. Après avoir fait chercher Zeeba et les enfants, la famille entière fut dirigée sur la capitale sous la garde de cinq cents soldats.

Or, tandis que se passaient ces événements, le roi vit en songé, pendant

dè voyage, à la rencontre d’Abdul. D’abord venaient cent cavaliers; puis le pauvre Abdul, assis sur un chameau et les bras étroitement liés.

A pied, derrière le chameau, suivaient en pleurant la mère et les enfants. Puis venait l’infanterie gardienne du trésor.

Le roi fit agenouiller le chameau et, de sa propre main, défit les liens cruels.

Les larmes roulant le long du visage, Abdul se mit à genoux devant le

roi et l'implora pour ceux qui lui étaient chers, en disant: "Si tu me fais mourir, au moins laisse en liberté ces innocents."

Le roi, très ému, releva Abdul et lui dit: "Je suis venu pour t'honorer, et non pour te tuer. Quand tu auras pris quelque repos, tu retourneras dans ta province, non comme prisonnier, mais en qualité de Gouverneur."

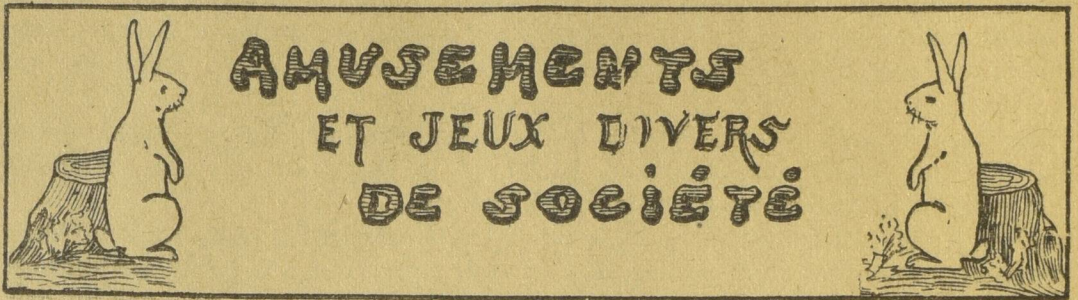
Et le roi ajouta en souriant: "La robe de soie est déjà prête pour Zeeba; le cheval et l'épée attendent Jo-

seph; quant au foulard des Indes et aux babouches dorées de la petite Fatime, on ne les a pas oubliées non plus."

Car le roi avait lu dans le rapport du chef de la police tous les détails de l'affaire.

Et c'est ainsi que la bonté d'Abdul et le don qu'il avait fait au tombeau furent récompensés, non pas au centuple, mais bien au-delà de ses plus folles espérances, pour le plus grand bénéfice des indigents.





CHAQUE NOMBRE A SON RANG

Ecrire dans un ordre à trouver et les uns à la suite des autres, les neuf nombres suivants:

2, 3, 4, 6, 8, 10, 12, 16, 18 de telle sorte que:

1o en multipliant l'un par l'autre le premier et le dernier;

2o en multipliant par lui-même celui qui occupe le milieu de la série;

3o en multipliant chacun des autres par le chiffre qui marque son rang en comptant de la gauche;

vous obteniez, après avoir additionné les 8 résultats, une somme égale à 444.

Solution

Voici dans quel ordre doivent être écrits les nombres:

10, 3, 18, 2, 8, 6, 12, 4, 16

Voici la justification de cette solution.

$$10 \times 16 = 160$$

$$3 \times 2 = 6$$

$$18 \times 3 = 54$$

$$2 \times 4 = 8$$

$$8 \times 8 = 64$$

$$6 \times 6 = 36$$

$$12 \times 7 = 84$$

$$4 \times 8 = 32$$

444

— 0 —

HUIT VILLES D'EUROPE DANS DEUX VERS

Avec les huit villes d'Europe ci-dessous, former les deux premiers vers d'une célèbre chanson patriotique:

Frejus, Valognes, Lille, Arras
Die, Toledé, Tarente, Arpino

Solution

Voici les deux vers de la chanson patriotique qu'il s'agit de reconstituer avec les lettres des huit villes:

Allons enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.

ETRANGE AVIS

AVIS

DEAUTTEANT

DAUTTESANT

Que peut bien vouloir dire ce bizarre avis ? En examinant bien et en réfléchissant un peu, il vous sera facile de le deviner.

AUTANT-DE TÊTES

AUTANT D'AVIS

Solution

Les syllabes de notre avis étaient simplement mélangées. Voici donc la solution.

MOTS EN CROIX

1o Trouver dans les lettres: S, S, N, M, E, T, T, L, R, O, O, O, deux noms de ville en croix, avec la troisième lettre commune.

2o Avec les lettres: E, C, C, N, N, I, H, H, O former le nom d'un ancien empire et celui d'une sous-préfecture ayant la troisième lettre commune.

Solution

Le premier mot en croix à trouver était le suivant.

```

      T
      O
T    O    U    R    S
      L
      O
      U
      S
      E
  
```

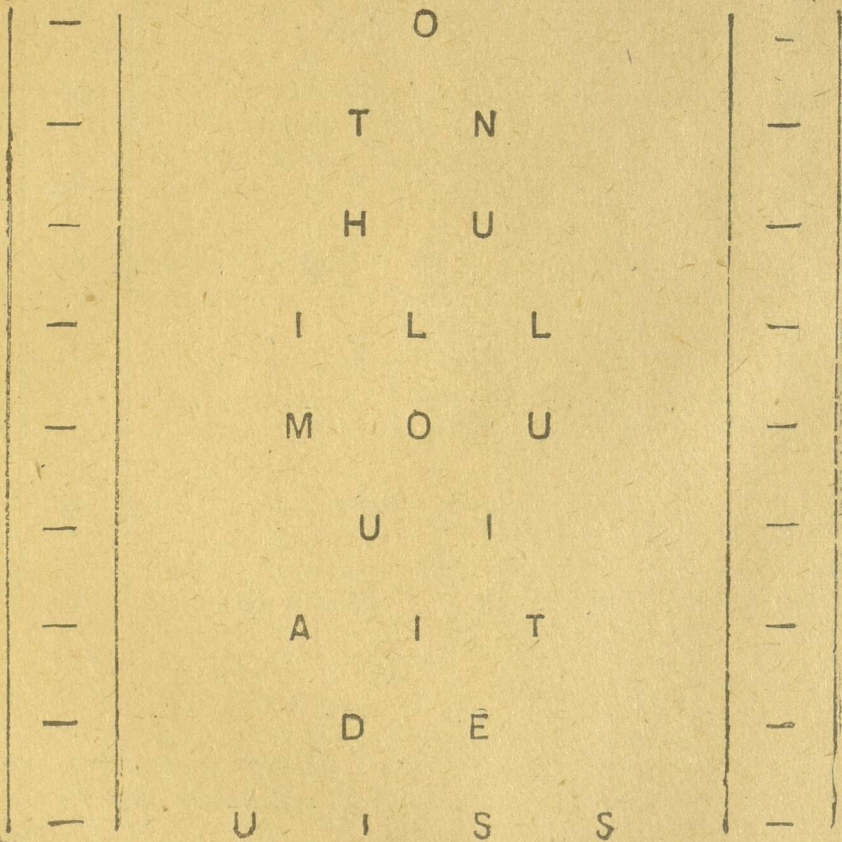
Le deuxième mot était le suivant.

```

      C
      H
C    H    I    N    E
      N
      O
      N
  
```


DEUX NOMS A TROUVER

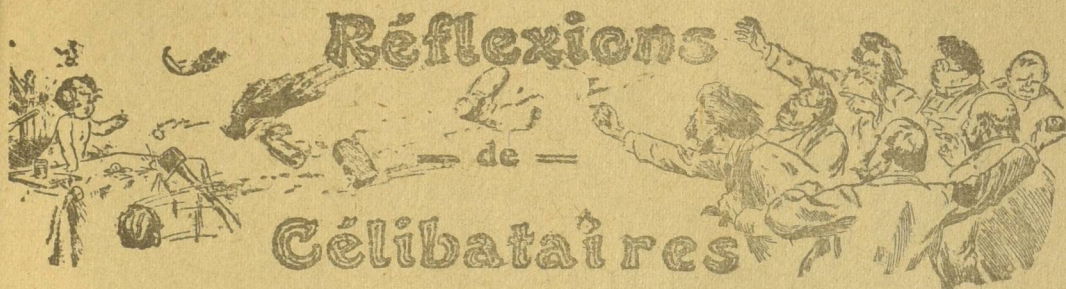
En mettant la lettre qu'il faut sur chaque trait des deux colonnes, on obtient un mot sur chaque ligne horizontale et verticalement dans les deux colonnes les noms de deux illustres écrivains, l'un français, l'autre espagnol.



Solution

Les deux noms à trouver sont Cervantès et Lamartine. Voici comment il faut placer les lettres composant ces deux mots.

C			O		L
E		T		N	A
R		H		U	M
V	I		L		A
A	M		O		R
N		U		I	T
T	A		J		I
E		D		E	N
S	U	I	S	S	E



HOMMES

La vie, c'est la femme que l'on a ;
l'art, c'est celle qu'on veut avoir.

* * *

Si vous mettez votre coeur dans un
flirt de villégiature, vous échangez une
pièce d'or contre de l'argent de théâ-
tre.

* * *

Un homme ne sait jamais combien
vaut un parapluie ou sa femme, avant
de voir un autre homme se promener
avec l'un ou l'autre à son bras.

* * *

De près, j'ai vu des femmes, mais
la femme... de loin seulement.

* * *

Si l'amour est vraiment la politesse
des hommes, les plus aimés ne sont
pas toujours les plus polis.

* * *

Un homme ne demande jamais
qu'un seul baiser à celle qu'il aime,
parce qu'il sait que s'il obtient celui-
là, les autres viendront sans qu'il les
demande.

* * *

De tous les hommes, c'est l'homme
sincère et respectueux qui est le meil-
leur ami d'une femme, mais c'est éga-
lement lui qui est son amoureux le
plus ennuyeux.

FEMMES

Entre la passion et la compassion, il
y a la différence de trois lettres et
tout un monde.

* * *

Quelquefois nos maris nous disent
la vérité simplement pour nous dé-
concerter.

* * *

Pour nous épouser, il faut quelque-
fois que les hommes soient braves, car
combien ont juré à leurs amis qu'ils
ne se marieraient jamais.

* * *

Toute jeune fille doit se méfier des
hommes et ne pas oublier que la vie
amoureuse d'un homme comporte
quatre saisons: la Propriété, la Varié-
té, la Société et la Satiété.

* * *

Un célibataire peut nous donner
autant de raisons pour ne pas se ma-
rier que son patron peut lui en don-
ner pour ne pas augmenter son sa-
laire.

* * *

Lorsque notre mari nous prévient
qu'il ne viendra pas dîner, il est irrité
si nous ne protestons pas, et insulté si
nous protestons.

HOMMES

Avant le régime de la prohibition, lorsqu'un mari rentrait tard au domicile conjugal, sa femme pouvait supposer qu'il s'était arrêté dans un bar, tandis que maintenant...

* * *

Les célibataires tombent en amour comme d'autres attrapent un coup de soleil; quelques-uns ressentent leur mal immédiatement, mais d'autres n'en souffrent pas du tout.

* * *

Tout homme devrait prendre une femme. Je souhaiterais que quelqu'un vienne prendre la mienne.

* * *

Pour l'homme marié l'amour est une illusion de la jeunesse que le temps et l'épouse ont vite dissipée.

* * *

Lorsqu'un homme dit à une femme qu'il n'a jamais aimé avant; celle-ci se demande généralement pourquoi il vient pratiquer chez elle.

* * *

Autrefois un amoureux appelait la femme bien-aimée: "Ma déesse" puis ce fut: "Ma reine". Maintenant c'est: "Ma petite poupée".

* * *

On a écrit des milliers de volumes pour enseigner comment conserver l'amour de son mari, mais le seul livre nous enseignant comment garder l'amour de sa femme, c'est le livre de Banque.

* * *

Le jeune homme se dit: je me demande si elle m'aime! La jeune fille se dit: je me demande combien il peut gagner!

FEMMES

La jeune fille qui reçoit une déclaration d'amour non accompagnée d'une demande en mariage, me fait penser à une jeune fille qui recevrait un bouquet de son amoureux, auquel bouquet celui-ci aurait attaché la facture à payer C. O. D.

* * *

Connaissez-vous un mari qui ne s'imaginerait pas qu'il pourrait être un Don Juan s'il le voulait?

* * *

Celui ou celle que les dieux aime meurt célibataire.

* * *

Lorsqu'une femme répond à un homme qu'elle pensera à sa demande, c'est qu'elle y a déjà pensé.

* * *

Les premiers amours ressemblent aux premières fraises; elles tentent, elles sont dispendieuses et elles déçoivent généralement.

* * *

La seule créature plus romantique qu'une jeune fille de 15 ans est une veuve de 45 ans.

* * *

La plus belle lettre d'amour ne s'écrit qu'en dix lettres: Je vous aime.

* * *

La foi remue des montagnes et porte quelques fois la femme à croire les raisons que son mari lui donne pour ne pas être venu dîner.

* * *

Le seul devoir d'une syrène consiste à charmer un homme sans l'alarmer.

Mémoires de la Comtesse Floria de Martimprey

Comment une petite américaine devint
une grande dame.

CHAPITRE PREMIER

J'incline à croire que je vins au monde affligée d'une soif insatiable pour les splendeurs de la "high life", les plaisirs violents et les péripéties aventures, mal dont souffrent d'ailleurs la plupart des jeunes américaines.

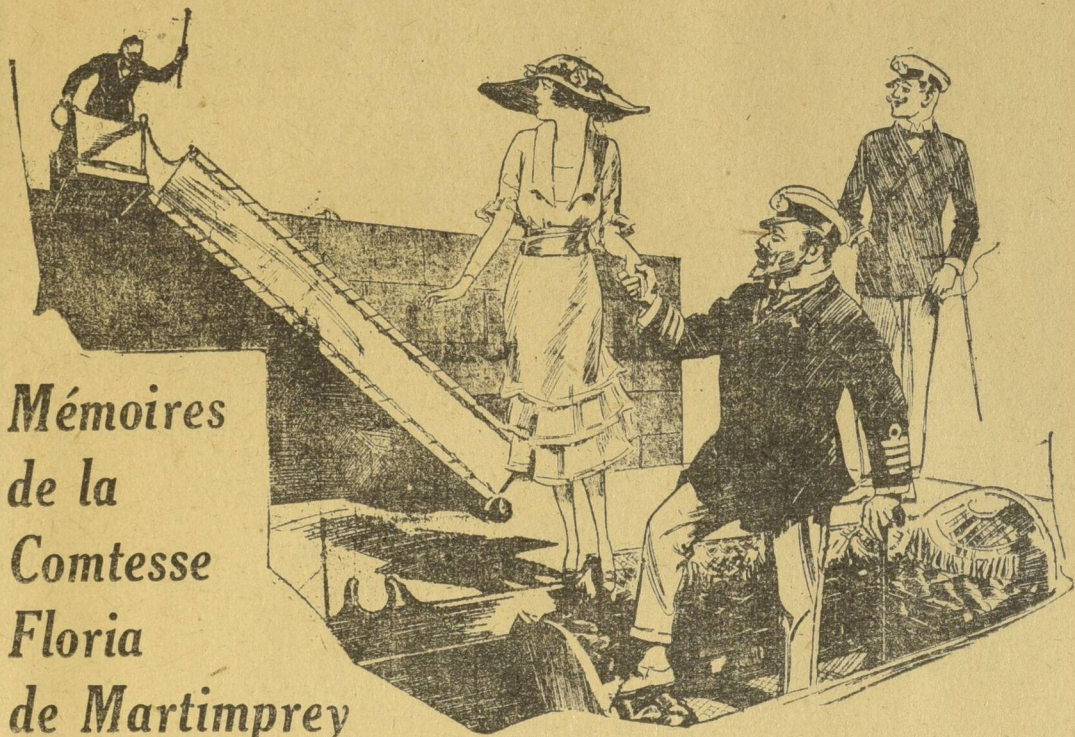
Je naquis à Nashville, dans la Tennessee. J'appartiens à une très vieille famille du Sud, famille d'hommes d'état, de soldats et de planteurs, les Drouillard. L'un de mes ancêtres, du côté maternel fut James Knox Polk, de Tennessee, onzième président des Etats-Unis.

Nous n'étions pas riches et notre pauvreté, j'ai à peine besoin de le dire,

n'était que le résultat de la guerre civile. Cependant, malgré que nous habitassions une ancienne maison coloniale à demi-ruinée, nous vivions confortablement. Je revois toujours cette humble retraite avec sa véranda en portique. En vérité la bourgade de Nashville avait peu de jôies à m'offrir et l'exiguïté de nos ressources ne nous permettait pas de résider à New-York.

Je n'avais qu'un espoir de réaliser mes désirs de gloire sociale. Cet espoir se trouvait en Europe. Ma tante, Madame Antoinette Polk, petite-fille de l'évêque Polk, s'y était établie très longtemps et s'y était créée une admirable situation. En raison de la confusion qui régnait dans le Sud à la suite de la guerre civile, elle s'était rendue en Italie alors que tout enfant, sans intention de retour.

Elle avait épousé le général baron de Charrette, l'un des plus grands hé-



ros de l'aristocratie française. Le général avait commandé la vaillante phalange des zouaves pontificaux.

La tante Antoinette m'invita à la visiter en France et à séjourner avec elle aussi longtemps qu'il me plairait. En réalité, il s'agissait pour moi de parfaire mon éducation et de débiter dans le monde d'une manière digne de nos traditions familiales.

Je compris que mes rêves les plus extravagants devenaient véritables. Ma chère mère comprenait mon état d'esprit et s'efforçait de son mieux de réfréner mes ambitions affolées.

Cependant, je traversai l'océan pour aborder dans la terre de mes rêves. Je devais vivre ce que mon cerveau avait imaginé et même plus encore.

Depuis lors je me suis abreuvée à la coupe de la vie jusqu'à la satiété. J'ai connu les plus puissants, les plus brillants, les plus exquis, les plus cruels, les plus funestes hommes et femmes des hautes sphères sociales de l'Europe.

J'ai joué et bu du vodka avec des grands ducs russes d'un libertinage effréné, sur les rives de la Méditerranée, au milieu d'une nature ravissante qui faisait resplendir le soleil hivernal. J'ai reçu les confidences de ce prince des sportsmen, ce suprême bon vivant, le roi Edouard VII, confidences si intimes qu'elles provoquèrent même les protestations de la haute société. J'ai exploré les harems des Sultans et des Pachas et j'ai failli rester dans les griffes d'un de ces seigneurs musulmans.

Mais je reviendrai par la suite sur ces phases diverses de ma vie. Je devais tout d'abord me lancer dans le monde. La première localité de France dont j'ai conservé un souvenir précis est Cannes, cet incomparable sé-

jour d'hiver de la Méditerranée. Ma tante Antoinette et le général baron de Charrette y possédaient une villa magnifique. On l'appelait la Villa Eucalyptus en raison des eucalyptus qui ombrageaient la longue allée qui y conduisait. Je fus pourvue de deux gouvernantes, l'une française, l'autre anglaise, tous deux très accomplies et je me préparai à devenir un ornement du monde le plus raffiné et le plus aristocratique.

J'ai quelque peine à décrire la distinction et le caractère pittoresque de mon oncle, le vieux baron de Charrette. Cette homme constituait le plus extraordinaire assemblage de préjugés aristocratiques, de simplicité, de bravoure, de chevalerie et de piété. Le fait qu'il possédait une villa à Cannes le mettait en relation avec les membres les plus libertins et les plus extravagants des royautés européennes, mais ces rencontres le laissaient absolument calme.

Mon oncle avait ramené ses zouaves en France, en 1870 et avait combattu, avec un héroïsme fougueux, les allemands, gagnant l'une des rares victoires remportées par les Français au cours de cette lamentable guerre. C'était un vieillard quand je le connus, ma tante étant sa seconde femme. Sa première épouse avait été une fille du duc de Fitzjames, descendant du roi d'Angleterre Jacques II.

Sous les auspices de mon oncle si distingué et de ma tante, je débutai à Paris et, peu de temps après, nous gagnâmes Cannes pour notre long séjour d'hiver. Là je connus l'ivresse de mon premier bal, un cotillon. O! le plus remarquable, le plus inoubliable événement de ma jeunesse, une féerie qui ne devait jamais se répéter.

Cette fête élégante avait été organisée par ma tante et mon oncle au Cercle Nautique, ce centre exclusif et très choisi de la vie aristocratique de Cannes. Le rez-de-chaussée tout entier avait été converti en une immense salle de bal. Les fenêtres étendaient leurs vitres jusqu'au sol, selon l'usage français, et de chaque côté la vue se portait sur des pelouses et des jardins d'une beauté sans égale, ornés de palmiers et de plantes tropicales.

Ma tante m'avait gratifiée d'une conventionnelle robe de satin blanc, coupée en carré et dégageant uniquement le cou. J'étais résolue à ne point paraître en société dans un costume aussi commun. En réalité, je fus obligé de le porter pour me rendre au club, mais à peine y fus-je entrée que je m'enfuis par une autre porte et courus jusqu'à notre villa.

Alors, je me vêtis d'une merveilleuse création que j'avais accomplie avec l'aide d'une servante d'une habileté consommée. C'était un costume grec dont la conception m'avait été suggérée par une exquisite statuette de Diane que j'avais entrevue à Paris. Ce vêtement se composait d'un simple lambeau d'étoffe diaphane, bordé d'une grecque d'or. Je portais de petites sandales brodées d'or, sans bas.

Ma juvénile figure révélait ainsi toute sa perfection. C'était ce que je désirais. Je m'enveloppai d'un manteau et regagnai en courant la salle du bal. Les dames allaient commencer et le temps manquait pour une explication. Je me dressai de toute ma hauteur et jetai mon manteau sur un siège.

Un murmure d'admiration salua mon apparition. Il était alors trop tard pour que ma famille put me ren-

voyer à la maison pour changer de nouveau mon costume.

Le jeune prince Christian de Danemark, fils du roi de Danemark, actuellement roi lui-même était le plus haut personnage présent. Il me fit l'honneur de me prendre la main pour le cotillon. Lorsque je sentis le bras robuste de ce grand jeune homme autour de ma taille, je me crus transportée au ciel.

Le grand duc Michel de Russie et sa très belle épouse morganatique, le prince Radzivill et sa famille, la grande duchesse de Mecklenburg-Schwerin et le reste de sang bleu qui formait l'heureuse élégance de Cannes, complétaient l'assistance. Perdue dans un rêve de délices, je m'aventurais dans le jardin, sous la calme lumière des étoiles, avec chacun de mes royaux partenaires. L'aurore me trouva aussi animée qu'à l'habitude et la brise fraîche qui glissait sur les flots ne fit qu'augmenter mon ardeur au plaisir.

Quelques semaines plus tard se produisit un autre grand événement de ma vie. Le Prince de Galles, par la suite Roi d'Angleterre sous le nom d'Edouard VII, vint faire une de ses nombreuses visites à Cannes. Il était alors considéré comme le premier gentilhomme de l'Europe, autocrate incontesté de la société la plus relevée. Il pouvait se procurer tous les plaisirs et d'ailleurs il en profitait jusqu'à complète satisfaction. Presque toutes les femmes l'adoraient comme je le compris instinctivement.

Edouard était fort intime avec la noblesse française et, dès sa première jeunesse, avait montré une inclination très vive pour cette société alors qu'il prisait peu son parentage germanique. Le Baron de Charrette, par le seul fait de sa consanguinité avec les

Bourbons appartenait naturellement à l'intimité du Prince. En réalité, Son Altesse Royale traitait à peu près chacun des habitants de Cannes comme un membre de sa famille.

Il résidait habituellement au Cercle Nautique ou à la Villa Cambridge, la demeure de son oncle, le duc de Cambridge. Il se faisait toujours accompagner d'une suite formidable et imposante d'au moins trente-six personnes. Ces courtisans habitaient les villas environnantes.

Le deuxième jour qui suivit son arrivée, le prince visita ma tante d'une manière toute officieuse. Quelques minutes avant qu'il ne fût annoncé, j'avais été envoyée dans la tour de la villa pour m'adonner à l'étude des poètes français avec l'aide de mon institutrice. Malgré que je fisse tous mes efforts pour suivre la leçon, mon esprit se laissait détourner par le son de sa voix robuste et cordiale qui me parvenait.

Mon coeur se gonfla de plaisir quand je l'entendis déclarer :

— Ma chère baronne, on m'a dit que vous aviez une charmante nièce. Vous devez me présenter. J'estime que tous les membres de votre heureuse famille doivent connaître Cannes entièrement.

Ma tante n'avait qu'à s'incliner. Elle m'appella en bas. Je fis au prince une profonde révérence, mais lui, me prenant la main, s'écria :

— Je suis enchanté de vous voir à Cannes !

Sa conversation était brillante et charmante. Je ne puis me souvenir de tout ce qu'il dit parce que mes esprits étaient si profondément troublés que je n'écoutais que vaguement, mais je suis en mesure d'affirmer que je sen-

tis que sa nature était extraordinairement bonne et vigoureuse.

Il venait d'absorber un peu de pâté de foie gras arrosé de thé et un carafon de cognac restait sur la table, à sa disposition. Le prince, comme je l'appris ensuite, aimait à faire au moins cinq repas par jour et à flirter une fois quotidiennement, le tout accompagné d'une breuvage quelconque mais exquis :

— Quel délicieux costume, fit-il. J'aime les jeunes filles dont le vêtement offre quelque originalité.

— Je le croyais passé de monde, monseigneur, répondis-je.

— C'est là un grand sujet de méditation, reprit-il sérieusement.

Il parlait l'anglais avec un accent particulier que je pris pour accent allemand, mais depuis j'ai entendu maint gentleman anglais dire que c'était véritablement l'intonation des contrées du nord.

Après quelques minutes, ma tante pria le prince de vouloir bien l'autoriser à se retirer dans une pièce voisine, pour une raison quelconque. Les deux salles n'étaient séparées que par une cloison sans porte.

Il me devient nécessaire d'expliquer qu'à cette époque la princesse de Galles ne venait jamais à Cannes avec son mari. Sa santé était défaillante et, depuis des années, elle pleurait la mort de son bien-aimé fils, le duc de Clarence.

Nulle douleur ne réussissait à longuement impressionner la nature versatile du prince. Il me contemplait avec une admiration pure, sans la moindre affectation. Il poursuivit :

— Je sais que vous êtes une excellente musicienne. Chaque jeune fille connaît quelque musique propre à pénétrer le coeur d'un homme et à le

bouleverser. Je vous prie de jouer pour moi!

En toute sincérité, j'avais fortement étudié ma guitare et il le savait. Charmée de cette invitation, je pris mon instrument et commençai l'exécution de l'un de mes plus délicieux chants. Il me souvient que ce fut l'adorable et ancienne ramonce de Gordiani "Caro mio ben" (Mon cher bien propre). Je m'accompagnai avec habileté. Voici à peu près le sens des mots traduits en français:

Mon très cher bien, fidèle et sûr,
De toi m'accable le silence dur;
Je suis ton esclave, pour toi je soupire.
Aie pitié de moi pour que point je n'expire.

En chantant, je remarquai que le prince pleurait et qu'il me regardait avec une ferveur indescriptible. Indéniablement, il se laissait émouvoir avec une facilité extrême. A l'église, quand on chantait son hymne préférée, il versait des larmes.

Lorsque j'eus terminé, le prince m'entretint des délices du "yachting" sur la Méditerranée et me demanda:

— Ma chère miss Floria, n'aimeriez-vous pas faire une sortie dans mon nouveau yacht, le Britannia? C'est une pure merveille!

Je répondis que cela me convenait infiniment et il conclut:

— Bien! essayez d'être à l'embarcadère demain matin, très discrètement, et nous ferons une course!

Il me quitta avec une pression chaude et significative de la main. Ma tante que je ne pensais pas avoir été capable de nous entendre, m'avertit que je ne devais point, en raison de ma jeunesse me permettre d'accaparer comme j'avais fait, le temps d'un aussi grand personnage que le prince de Galles.

— Mais, tante, fis-je, il se montra si fortement épris de musique qu'il oublia la notion du temps.

— Comme vos yeux brillent, dit ma vieille gouvernante qui resta en ma compagnie ce soir-là. Il semble que vous êtes fiévreuse!

Je dormis à peine pendant la nuit. Je me levai après l'aurore et je réussis à persuader l'un de mes domestiques d'atteler une voiture. Comme je me disposais à sortir ma tante se montra et s'inquiéta de ce départ matinal.

"Je dois faire quelques emplettes, lui dis-je.

J'atteignis le quai vers neuf heures. Le prince m'attendait dans son costume de yachting. Son esquif était sous pression, prêt à s'enfuir. L'un des aides de camp, lord Fortescue, se tenait près de son altesse.

Edouard sourit et me secoua les deux mains cordialement, puis il dit:

— Votre gouvernante s'occupera des emplettes.

Il échangea quelques paroles avec la vieille dame, de si amène façon que cette dernière se sentit disposé à faire tout ce qu'il exigeait.

Alors il me tendit la main pour m'aider à pénétrer dans l'embarcation. A ce moment précis, mon oncle, le Baron de Charette fit irruption avec une apparence aussi féroce que si l'armée allemande se fut subitement montrée.

— Monseigneur, dit-il au prince d'une voix brève, vous avez fort mal agi. Vous savez fort bien que vous êtes sur le point de compromettre l'avenir social de ma nièce. Elle est très jeune et n'a pas l'expérience de nos obligations mondaines!

Habituellement le prince montrait toujours beaucoup de dignité et dans les circonstances les plus délicates, sa-

vait s'affirmer vigoureusement, mais cette fois il était pris dans un engrenage qui ne lui laissait pas de défense contre les reproches de mon oncle.

Il pâlit affreusement, souleva sa casquette et se tourna vers le bateau. Dès la première minute, lord Fortescue s'était appliqué à contempler pensivement l'horizon, tout comme s'il eut été étranger à l'affaire.

Mon oncle me fit remonter en voiture et me reconduisit rapidement à la Villa Eucalyptus. Il résulta de cette aventure que je fus surveillée beaucoup plus sérieusement.

Il s'écoula un temps assez long avant que je puisse mieux connaître le prince. Il fallut pour cela que les circonstances me laissassent plus de liberté. Je finis par comprendre que le seul moyen qui me restait pour atteindre à la notoriété à laquelle j'aspirais de toutes mes forces, était de me marier avec un membre de l'aristocratie. Il se trouvait à Cannes toute une société de jeunes gens de haut rang social dont les regards m'avaient témoigné une admiration extrême et j'étais perplexe quant au choix parmi eux.

A ce moment parut le comte Bernard de Pourtalès. Il me sembla qu'il était l'homme désirable. Il possédait un revenu de 750,000 francs par an (\$150,000), somme énorme pour la France et cinq résidences princières en Europe. On parlait de son château d'Aquitanie, de sa villa de Cannes, de son magnifique hôtel de Paris, d'un autre château en Suisse et d'un palais à Florence. Il était fort sympathique, intelligent et ambitieux.

Que devait penser en effet une petite américaine de dix-neuf ans en assistant à un banquet comme celui qui fut donné par le grand duc Michel de

Russie dans son palais de Cannes! Cette solennité marqua en mon esprit plus fortement que toute autre. Pour préluder au repos on nous servit le hors-d'oeuvre arrosé de tous les breuvages imaginables; cette cérémonie préliminaire eut lieu dans une salle lambrissée d'acajou et décorée de manière à évoquer les splendeurs d'un harem d'orient. Avant que le banquet ne commençât, chacun des convives était à peu près ivre. Le roi incontesté de la fête était le vodka et le champagne en était la reine. Un merveilleux orchestre de tziganes emplissait la nuit enfiévré d'harmonies sauvages et barbares. Des fragrances capiteuses alourdissaient l'atmosphère. Des voix fredonnaient de languides refrains. Rien ne pouvait égaler la souple séduction de cette scène. Les femmes dansaient frénétiquement avec ces hommes, qui, dans leurs mains par trop légères et fragiles, tenaient le sort des nations. C'était une réunion de pouvoir, d'esprit et de charme, le tout concentré pour le plaisir des sens. Je ne vis jamais, par la suite, rien qui put égaler la douceur de ces instants.

Dans des salles séparées on jouait au poker, au baccarat, à la roulette. Certains couples se dissimulaient dans les ténèbres embaumées du jardin; d'autres avaient gagné les retraites orientales des étages supérieurs; dans le hall du banquet arrivaient en abondance les mets les plus rares du monde, servis dans des ustensiles d'or. Les coupes que les échansons emplissaient sans arrêt étaient d'or également. Nous buvions éperdument.

Le grand Michel perdit toute sa colossale fortune pendant la guerre. Je ne puis me tenir de penser que ce furent des orgies comme celle que je

viens de décrire, où les royautés européennes, dans le délire des intoxications alcooliques, oublièrent la grandeur de leur charge, je ne puis me tenir de penser, dis-je, que ces extravagances impardonnables ne contribuèrent pas peu à faire naître le flot rouge du bolchevisme et les perturbations effroyables qui bouleversèrent l'Europe.

Ceci n'est d'ailleurs qu'un des mille épisodes, scènes et aventures qui, à la façon d'un kaléidoscope, emplissent ma vie de sensations variées et de choes accablants.

— o —

DISPARITION DES BLONDES

—

Un professeur américain veut bien nous expliquer pourquoi les blondes disparaissent, ce qui est assurément fort triste.

Si les blondes sont menacées de disparaître, assure le professeur Jamieson, c'est parce que leur couleur ne peut se maintenir favorablement que dans les pays à soleil rare et froid où la lumière n'est jamais ardente. Dans les pays chauds, la naissance des blondes est une exception et elles y sont sujettes à des malaises continuels; elles périssent et leur beauté, touchée par la chaleur et la lumière vive, se décompose, perd son charme, s'abîme enfin comme une plante des forêts transportée en plein soleil.

En résumé, le remède qui peut sauver les blondes, c'est l'ombre ou tout au moins la demi-lumière. Mais si elles vont vivre en Laponie qu'y gagnerons-nous?

Pourquoi, dès lors, nous a-t-on tant parlé de la découverte des Esquimaux blonds comme d'un fait presque inouï.

JN DOYEN

Y aura-t-il encore au vingt-et-unième siècle quelque survivant de la guerre actuelle qui pourra raconter ses exploits? Ce n'est pas impossible.

Il y a eu jadis, à l'hôtel des Invalides, un vieux soldat qui avait cent vingt ans lorsqu'il fut admis comme pensionnaire, le 21 juin 1850.

C'était un Polonais nommé Jean Kolombeski, né à Orstrowa le 1er mars 1730. Il entra au service de la France comme volontaire au régiment de Bourbon-Infanterie en 1774 à l'âge de quarante-quatre ans.

Il était âgé de soixante ans quand il fut nommé caporal en 1790, ce qui ne l'empêcha pas de parcourir de nombreuses étapes avec différentes régiments d'infanterie. En 1808, il fut incorporé au 3^e bataillon de la Vistule.

Blessé en 1814, il fut soigné à l'hôpital de Poitiers, d'où il sortit pour être placé en subsistance au 2^e régiment d'infanterie légère. Le 11 octobre 1814, il fut admis à la 1^{re} compagnie de sous-officiers sédentaires, puis en 1846, à la 5^e compagnie de sous-officiers vétérans.

Kolombeski ne paraissait pas plus de soixante-dix à quatre-vingts ans. Il montait encore la garde aux sous-officiers vétérans lors d'un voyage que Louis-Philippe fit à Dreux, où il tenait garnison. Il fut présenté au roi qui, tirant sa propre décoration, la lui attacha sur la poitrine.

Il comptait 75 ans et demi de service et 29 campagnes.

A l'occasion de son entrée aux Invalides, le prince Jérôme Bonaparte, gouverneur, décida que désormais les centenaires de l'hôtel auraient rang d'officiers.

Avancement à l'ancienneté!



CHRONIQUE DE LA JEUNESSE

La société astronomique de France et la jeunesse et les ouvriers. — Vivons un peu par l'esprit, au lieu de ne vivre que par la matière.

Un appel de M. Camille Flammarion.

Plusieurs de nos lecteurs nous ont déjà demandé des détails sur la Société astronomique de France, ainsi que sur les moyens d'en faire partie. Nous passons cette fois la plume à M. Elzéar Boulay, qui est bien au fait de toute la question.

“Faut-il avoir fait des découvertes scientifiques ou faut-il encore être astronome pour faire partie de la Société astronomique de France? Pas nécessairement. L'une des premières conditions est d'aimer la science afin d'aider, moralement et financièrement ce groupe d'hommes et de femmes unis, malgré la diversité de leurs opinions, pour l'avancement de la science.

“La souscription est de 20 francs par année. Le droit d'entrée est de 5 francs. En retour chaque secrétaire reçoit un diplôme, et, gratuitement, le Bulletin de la société, publication mensuelle illustrée. Pour la somme de 200 francs on peut devenir membre perpétuel et être dispensé du droit d'entrée de 5 francs. Il y a aussi les

membres fondateurs qui, eux, doivent verser 500 francs et sont, par ce fait, dispensés de toute autre cotisation et droit d'entrée.

“Chaque membre de l'association qui demeure en France ou qui est de passage en France, bénéficie gratuitement de tous les avantages de la société, c'est-à-dire, peut se servir de tous les instruments et aller à l'observatoire faire les études qu'il veut.

“Quoique la majorité des membres se recrutent parmi les hommes de profession et les intellectuels de toutes les nations, les ouvriers, comme on pourrait le croire, n'en sont pas exclus. Il y a, en effet, de par le monde, des ouvriers qui aiment la science et qui désirent acquérir de plus amples connaissances, des ouvriers qui aiment mieux les choses de l'esprit que les stupidités, les bestialités, chères aux masses. Et ce sont ces ouvriers qui sont les bienvenus à la Société astronomique de France.

“Cela peut paraître étrange que des savants accordent leur sympathie à

l'ouvrier, habitués que nous sommes de voir certains de nos parvenus d'hier, contremaîtres à courtes vues, traiter leurs employés ainsi que du bétail inférieur. Mais quelle joie pour nous de savoir que l'élite de la nation française s'occupe d'eux!

“Le jeudi, 29 janvier 1920, M. Fournier avait réuni une vingtaine d'enfants de l'école primaire accompagnés de leurs parents, en une séance d'initiation astronomique. Ce fut une séance d'observation, de lectures, de commentaires. “Cela nous montre, dit M. Fournier, que dans la masse du peuple, l'idéalisme n'est pas mort, et que le désir de connaître exerce toujours son invisible et salutaire attrait”. Dans la province de Québec, il faut bien le dire, l'idéalisme n'est certainement pas mort, attendu qu'il faut d'abord commencer par naître avant de mourir. L'idéalisme, chez nous, n'en est à peine qu'à ses premiers vagissements.

“Quand Montréal aura-t-il un observatoire? Quand verrons-nous enseigner sérieusement dans les écoles et les collèges les données de l'astronomie?”

“Au lieu de vivre par l'esprit, écrit Camille Flammarion, les hommes vivent par la matière. Pourvu qu'ils man-

gent, qu'ils boivent, que leurs affaires pécuniaires marchent à leur gré, ils sont et sans se douter des merveilles ignorance animale.”

Et le célèbre astronome dit aussi: “N'est-il pas étrange que les habitants de notre planète aient presque tous vécu jusqu'ici sans savoir où ils sont et sans se douter des merveilles de l'univers.”

“La Société astronomique de France est, avant tout, une famille intellectuelle, une élite de chercheurs qui ne ménagent pas leur temps pour l'avancement de la science. Ainsi, c'est M. Flammarion qui, depuis cinquante-six ans, rédige gratuitement l'“Annuaire astronomique”. D'autres encore consacrent leur talent et leurs énergies à pareil oeuvre sans rémunération aucune.

“Il y a donc place dans cette Société pour tous ceux qui pensent. Déjà elle ouvre ses portes aux Canadiens et aux Canadiennes qui veulent exercer leurs facultés intellectuelles. Nous espérons que nos compatriotes sauront profiter de l'avantage unique qui leur est offert et qu'ils ne refuseront pas, de leur côté, à travailler au relèvement moral des peuples comme des individus.”



Un portrait peu connu de Marie-Antoinette

De Marie-Antoinette, reine de France, fille de l'Empereur d'Allemagne François Ier et de l'Impératrice Marie-Thérèse, reine de Bohême et de Hongrie, Madame Lebrun nous a laissé pour le moins une vingtaine d'effigies. Le talent de Madame Lebrun était chose incontestable, mais les portraits qu'elle exécuta de la Reine nous montrent la Souveraine dotée d'une beauté si éblouissante que nous inclinons à croire que l'artiste embellit quelque peu son modèle. Ceci d'ailleurs n'a rien de très naturel, Madame Lebrun ayant été aussi bonne courtisane qu'habile peintre.

Mais il existe de l'infortunée princesse un portrait que nous pouvons considérer comme une image sincère. Il s'agit d'une figure de cire modelée par une certaine demoiselle Grosholtz nièce de l'artiste Curtins, lequel joua dans la Grande Révolution un rôle de première importance. Ce personnage, Sans-Culotte farouche, possédait, avant que n'éclatassent les insurrections, un petit musée de cires. Tous ceux qui ont lu l'histoire de la Révolution Française de Thomas Carlyle se souviennent de la description qu'il donne des foules visitant—après la chute de la Bastille—l'officine de Curtins et s'emparant du buste de Necker pour le promener dans Paris.

La collection de Curtins ne devint importante que lorsque le gouvernement Révolutionnaire prit l'habitude d'envoyer la nièce de l'artiste démagogue chez les morts augustes afin qu'elle en reproduisit les traits. Cette

demoiselle Grosholtz faisait d'excellente sculpture et la convention jugea que les simulacres émis de ses doigts experts pourraient servir à l'enseignement de la postérité. Ce fut ainsi qu'elle alla chez le féroce Marat avant qu'on n'eût extrait son cadavre de la baignoire dans laquelle il fut assassiné par Charlotte Corday. Toujours sur l'ordre des conventionnels, elle exécuta des masques mortuaires du blafard Robespierre, ci-devant marquis, de la Princesse de Lamballe dont la tête sanglante et mutilée fut promenée dans les rues de la capitale au bout d'une pique populaire et montrée à la défaillante Marie-Antoinette. Enfin, elle dû, le 16 octobre 1793, aussitôt que la douloureuse reine eut subi le supplice de la décollation, en reproduire les traits où restaient visibles les stigmates de la fureur du peuple. L'affreux Samson, bourreau de Paris, tira du panier attaché à la guillotine, le chef blêmi de l'ex-souveraine et, au milieu des clameurs de la populace qui se bousculait sur la place de la Révolution, Mlle Grosholtz entreprit la copie du visage de la suppliciée.

A vrai dire, ce buste n'offre rien de hideux. Les tortures de l'exhibition dans la charette où, les poignets étroitement liés derrière le dos, Marie-Antoinette avait dû s'asseoir pour accomplir le trajet de la prison du Temple au lieu de son martyre, les angoisses inévitables qui tordaient son cœur à l'appréhension de l'atroce mort qu'elle allait connaître, les dé-



Portrait de Marie-Antoinette, exécuté immédiatement après qu'elle eut été guillotinée, le 16 octobre 1793.

goûts abominables dont les injures et les blasphèmes de la foule en délire abreuvèrent son âme, tous ces éléments de terreur ont disparu et c'est le calme du sommeil éternel qui se lit sur ce faciès. Les paupières larges sont abaissées sur les yeux, les lèvres ont un vague sourire, le sourire d'une personne qui fait un rêve agréable. Seuls, les cheveux, tombant négligemment sur le front, sont l'indice qu'une scène désordonnée précéda la sérénité de la mort. Sur la joue gauche se voit une meurtrissure dont coule un peu de sang noir.

Mais la splendeur merveilleuse des images peintes par la Lebrun a disparu. Ce n'est pas la Reine frivole et capricieuse, l'Autrichienne dont la politique lamentable aventurait la sécurité de son pays d'adoption, la grande dame dont la moralité était plutôt douteuse que cette cire représentée; c'est la femme qui a enduré toutes les souffrances physiques et morales qui puisse accabler un être; l'épouse qui a vu partir vers l'échafaud ignominieux un mari qu'elle aimait malgré; la mère qu'on a brutalement séparée de ses enfants et qui envisage pour eux les pires calamités. Les joues carminées et veloutées sont flétries et jaunâtres; les lèvres qui avaient l'éclat de la pourpre ont pris une teinte verte. Une émaciation consécutive aux mauvais traitements et aux tristesses qu'ils provoquaient, a **déformé** le pur ovale des contours.

Mlle Gresholtz, qui devint par la suite Mme Tunaud, était fortement suspecte d'incivisme et même de royalisme. Mais son oncle Curtins s'affichait par son ardeur révolutionnaire. Il est probable que l'habileté et la sincérité avec laquelle elle exécutait ses portraits, joints à l'influence avunculaire, contribuèrent à la sauver. Sans ces circonstances, le sinistre Tribunal de la Révolution l'eût certainement envoyée elle-même à la guillotine. Elle fut d'ailleurs incarcérée et connue en prison Joséphine de Beauharnois, la future impératrice des Français.

Elle avait été au service de Madame Elisabeth, mais, quand, à l'appel de Camille Desmoulins, le peuple fit tomber l'inique Bastille, Curtins insista pour qu'elle quittât son emploi. Il fut guidé, pour ce faire, en partie par ses principes républicains et en partie aussi, par la prescience qu'il avait du danger de telles relations. Les plus horribles épreuves, la malheureuse artiste les connût quand il lui fallut retracer le visage de la Princesse de Lamballe dont un insurgé avait mangé le coeur, sur le zinc d'un marchand de vins du faubourg Saint-Antoine. Elle osa même protester, mais les Septembrisards qui lui avaient apporté l'horrible trophée, la menèrent à tel point qu'elle dût surmonter sa réputation et se mettre à l'oeuvre.

Julien BUAT.

L'HOMME LE PLUS RICHE DU MONDE A 81 ANS

**John Davidson Rockefeller vaut
maintenant la jolie somme de
\$1,500,000,000.**

**Son premier emploi le payait 60 sous
par jour**

John Davison Rockefeller qui vient d'atteindre sa 81ème année, est né à Richford, dans l'état de New-York, le 8 juillet 1839.

Son père était un fermier, et John Rockefeller travailla sur la ferme de son père jusqu'à l'âge de 13 ans. Il fit ses études à l'école publique, à Cleveland, Oregon. Il quitta l'école à l'âge de 16 ans.

Il fut commis dans un magasin où il recevait comme salaire la somme de 60 sous par jour. Ce fut son premier emploi.

A 17 ans, il recevait le salaire de 25 dollars par mois et trouvait moyen d'économiser sur cette somme.

A 19 ans, il demanda la somme de 800 dollars par année, mais cette somme lui fut refusée, alors il donna sa démission.

Il emprunta \$2,000 sans garanties et se mit en société avec un Anglais, dans l'établissement d'une fabrique de produits alimentaires.

Il fit \$2,200 de bénéfices la première année.

En 1859, Samuel Andrews venait de découvrir un procédé pour améliorer la qualité de l'huile. Rockefeller mit toutes ses économies dans l'entreprise.

Il eut bientôt deux raffineries à lui.

Un rabais qu'il obtint sur les chemins de fer lui donna l'avantage de la lutte avec ses concurrents et en

1872, après avoir acheté plusieurs petites compagnies d'huile et de pétrole, il se trouvait possesseur d'un cinquième de tout le pétrole produit en Amérique.

En 1876, il organisa la Standard Oil Company. En 1882 il organisa le Standard Oil Trust qui fut dissous en 1892.

Rockefeller a donné des sommes immenses aux entreprises de charité.

Il a donné 35 millions aux écoles de New-York, le don le plus considérable qui ait été jamais fait.

A seize ans Rockefeller avait trouvé moyen d'économiser dix dollars. Maintenant il a plus de un milliard cinq cents millions de dollars.

— 0 —

L'AMITIE DE CHATEAUBRIAND ET DE VICTOR HUGO

C'est un financier qui représente la France en Allemagne, 1920. Il y a juste un siècle, en 1820, c'était Chateaubriand qui partit à Berlin comme ambassadeur.

Il s'en fallut de peu que ce grand littérateur n'en entraîna un autre en Prusse.

Victor Hugo, âgé de 18 ans, fréquentait la demeure de Chateaubriand, 27, rue St-Dominique. L'auteur d'"Atala" aimait voir auprès de lui celui que Louis XVIII venait d'appeler l'"enfant sublime". Sa froideur, cependant, intimidait le jeune Victor. Celui-ci se présenta pour dire adieu à Chateaubriand.

—Comment adieu? Mais vous venez avec moi. Oui, je vous ai fait attacher à l'ambassade sans vous en demander la permission, et je vous emmène.

Victor Hugo, tout en remerciant, déclara ne pas pouvoir quitter sa mère.

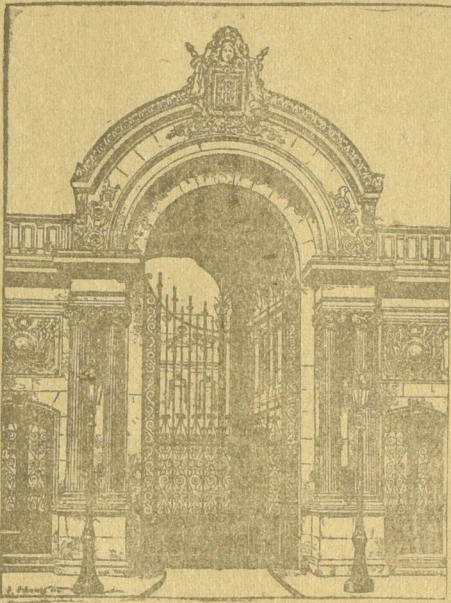
—Est-ce seulement votre mère? lui riposta Chateaubriand, fort au courant de l'idylle avec Adèle Foucher. Allons, vous êtes libre; mais je suis fâché que cela ne se puisse pas, c'eût été honorable pour nous deux.

LE PALAIS FATAL

Depuis un siècle, le palais de l'Elysée ne semble pas avoir porté bonheur aux chefs d'état, en France.

Certains journalistes affirment que le palais de l'Elysée est funeste à ceux qui l'habitent.

Plusieurs de ses hôtes de passage ont eu, en effet, une fin tragique; d'autres ont dû le quitter un peu précipitamment, contraints et forcés.



Entrée principale du palais de l'Elysée, à Paris.

Le premier en date, Murat, le quitta en 1808 pour la couronne de Naples; il fut fusillé en 1815 au Pizzo.

Napoléon Ier n'en sort, le 12 juin 1815, que pour courir au devant de la catastrophe de Waterloo.

Le duc de Berry, le 13 février 1820, à la sortie de l'Opéra, tombe frappé par le poignard de Louvel.

La duchesse de Praslin, dont l'hôtel ouvrait sur la voie qui, aujourd'hui porte le nom de l'Elysée, est trouvée assassinée chez elle, le 16 août 1847. Soupçonné du crime, le duc de Praslin est conduit au Luxembourg pour être jugé par la cour des Pairs, et meurt empoisonné dans sa prison.

Louis-Napoléon (Napoléon III) entre triomphalement à l'Elysée le 10 décembre 1848; il en sort en 1852. On connaît son sort. Empereur des Français, 1870, lui fut fatal.

Le maréchal de Mac-Mahon n'y achève pas son septennat,

Jules Grevy n'a pu achever le second.

Sadi Carnot est poignardé par Cesarino.

Casimir Périer ne reste que six mois dans ce palais.

Félix Faure meurt en 1889 sans avoir achevé son septennat.

Et, M. Deschanel, à peine élu, est victime d'un accident de chemin de fer qui l'oblige à démissionner, sa santé étant à jamais compromise.

D'autres présidents, tels Lambert et Poincaré ont été plus heureux, mais on avouera que le séjour du palais de l'Elysée ne semble pas avoir porté bonheur à la plupart des chefs d'état en France.

Comment le meurtre de Stanford White a poursuivi Evelyn Thaw

“N’y a-t-il aucun pardon pour une femme ?”

“Dois-je vivre toujours poursuivi par le souvenir d’Harry Thaw et de Stanford White?”

Lorsque la fumée, sortant du pistolet d’Harry Thaw qui tua Stanford White, il y a une quinzaine d’années, se fut évaporée, elle laissa un nuage de scandales qui couvrit la tête d’Evelyn Thaw et qui ne l’a jamais quitté depuis. Quoiqu’elle ait fait, toujours depuis ce jour néfaste, le malheur s’est acharné sur elle.

“Pour mon malheur, je suis née avec une jolie figure, dit-elle, cela m’a procuré un emploi honorable chez un photographe, mais cela a aussi amené ce vautour dans mon existence : Stanford White. Jeune, jolie, sans expérience de la vie, j’ai été un joujou dans l’existence de ces deux hommes qui ont noms : Stanford White et Harry Thaw. Lorsque mon mari tua White, ce soir de juillet au Madison Square Roof Garden, toutes mes illusions de jeune fille se dissipèrent. Je n’avais que seize ans. Je me réveillai pour faire face à un monde que je ne connaissais pas, un monde froid, dur, sans pitié.”

Après deux ans d’incertitudes elle fut laissée à ses propres ressources. Harry Thaw était définitivement enfermé dans un asile d’aliénés. Elle dut

donc se chercher une position, entraînant avec elle la faute de White et le crime de Thaw.

“Je croyais que le monde me pardonnerait et me permettrait de recommencer ma vie, dit-elle, mais je m’étais trompée. Le monde n’a pas oublié, le monde ne m’a pas pardonné.”

L’année dernière, Evelyn, maintenant la femme divorcée de Jack Clifford, le danseur, fut obligée de se retirer de la distribution d’une pièce où elle jouait le premier rôle tout simplement parce que le public n’a pas oublié qu’elle avait été la jeune fille de seize ans qui avait été le joujou de Stanford White et pour laquelle Harry Thaw avait tué l’architecte.

Et tout cela se passait il y a quinze ans, pourtant... ?

“La vengeance est terrible, mais elle ne devrait pas me poursuivre avec autant d’opiniâtreté qu’elle l’a faite depuis le jour où, pour la première fois, le public a appris que j’existais ; le matin, après le meurtre du Madison Square Garden. J’ai tout fait pour me réhabiliter depuis, mais tout ce que je fais ne sert à rien ; partout où je vais,

j'ai toujours le spectre de Stanford White qui me poursuit. Il semble exister aucune pitié pour moi."

La pièce dans laquelle Evelyn devait jouer la saison dernière est une très bonne pièce, d'après les critiques qui l'ont vue. La pièce fut d'abord jouée à Washington, puis elle fit une tournée dans les petites villes de l'état de New-York après quoi elle devait être représentée à New-York, sur le Broadway, pour la saison.

Le rôle assigné à Evelyn, qui était annoncée dans le programme sous le simple nom de: "Mis Nesbit" était celui d'une petite soeur dont la foi et la loyauté sauvait le héros des pièges qui lui étaient tendus. Il n'y avait aucune situation dans la pièce qui rappelait aux spectateurs les aventures d'Evelyn à l'âge de seize ans. Mais les spectateurs refusèrent de voir Evelyn sur la scène, même dans une pièce qui leur plaisait.

A Washington où la pièce fut créée, les journaux parlèrent élogieusement de la pièce, mais regrettèrent de voir le nom d'Evelyn Nesbit sur le programme. A Harrisburg, à Wilkesbarre et à Ithaca, où la place fut également jouée après Washington, les journaux locaux également regrettèrent que l'intérêt suscité par la pièce fut amoindri par la présence de l'héroïne de la plus grande tragédie qui ait ensanglanté New-York.

A Binghamton, N.-Y., un des journaux écrivit: "Sans aucun doute, le nom de mademoiselle Nesbit n'est au programme que pour attirer la curiosité. Mais son nom n'a pas attiré à l'Opera House les foules qu'on y attendaient."

Réalisant que c'était son nom seulement qui empêchait la foule de venir applaudir la pièce, mademoiselle

Nesbit donna sa démission et revint seule à New-York; encore une fois bafouée dans ses efforts pour se réhabiliter elle-même.

Evelyn Thaw a fait beaucoup de choses depuis la fameuse tragédie d'il y a quinze ans, mais sans cesse elle a été poursuivi par l'ombre de Stanford White.

Quelque temps après le dernier appel d'Harry Thaw, elle parut à Paris comme danseuse. Elle avait été très annoncée dans la capitale française et un très gros cachet lui était offert, les directeurs croyant que son apparition sur la scène attirerait les foules. A cette époque aucun nom n'était plus notoire que le sien.

Après une réclame considérable elle apparut sur la scène du théâtre Marigny. Son contrat comportait un engagement de deux semaines avec latitude de prolongement. Mais elle ne fit que ses deux semaines. Les spectateurs du théâtre Marigny s'intéressèrent médiocrement à ses danses; même le Paris-Bohème ne s'occupait pas d'elle. Désappointée elle revint aux Etats-Unis.

Quelque temps après, Evelyn essaya encore une fois de danser sur une scène de vaudeville. Après quelques semaines elle dut résilier son contrat. Les directeurs des théâtres où elle jouait recevaient des plaintes de leur clientèle. Même à Pittsburg où elle naquit et où demeurait la famille de Thaw, le théâtre resta vide toute la semaine où elle joua.

"Je me demandai s'il n'y avait pas une ville sur la terre où j'aurais l'avantage de montrer mon désir d'être une honnête fille, disait mademoiselle Nesbit, alors je partis pour le Canada et je jouai au théâtre Royal Alexandra de Toronto."

Voici ce que disait un journal de Toronto quelques jours plus tard :

“L'espoir d'Evelyn Nesbit-Thaw de faire la conquête du Canada a été déçu. Le théâtre a dû remettre beaucoup de billets vendus aux spectateurs qui sont sortis exaspérés d'avoir été mis en présence d'Evelyn Nesbit.

Une compagnie de cinématographe crut que le public aimerait voir Evelyn Nesbit dans une vue animée, jouer la première partie de sa vie. Elle signa un contrat avec elle pour un million et plus. “Ceci, pensait Evelyn, me fournira une occasion d'expliquer mes regrets au monde.” Mais les gérants des cinémas n'ont jamais voulu courir les risques; la vue ne fut donc pas montrée au public.

D'autres vues animées dans lesquelles elle apparut n'eurent aucun succès. En plusieurs petites villes, les habitués des cinémas notifièrent les théâtres qu'ils ne permettraient pas à leurs jeunes filles de fréquenter un cinéma où on voyait Evelyn Nesbit. Les vues furent donc retirées de la circulation.

“Et cependant, ces vues étaient toutes très morales, prétendait Evelyn Nesbit, si seulement le public voulait oublier que j'ai été autrefois une méchante fille, la victime d'hommes cruels et méchants.”

Un gérant de théâtre, plus tard, fit une tournée avec Evelyn Nesbit. Cela se passait dix ans après le scandale White-Thaw. Cependant cette tournée n'eut pas plus de succès que les tentatives précédentes. A Richmond, Virginie, le maire Ainslee lui défendit de jouer dans la ville lorsqu'elle arriva avec Marietta.

Elle passa outre, joua et fut arrêtée.

“Comment puis-je persuader le public d'oublier mon passé et de m'ac-

cepter, comme j'essaie de l'être, pour une pauvre femme et une bonne maman, se demande Madame Thaw, aujourd'hui?”

Après ses rebuffades sur la scène, madame Thaw étudia l'art de la sculpture. Elle avait annoncée de grandes dispositions dans son jeune âge et Stanford White s'était souvent amusé à la laisser jouer avec de la glaise dans son studio du Madison Square Garden. Des artistes alors déclarèrent qu'elle avait un grand talent. Elle ouvrit donc un studio dans la 24^{me} rue Est à New-York et travailla ferme durant plusieurs mois.

“Mais personne ne veut acheter mes oeuvres, dit-elle, je ne puis même pas obtenir une place dans les galeries et les expositions de peinture. On serait content d'exposer mes oeuvres à condition qu'elles soient anonymes, car personne ne voudrait acheter une sculpture dont l'artiste serait Evelyn Thaw.”

“Que dois-je faire? Lorsque j'étais toute petite fille j'ai souvent rêvée de faire de jolies choses en bronze ou en marbre. Aujourd'hui, j'ai réussi, à force de travail à donner une réalité à mon rêve, en développant mon talent.

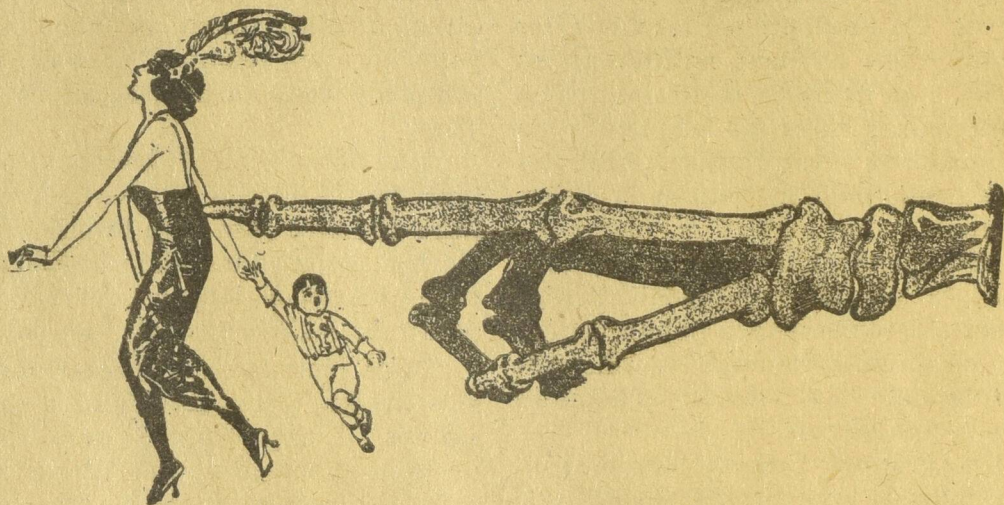
“Mais pour la seule raison que je suis Evelyn Thaw, je dois briser mes statues. L'argent que je ferais sous un nom anonyme ne me dit rien; je veux être connue, je veux sauver mon nom de la boue dans laquelle deux hommes l'ont jeté.”

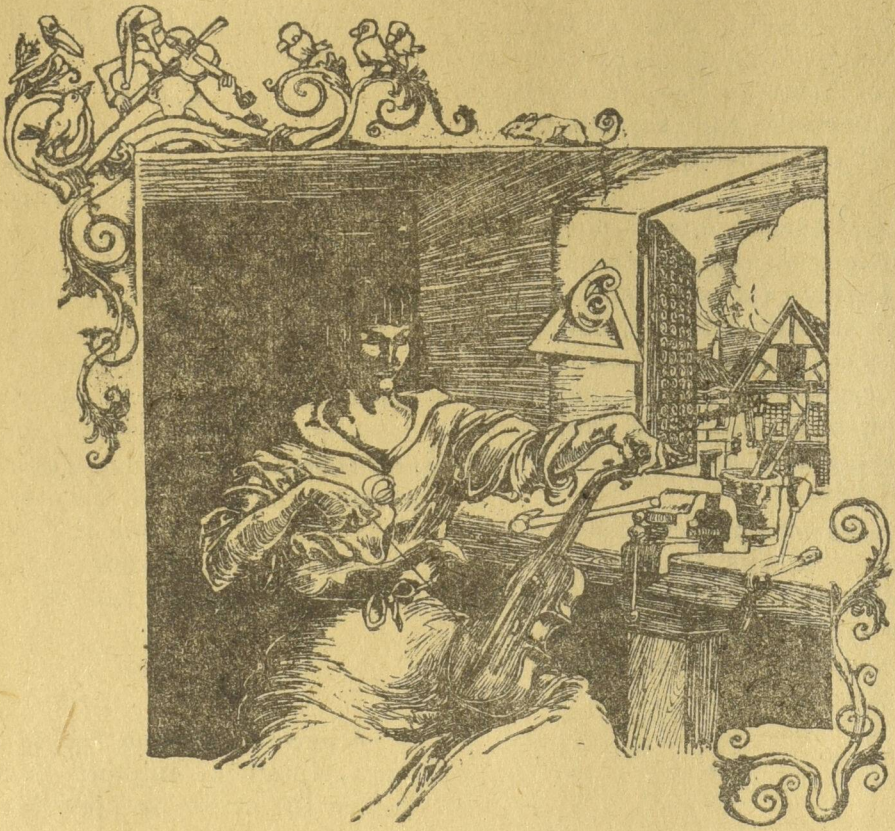
C'est vers cette époque que Madame Thaw rencontra et aima Jack Clifford, autrefois jockey du roi Edouard VII et qui, depuis, s'est fait une place recherchée comme danseur dans le vau-deville. Eh bien, même épouse de Jack Clifford, le public ne voulut pas recevoir Evelyn.

“Et le fantôme de la tragédie du Madison Square Garden est venu se placer entre mon mari et moi. Mon mari ne put s'en défaire. Nous le sentions constamment entre nous, à table, dans la rue, au théâtre, partout. Il finit par m'enlever mon mari. Le

bonheur devint impossible entre nous. Je divorçai et mon seul amour fut brisé.”

“Que dois-je faire? Que me faudra-t-il encore endurer? Quelle expiation devrais-je donner au monde pour qu'il me croit, pour qu'il me pardonne?”





Comment certains grands violonistes acquirent leur instrument

C'est une histoire parfois surprenante. Le collectionneur d'art ne tarit pas d'éloges sur ses Rembrandts, ses Titieus, ses Gamsboroughs, ses Whistlers; la grande dame fortunée ne cesse de vanter ses chiens à pelage fauve, issus de la race Royale de Pékin ou provenant d'autre extraction exotique; alors que le prestigieux violoniste éblouit son auditeur par une énumération rapide de noms célèbres dans la lutherie, Stradivarius, Amati, Guamerius, Cagliano.

Comment l'exalté amant de l'archet poursuit-il et capture-t-il l'"unique

violon", celui qui toujours est adéquat à son génie et à son cœur? Il y a là sujet pour plus d'un beau conte.

Cependant le récit de Toscha Seidl n'offre rien de féérique.

— "Mon violon me fut donné, dit-il un jour à un de ses admirateurs, par un vieux magistrat russe. Réunir des chef-d'oeuvres est une manie pour certains fantaisistes millionnaires; ils se passionnent parfois pour les violons aussi bien que pour les peintures. Il advient quelquefois qu'un de ces collectionneurs entend une mélodie qui touche son cœur. Alors, il s'approche

du virtuose dont le génie s'adapte, lui semble-t-il, à l'un de ses rares instruments et l'heureux violoniste reçoit en don la merveille pour laquelle il a dépensé de si longues heures en recherches.

Je suis certain que la plupart des violonistes pourrait narrer une admirable légende sur son violon, mais je conçois surtout cette opinion qu'une bonne part de la réputation d'un virtuose revient au vieux maître qui construisit le violon et l'anima des tons captivants dont s'émeuvent les multitudes.

Le mien est l'un des grands violons de concert faits par Cagliano, de l'école Stradivarius. J'estime qu'il vaut environs vingt-cinq mille dollars, mais je ne voudrais pas m'en séparer pour quoi que ce soit.

* * *

• “Je n'ai pas à raconter comment j'acquis mon violon, fit une fois Ysaye, mais bien plutôt comment je le perdis. Il y a quelques années, je donnais des récitatifs au théâtre Impérial de Petrograd. J'avais deux instruments, un Guarnerius et un Amati et je les employais alternativement. Une après-midi, j'allai jouer et j'emportai le Guarnerius, laissant chez moi l'Amati. Lorsque je revins, l'Amati avait disparu et toutes les recherches pour le retrouver furent vaines.

Ma colère fut extrême pendant quelques jours: je reçus une lettre du Czar m'offrant de me rembourser le prix de mon instrument et demandant combien l'argent suffirait à cela. Je répondis :

— “Je n'ai pas besoin de votre argent. Je ne désire que mon violon.”

Je n'obtins ni l'une ni l'autre des deux choses.

* * *

Thelma Given, dont les doigts courent avec une vélocité stupéfiante sur les cordes, n'obtint son violon ni d'un prince charmant ni d'un aimable millionnaire. Elle l'acheta simplement.

Elle tient pour erronée l'opinion que les instruments de fabrication moderne égalent les antiques violons et déclare qu'il n'est personne qu'elle sache capable d'en construire un comparable au sien. Ce dernier est un Guarnerius. La femme et l'instrument ont chacun une grande part dans la célébrité du nom de l'artiste.

* * *

Le père de Mischa Elman prétend que l'Amati qu'emploie l'admirable maître fut cause de bien des ennuis pour lui.

“Mischa, dit-il, avait alors dix ans. Je le menai à la demeure d'un homme richissime devant lequel il joua de manière magnifique. Quand il eut terminé, l'auditeur me déclara :

— “M. Elman, je veux quelque chose pour votre fils. Que puis-je lui donner.

— “Que voudriez-vous lui offrir, si ce n'est un violon? répondis-je.

— “Très bien, fit-il. Combien vous faut-il d'argent pour en acheter un?”

“Je fus infiniment heureux en entendant cela. L'enfant jouait sur un violon de \$25 et je pensais qu'il était digne d'en posséder un qui valût vingt fois autant. Je repris donc :

— “Mon fils devrait avoir un superbe violon. Donnez-moi \$500 et j'acquerrai le meilleur instrument qui existe.

— “Je pensai que je demandai trop, mais cependant j’obtins les \$500.

— “Le jour suivant je m’en fus joyeusement chez le professeur Auer qui enseignait à Mischa l’art musical.

— “Nous pourrons, dis-je, nous procurer un bon violon pour Mischa. Une certaine personne m’a donné l’argent nécessaire.

— “Ceci est parfait, fit M. Auer. Combien avez-vous?

— “Cinq cents dollars! répliquai-je

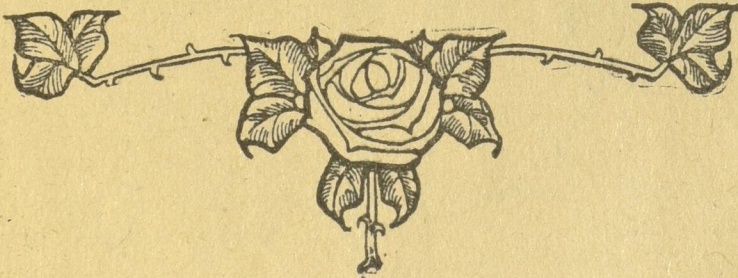
— “Cet homme ne vous donna que \$500? cria Auer avec fureur.

— “C’est ce que je lui ai demandé.

— “Rendez-lui son argent. Nous n’avons point besoin d’une patraque de cinq cents dollars, hurla le professeur.” Cependant il se calma et me conseilla de garder la somme pour moi, ajoutant qu’il verrait à ce que Mischa fut pourvu d’un bon violon.

Il agit comme il avait promis et réussit à faire jouer Mischa devant le prince de Mecklenburg Strelitz, à Petrograd. Le prince exprima le désir d’offrir un violon à Mischa. Cette fois je n’hésitai pas et demandai \$5,000.

Nous achetâmes un Amati, l’un des meilleurs instruments du monde.





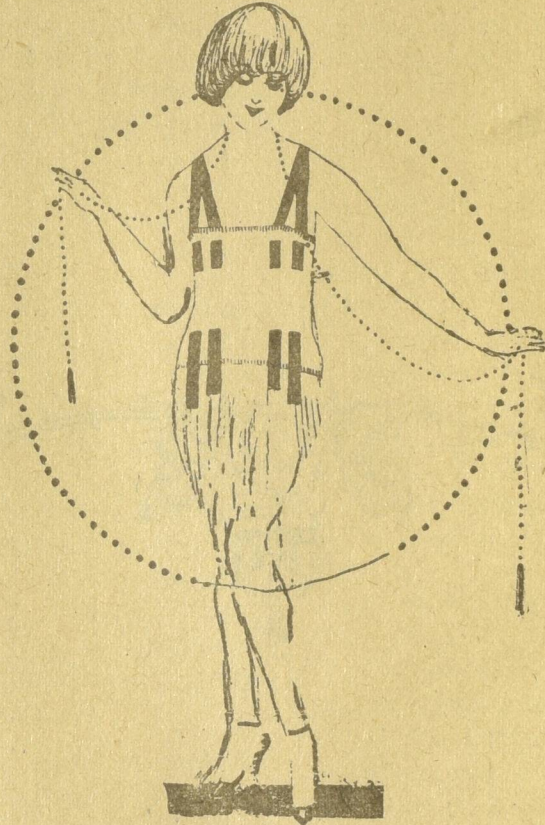
La lingerie féminine

Les grands couturiers et ceux qui lancent la mode ont fait de la lingerie un véritable art tellement le travail est léger et délicat.

Les dernières nouveautés surtout sont de toute beauté et les chemises

y a de plus modeste et de plus décent. Il faut bien se rappeler que la lingerie est faite pour accompagner les toilettes que nous portons et non la toilette pour aller avec la lingerie.

Si nous portons une toilette plus ou moins décolletée, il ne faut pas que la



peuvent facilement tenir dans le porte-monnaie. Cependant il ne faut pas croire que ces vêtements légers soient indécents en raison de leur légèreté. Détrompez-vous. Ils sont tout ce qu'il

chemise paraisse ce qui serait du plus mauvais effet, n'est-il pas vrai? Alors pour arriver à ce résultat, il faut que la lingerie s'accorde avec la mode du jour pour les robes et les corsages.

Les vieilles femmes et la mode

Prenons, par exemple, le jupon. Que direz-vous d'un jupon dépassant une robe ? Le jupon ne doit pas paraître ou sinon vous voyez d'ici le cortège de rire que vous trainerez derrière vous. Laissons quelques vieilles femmes, amoureuses de dentelles et de broderies, montrer deux ou trois pouces du jupon chaque



fois qu'elles s'assoient dans un salon ou dans un théâtre, ou exhiber quelques pouces de chemise portée sous une robe basse.

N'est-ce pas manquer de chic que d'agir ainsi, même si la chemise est jolie et que le jupon sort de chez le bon faiseur.

Dix fois par jour il leur faudra subir les sarcasmes et les moqueries de toutes celles qui savent s'habiller.

Il faut savoir se vêtir convenablement, mais il faut aussi suivre la mode, quelque capricieuse qu'elle puisse être.

Jamais la lingerie de dame n'a été aussi soignée que cette année; il y a plusieurs raisons pour cela dont la première c'est que la lingerie de dessous est beaucoup plus vue que par le passé du fait de la transparence de la plupart des étoffes à corsages. Mais même cela a son bon côté, car il n'y a aucune raison pour ce qui est joli

et délicat soit irrévocablement condamner à rester invisible.

Le jupon léger

Si vous voulez avoir des détails sur les dernières créations parisiennes jetez un coup d'oeil sur nos illustrations. Ce petit vêtement léger qui, à première vue, pourrait être pris pour une chemise de nuit est en réalité un jupon pour toilette légère, un jupon qui lui aussi suit la mode qui est aux robes courtes quoiqu'un peu plus longues que celles de l'an dernier toutefois. C'est la raison pour laquelle le haut du jupon est uni et que le bas est en Georgette. Les rubans qui forment bretelles sont en velours noir.

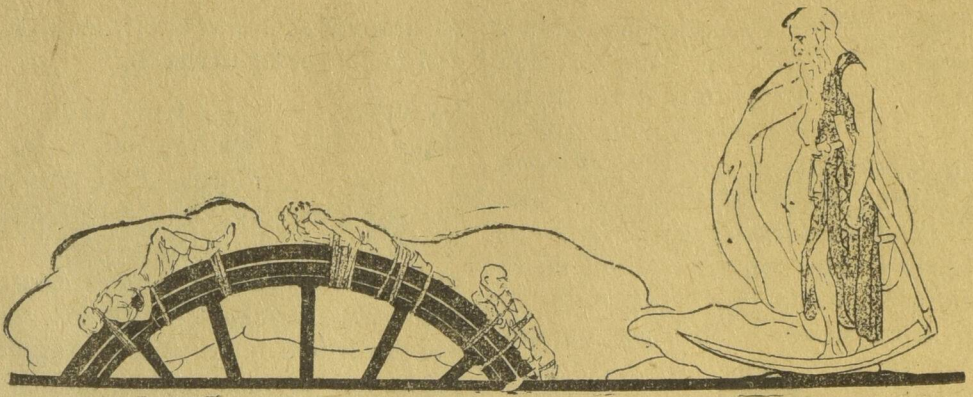
La chemise

Remarquez aussi la jolie chemise pour accompagner une toilette basse. Les brassières recouvrent un élastique léger qui vient s'attacher devant la chemise laissant ainsi le dos libre à volonté.



Un bonnet

Les bonnets de boudoir se font, eux aussi, de plus en plus légers. Qu'un bonnet couvre la tête ou non, peu importe, pourvu qu'il enjolive un frais minois. Le bonnet que nous vous montrons dans notre vignette ne se compose que d'une bande d'élastique recouverte de satin ou de soie et qui encercle la tête. On peut aussi ajouter un petit ornement léger de chaque côté de la tête pour obtenir un effet ravissant!



POURQUOI MOURRONS-NOUS ?

Ce que la science a découvert sur le secret de la jeunesse éternelle.

Quel est celui d'entre nous qui n'a jamais regardé cent ans en avant de lui pour voir ce que serait le monde à cette époque et qui n'a pas été attristé à l'idée qu'il ne serait pas là à ce moment. Et cependant—pourquoi pas—ne sommes-nous pas un être en santé, dans toute la force de la vie? Cependant nous sommes certain que nous ne verrons jamais l'année 2021. Nous sommes donc remontés, comme une montre, pour ne marcher qu'un certain nombre d'années. Nous admirons un centenaire parce que le fait est rare, mais tout le monde ne pourrait-il pas être centenaire? Le docteur Eugène Lyman Fisk prétend qu'il n'y a aucune raison pour que nous ne puissions pas vivre durant des siècles et des siècles.

Le docteur Voronoff a réussi à greffer sur de vieux moutons et de vieilles chèvres des glandes de jeunes chèvres et de vieux moutons et ces vieux moutons et chèvres se sont mis à gambader comme de tous jeunes animaux.

* * *

D'après la statistique, l'homme vit approximativement une soixantaine

d'années cependant que la femme atteint soixante-et-quatre ans. Ce qui signifie que de tous les enfants blancs nés en Amérique, les hommes mourront à soixante ans et les femmes à soixante-et-quatre ans; et même cette donnée est encore fautive car le nombre d'hommes dépassant la soixantaine tend à diminuer considérablement.

D'après C.-H. Forsyth, il y avait, en 1890: 56.1% des enfants nés qui se rendaient à l'âge de 10 ans, tandis que cette proportion n'était, en 1910, que de 49.9%. En 1890, 32.8% se rendaient à l'âge de quarante ans, tandis qu'en 1910, 29.9% seulement atteignaient cet âge.

Ces chiffres paraissent être un piètre résultat de nos sciences modernes, de l'hygiène à peu près inconnue il y a quelques années encore, des progrès de la médecine et de la chirurgie. Quel peut être le bien résultant de la science moderne si nous ne pouvons gagner une seule année de vie de plus qu'autrefois?

A cette question les savants nous répondront que la vie moderne est de-

venue si complexe que le corps humain n'a pas encore eu le temps de s'adapter à la vie nouvelle. De plus, les grandes inventions qui ont enrichi le monde depuis quelque temps: les chemins de fer, l'électricité, l'automobile, l'aviation ont ajouté un nombre incalculable de morts à leur crédit.

Pourquoi mourrons-nous ?

Le docteur E.-E. Rittenhouse nous dit qu'il y a toujours, aux Etats-Unis, 1,500,000 personnes malades de maladies qu'ils auraient pu prévenir; que quatre morts sur dix auraient pu être évitées.

Le docteur Eugène Lyman Fisk nous dit que sur 28,000,000 d'hommes entre 16 et 60 ans, 8,500,000 ont des maladies organiques.

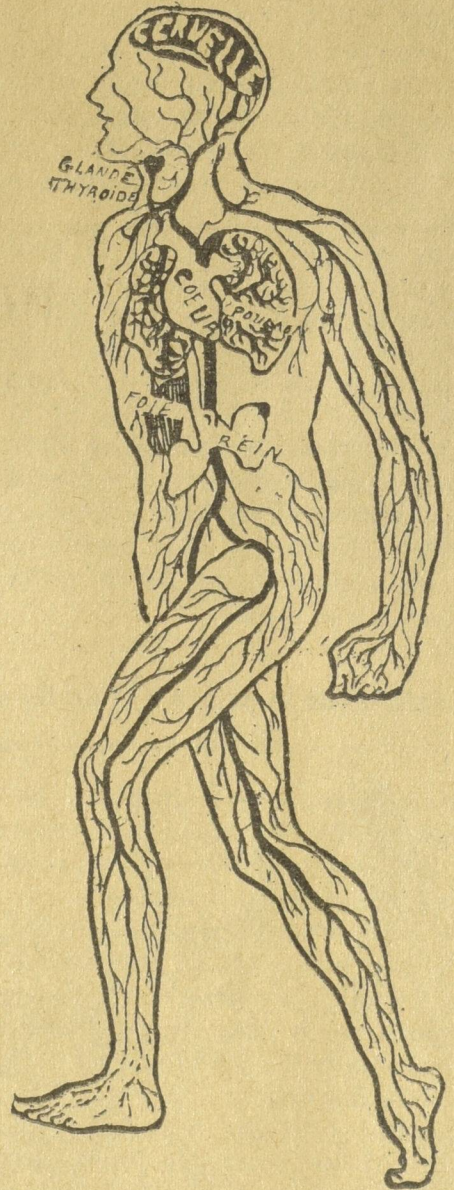
Il serait peut-être intéressant de lire la cause des décès.

En 1917, une année typique aux Etats-Unis, où les chiffres n'ont pas été augmentés ni compliqués par la guerre, 14.2 personnes par mille sont mortes. Sur chaque 1,000,000 morts, 152.2 le furent par des maladies de coeur; 149.8 de pneumonie; 146.4 de tuberculose; 107.4 de maladies de reins; 82.9 d'apoplexie; 81.6 de cancers; 79. de diarrhée; 25.3 de maladies des artères; 17.2 de l'influenza; 16.9 de diabète; 16.5 de diphtérie; 16.3 de bronchites et 108.8 d'accidents de toutes sortes.

Les maladies artérielles et la diabète montrent un accroissement extraordinaire. En 1900, seulement 16.1 sur 100,000 mouraient de maladies des artères et 9.7 de diabète. Ces maladies avec celles du coeur et des reins sont des maladies qui résultent de l'usure du corps humain.

Nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les figures des dames de la haute so-

ciété à la fin d'une saison pour constater les ravages qu'une vie agitée a causés. C'est le surmenage qui amène la vieillesse.



Plusieurs savants ont étudié la vieillesse et ses causes principales. Il y a eu des volumes et des volumes d'écrit pour nous prouver que nous pouvions vivre cent ans et plus si nous savons

nous priver de certaines choses que nous prenons. On nous a donné en exemple la vie de plusieurs vieillards fameux pour appuyer ces écrits et ces dires.

L'exemple classique de Cornaro qui vécut confortablement jusqu'à l'âge avancé de 98 ans; son secret était la diète à laquelle il s'astreignit, ne prenant que 12 onces de nourriture par jour.

Un exemple vivant est le comte Greppi, un sénateur italien et ancien diplomate, qui est encore en parfaite santé à l'âge de 102 ans. Le comte Greppi nous assure qu'il n'a jamais aimé.

Si pour devenir centenaire il faut se priver des joies que la vie nous apporte, qui voudrait être centenaire? La plupart d'entre nous préféreraient une vie courte et joyeuse à une vie longue et ennuyeuse.

Les raisons de la nature à la limite de la vie.

Mais le genre humain n'est pas le seul à vieillir et à mourir. Il partage son sort avec toutes les créatures animales et végétales. Il semble que toutes les créatures aient un certain nombre d'années à vivre et Weissmann a trouvé qu'il est donné à chaque espèce le temps voulu pour se reproduire et donner aux petits les soins requis jusqu'à leur majorité.

Parmi les plantes, les champignons ne vivent que quelques jours tandis que le baobab vivra plus de 5,000 ans. Plusieurs insectes ne vivent que quelques heures. Des arbres vivent 60, 100 et 200 ans. Quelques tortues atteignent souvent 200 ans, les petits oiseaux dépassent guère 7 ou 8 ans; les aigles vivent plus de 100 ans; les ba-

leines plusieurs siècles; les chevaux de 15 à 30 ans; les éléphants de 30 à 40 ans, quoiqu'on croit généralement qu'ils puissent vivre jusqu'à 100 ans.

Mais si nous allons plus loin, nous trouvons des créatures qui ne meurent pas et d'autres qu'il est très difficile de tuer. Plusieurs espèces de bactéries, par exemple, toutes les créatures qui sont unicellulaires sont immortelles, ceci bien entendu si elles ne sont pas dévorées par des animaux plus grands. Plus fort encore; nous sommes assurés par les docteurs Alexis Carrel et Jacques Loeb que chaque cellule de notre propre corps est, ou pourrait être immortelle. Le docteur Carrel possède des fragments du coeur d'un embryon de poulet pris il y a huit ans et qui continue à vivre.

Certains organes ont été enlevés à des hommes morts aujourd'hui, gardés sur la glace pendant plusieurs jours, greffés après sur d'autres individus et qui continuent à vivre.

Il est, par conséquent, démontré que la mort du corps n'entraîne fatalement pas avec elle, la mort immédiate de tous les tissus et organes.

Si, alors, chaque cellule de notre corps est immortelle, pourquoi, demanderons-nous, ne peuvent-elles vivre en groupe? Est-ce que la vie, plus la vie, serait égale à la mort? Pour comprendre ce paradoxe il nous faut étudier la marche de notre corps, commençant avant même la naissance et se terminant avec la mort.

Friedrich Von Mueller, donnant une lecture à Munich, il y a 6 ans, faisait remarquer que la vieillesse commençait à l'adolescence et que nous commençons à mourir en naissant. Chaque minute de notre vie est un pas de fait vers la mort qui n'est que la fin d'une longue dégénérescence.

Mais comment arrêter cette dégénérescence?

Des résultats extraordinaires ont été obtenus dernièrement en Angleterre par Julien Huxley avec des glandes thyroïdes.

On a employé la thyroïdothérapie sur des têtards qui sont devenus grenouilles deux fois plus vite qu'à l'ordinaire, mais qui cessèrent de grossir, en sorte qu'on eut des grenouilles adultes de la grosseur d'une mouche.

D'un autre côté, des têtards à qui on avait enlevé la glande thyroïde, grossirent jusqu'à en devenir monstrueux, mais ils restèrent têtards et ne devinrent jamais grenouilles.

Le procédé de la thyroïdothérapie a été essayé dernièrement, en Angleterre sur la personne de mademoiselle Connie Ediss, une actrice Anglaise âgée de 50 ans. Melle. Ediss prétend qu'elle "peut sauter par-dessus les

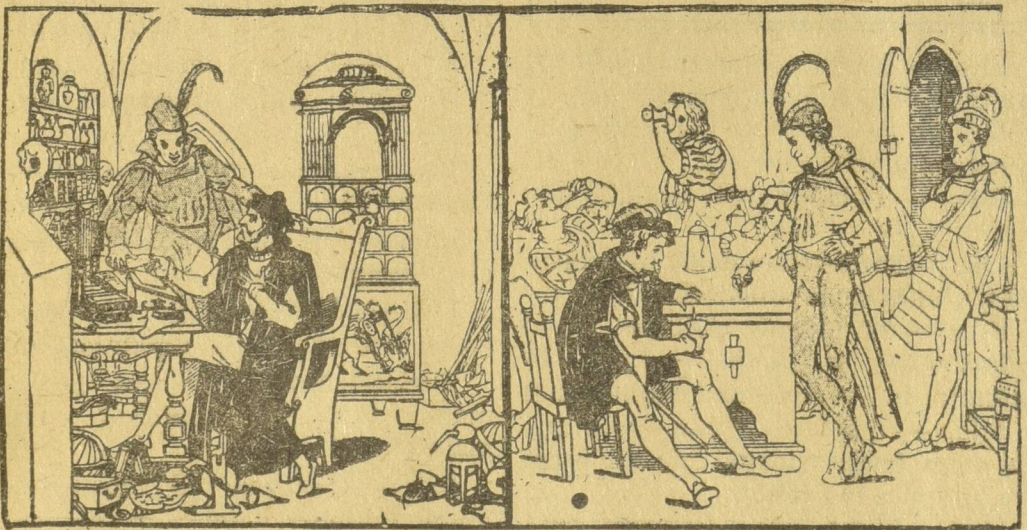
maisons", pour nous servir de sa propre expression, maintenant qu'elle a subi l'opération.

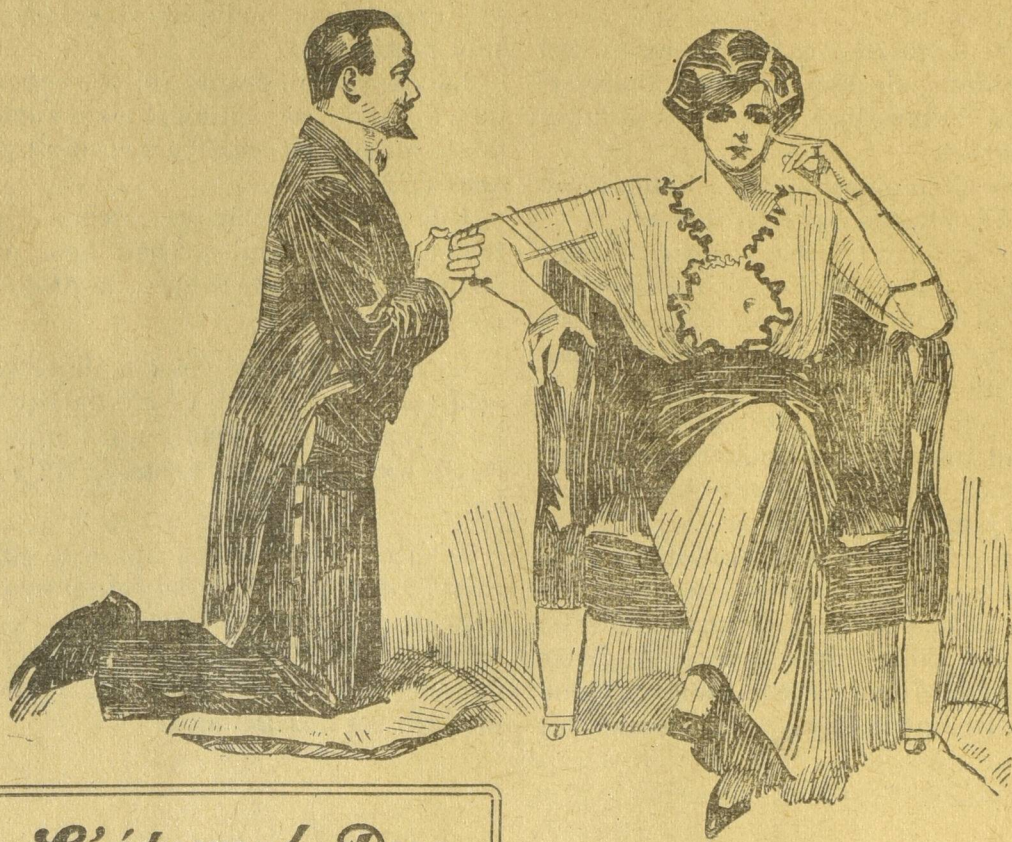
La thyroïdothérapie n'est encore qu'à l'état d'essai, mais il n'y a aucun doute qu'elle est appelée à révolutionner l'existence.

Une chose curieuse, depuis les temps les plus reculés, l'homme a tout fait pour trouver le moyen de prolonger la vie.

Le fait le plus intéressant illustrant cela est la fameuse légende de Faust. En ce cas c'est le diable qui donne à Faust son secret en échange de son âme.

D'autres philosophes ont cru qu'il existait quelque part une fontaine qui donnait la jeunesse éternelle, et Ponce de Léon, l'explorateur de l'Amérique, croyait avoir trouvé cette fontaine dans les îles Bahama.





L'éternel Duo

Elle. — Et, tu m'aimeras toujours, toujours comme maintenant?

Lui. — Je t'aimerai toujours, toujours comme maintenant!

Elle. — Mais, je serai malade, faible.

Lui. — Faible ou malade, je t'aimerai toujours comme maintenant!

Elle. — Et, puis, je vieillirai.

Lui. — Qu'est-ce que ça fait? Je t'aimerai toujours comme maintenant!

Elle. — Parfois, je me fâcherai; j'ai mon tempérament. Je ne serai pas toujours souriante.

Lui. — N'importe; je t'aimerai toujours, toujours comme maintenant!

Elle. — Et, si nous sommes pauvres, et si je n'ai que des loilettes de quatre sous?

Lui. — Enfant! je t'aimerai toujours, toujours comme maintenant!

Elle. — D'autres femmes plus jeunes et plus belles passeront sur ta route.

Lui. — Je ne verrai que toi et je t'aimerai toujours comme maintenant!

Elle. — Les enfants exigeront peut-être tous mes soins.

Lui. — Je serai patient et je t'aimerai toujours comme maintenant!

Elle. — Alors, bien vrai, tu m'aimeras toujours, toujours comme maintenant?

Lui. — C'est juré, je t'aimerai toujours, toujours comme maintenant!

Elle. — C'est pas vrai, mais puisque tu l'as répété et juré, je crois que tu m'aimeras toujours, toujours comme maintenant!

... CHAND D'HABITS!

La hausse extraordinaire des matières premières, en ce qui concerne les lainages et les tissus, est, comme on le conçoit, tout à fait favorable à la vente des habits et complets d'occasion.

Tout le monde n'a plus les moyens de "s'habiller richement" chez le bon tailleur—ou même avec des "laissés pour compte"—et il existe sur le marché de Paris et d'ailleurs une demande discrète mais assez importante de pardessus usagés, de jaquettes et de vestons d'occasions et de chapeaux remis à neuf par l'art de teinturiers subtils.

C'est l'heure du "chand d'habits". Il est devenu la providence du riche d'avant-guerre, du propriétaire ruiné par le moratorium et de tous ces citoyens déshérités qui ne touchent pas encore d'allocations, mais en espèrent.

Il achète au valet de chambre du nouveau-riche les habits que Monsieur ne daigne plus porter et il sait les proposer avec tact au locataire d'à côté qui les paye sans marchander—les temps sont durs!—et qui remercie un peu honteusement Chand d'habits d'avoir pensé à lui.

Il sait qu'il peut compter sur son silence.

Chand d'habits fait des affaires d'or: jamais il n'eut d'aussi belle clientèle, et il s'y connaît.

Autrefois, les affaires étaient plus dures.

Il se souvient avec quelque dédain de la clientèle cosmopolite qu'il ha-

billait alors. Alors, il travaillait en grand, et surtout pour les marchés exotiques.

Il vendait les vieux habits à la douzaine et les expédiait par ballots, vers des contrées lointaines comme le Kamtchatka, les îles Sous-le-Vent ou la Corée. Il habillait les Kalmouks, les Botukodes ou les guerriers de la tribu des Ducks-Ducks, en Nouvelle-Guinée.

Et tout ce monde n'avait pas l'air de polir un huit-reflets suivant ces règles traditionnelles qui stigmatisent un homme de goût, ou de s'asseoir autour du plat de couss-couss familial sans briser le pli d'un pantalon.

Chand d'habit en frémit encore...

Avant la guerre, le grand marché du "second hand clothing trade"—des vieilles "nippes"—se tenait à Londres. Les vieux habits, les vieux gibus, les vieux chapeaux démodés de femmes, les robes de bal flétries, robes de chambre à fleurs, pantoufles de tapisserie éculées, boas mités, manchons informes, matinées roses ou bleues ou arc-en-ciel, toute la défroque des grandes capitales, enfin, venait s'échouer dans de vastes entrepôts de White Chapel, dans l'East End, où elle était emmagasinée pour triage.

Là, des "sorsisseurs" experts prenaient un à un chaque article et lui assignait son lieu d'exportation: cette écharpe pour les Indes, ce canotier de femme pour l'Afrique du Sud, ce veston de flanelle pour les "seringueros" (ramasseurs de caoutchouc) péru-

viens, cette robe de taffets à pois pour les Nouvelles-Hébrides.

Il faut posséder imperturbablement sa carte du monde pour travailler sans mécomptes dans cette branche d'exportation; il faut être aussi psychologue et connaître à fond sa clientèle.

C'est avoir la vue courte que de penser qu'un nègre se coiffera avec un plaisir égal d'un chapeau à plumes de général ou d'un ancien casque de sapeur-pompier datant du règne de Louis-Philippe.

Le Congolais, le Peuhl, le Hottentot, le Zambézien, le Caffre, ont des idées très arrêtées: ici, en fait de "melons", on ne trouvera d'acheteurs que pour ces chapeaux ronds à bords plats (un moment à la mode à Paris, vers 1898) et qui sont, en Angleterre, la coiffure traditionnelle des jockeys, des entraîneurs, des bookmakers, en un mot, de tout ce qui vit du cheval et des courses.

Là, comme chez les indigènes de la colonie du Cap, le chapeau "Cronstadt"—une sorte de compromis entre le haut-de-forme et le melon—a encore ses adeptes. Comme le "Cronstadt" n'est plus guère porté chez nous, on éprouve les plus sérieuses difficultés à alimenter le marché nègre et les chapeaux de cette forme y commandent les hauts prix.

On a cherché à expliquer ce phénomène de la popularité de cette coiffure et l'explication la plus plausible qui en a été donnée, c'est que le "Cronstadt" fut le couvré-chef habituel du Président Krüger—et les nègres ne peuvent l'oublier en manipulant certaines pièces de monnaie où le célèbre homme d'état figure coiffé de la sorte.

La monnaie joue donc, là-bas, le rôle d'un journal de modes...

L'Afrique était, d'ailleurs, le plus important lieu d'exportation des vieux vêtements. Des experts ont pu établir que, rien qu'au Congo belge, plus de dix mille chapeaux hauts-de-forme étaient annuellement absorbés par la population mâle.

Mais d'autres pays manifestent un goût singulier pour certains articles bien déterminés de notre garde-robe. La Perse, par exemple, achètera autant d'habits à "queue de pie" et autant de vieilles pantoufles qu'on pourra lui en offrir.

Ce que demandent la Mongolie, le Thibet et d'autres régions de l'Asie centrale ce sont... des vieilles chaussettes et des vieux bas, qui sont employés comme gants, mitaines, et, d'une façon générale, pour se couvrir les bras.

Les indigènes de l'île de Java sont plus fantaisistes dans leur appréciation de nos défroques modernes. Ce que réclament avant tout les élégants, ce sont les vieilles casquettes multicolores portées, dans les pays anglosaxons, par les joueurs de cricket. Une cape en soie, de jockey, ravit toujours les amateurs.

Nous avons pu observer en France, pendant la guerre, la passion bizarre que manifestaient certains travailleurs indigènes pour d'étranges coiffures.

Dans quelques ports où des Chinois aidaient aux constructions navales, ces fils du Ciel étaient, quelque temps qu'il fit, coiffés de "suroïts" ou chapeaux de toile cirée imperméable comme en portent nos marins-pêcheurs. Suroïts jaunes ou suroïts noirs ne manquaient pas d'être de plus comique effet par temps sec et sous un aveuglant soleil.

Par contre, d'autres "Chinks" adoptaient le chapeau de paille et l'arbo-raient, le plus gravement du monde, même pendant les neiges de décembre. Les Annamites ne rvaient que l'habit militaire; on leur a vendu des milliers de bonnets de police.

Aux Indiens de l'Amérique méridionale, on envoie tout ce qu'on peut récupérer comme anciennes guêtres. guêtres blanches ou noires, ou jaunes, ou à carreaux. Il est très plaisant de les voir circuler avec ces guêtres dont ils affublent leurs pieds nus.

Mais on ne discute pas des goûts ni des couleurs et l'on fait partir pour le Brésil des centaines de caisses de vieux chapeaux de femmes. Les indigènes de la forêt ne se laisseront jamais de les acheter. Ils les dépouillent de leurs garnitures de plumes, rubans et autres fanfreluches qu'ils réservent pour leur toilette personnelle. Et ils font ensuite hommage à leurs épouses, qui en semblent fort satisfaites, des vieilles formes de paille ainsi dénudées de tout ornement.

—o—

L'ORIGINE DU MOT "PARADIS"

—

Le mot "paradis" n'apparût dans l'Ancien Testament que lorsque les écrivains grecs qui composèrent les septante traduisirent par "paradeisos" l'hébreu "Gan Eden" dont l'exacte signification est "jardin d'Eden". Paradis, dans la langue des Hellènes ne sert à désigner qu'un jardin. C'est par extension qu'on lui donna le sens actuel, "jardin de Dieu".

A n'en pas douter, les Hébreux plaçaient en Orient ce séjour bienheureux; ils sont d'ailleurs persuadés aujourd'hui, qu'il existe encore et qu'un jour les âmes pures le réintégreront. Les savants s'accordent à penser qu'ils en empruntèrent l'idée aux Perses lorsqu'ils entrèrent en contact avec eux.

Il n'est donc pas indifférent de rechercher les croyances des anciens habitants de la Perse, en ce qui concerne la Création et le Paradis. Dans la tradition écrite des Perses, le Zend Anesta, un esprit malin arrive à convaincre le premier couple humain qu'il a créé toutes choses et que tout bonheur leur sera dévolu par Ahirman, son maître. Après trente ans ils prennent un vêtement noir et s'élancent à la chasse. Ayant tué une chèvre blanche, ils en boivent le lait onctueux. Alors s'engendre le mal, car toujours les esprits malins parviennent à leurs fins. Quand le premier homme et la première femme ont achevé leur repas lacté, ils perdent leurs vertus.

Les sectateurs du Dalai Lama, dont la résidence fut longtemps interdite aux occidentaux, professent une autre croyance. Leurs livres enseignent que dans le premier grand jardin croissait une plante comestible d'un goût exquis. Un homme en mangea un beau jour, un autre l'initia et depuis ce temps la bonne fortune délaissa l'humanité. Les années passèrent et jamais plus ne reparut la plainte délicate. Les hommes se nourrirent d'une sorte de beurre rouge, d'herbes mauvaises, d'ivraie. Enfin, il leur fallut cultiver péniblement le sol. La vertu s'en fuit de la terre et la violence, le meurtre et la déloyauté augmentèrent.

Une brève histoire de la Corporation des Chirurgiens en France

Vers la fin du XIII^e siècle, les chirurgiens, considérés, jusqu'alors comme de vils artisans et séparés du corps médical, s'organisèrent en une corporation appelée la collège de St-Côme. Cette institution, érigée en Faculté par les Papes, avait le droit d'enseigner la chirurgie, de faire passer des thèses et de délivrer des grades de bacheliers, licenciés et maîtres ou docteurs.

Mais, en 1372, les bacheliers proprement dits s'érigèrent en communauté et obtinrent de Charles V que le barbier et premier valet de chambre du roi serait garde et chef de "toute barberie et chirurgie du royaume".

Depuis longtemps, les chirurgiens abandonnaient à leurs élèves, barbiers ou inciseurs, la taille de la barbe, la coupe des cheveux, la saignée et le pansement des plaies peu dangereuses. L'illustre chirurgien Ambroise Paré, qui, le premier, apporta quelque méthode en son art, avait été apprenti barbier et il était déjà chirurgien ordinaire du roi quand il consentit à se faire recevoir maître et agréger à la confrérie de Saint-Côme.

Fort de ces précédents et poussés par la jalousie professionnelle et l'amour du lucre, les médecins se posèrent en protecteurs des barbiers et, par les contrats de 1505 et de 1507, promirent de leur donner une instruction scientifique, leur firent jurer de n'entreprendre aucune opération importante sans appeler le médecin, et, après les avoir décorés du titre de chi-

urgiens-barbiers, les prônèrent dans leur clientèle au détriment des chirurgiens.

Les maîtres de Saint-Côme protestèrent, portèrent plainte à l'Université et demandèrent à faire partie de la Faculté de médecine.

Celle-ci ne désarma pas et, après s'être appuyée sur la corporation des barbiers-barbants et perruquiers, se donna le ridicule d'opposer les étuvis-tes ou baigneurs aux maîtres chirurgiens.

Ravalés au rang d'artisans, réduits pour les besoins de leurs études à disputer par la force les cadavres des suppliciés aux valets du bourreau ou aux gardiens des cimetières, les chirurgiens traitèrent en 1655 avec les barbiers et consentirent à ne former avec eux qu'une seule corporation.

Diverses ordonnances, notamment l'édit de 1749, qui autorisait les chirurgiens à porter la robe, séparèrent définitivement ces derniers des barbiers-perruquiers et ne se livrèrent plus aux opérations chirurgicales, mais n'en continuèrent pas moins à pratiquer la saignée jusqu'en 1789.

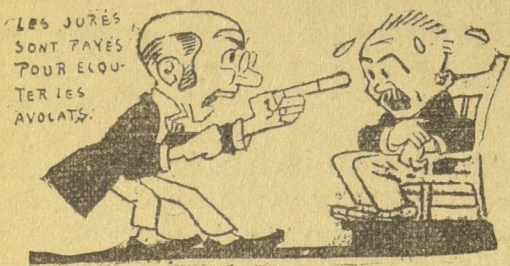
Depuis l'époque où ils furent affranchis de la tyrannie des médecins et des barbiers, les chirurgiens français firent faire de très grands progrès à leur art. J.-L. Petit, Choppart, Percy, Desault, Portal, Favrolle, perfectionnèrent les méthodes opératives et les instruments.

La chirurgie, art éminemment français, a été illustrée dans notre siècle

par d'incomparables praticiens, tels que Larrey, Dupuytren, Lisfrancs, Velpeau, Nélaton, Maisonneuve, Péan et Doyen.

Ajoutons que la découverte de l'anesthésie due aux Américains Jackson et Morton et qui permet d'atténuer ou de supprimer la douleur des opérations par des inhalations d'éther ou de chloroforme, ainsi que celle des pansements antiseptiques, préconisés par l'Anglais Lister, ont été préparées ou perfectionnées par les travaux des savants français, Soubeiran, Déclat, Raspail et Pasteur.

— o —



LA FEMME ET LE BARREAU

Dire qu'il y a de mes concitoyennes, des Montréalaises qui seraient prêtes à se battre pour avoir le droit de pratiquer comme "avocates!"

Afin de leur changer les idées, je leur soumets humblement l'opinion d'un de nos avocats les plus en vue, sur la docte profession:

"L'avocat est le seul individu au monde, avec le pirate de garages d'auto, qui fait son argent, lire tous ses revenus des tracas de son prochain. Il y a toujours deux faces à un litige, de même qu'il y a toujours un avocat pour chacune. De quelque côté qu'il

plaide, l'avocat trouve toujours du beurre à mettre sur son pain. Avec une once de témoignage favorables, l'avocat fait une tonne de preuves. Il tourne une maigre chance de succès en honoraires volumineux. Il prouve que ce qui est noir est blanc et vice-versa. L'avocat travaille pendant que le jury et parfois le juge dorment. On trouve des avocats partout,—excepté au ciel, dit-on;—il y en a qui débütent avec une toge et finissent dans la peau d'un journaliste, hélas! ou d'un "agent d'immeubles"; ohé! Les avocats barbotent dans la politique comme les canards dans l'eau; ils s'y complaisent. Un grand nombre de premiers ministres ou de membres du cabinet sont des avocats. Un avocat coûte, d'ordinaire, de 50 cents en montant, et parfois, ils font crédit au client, jusqu'à ce qu'il soit sorti de prison. Dans le commerce, on peut montrer ce qu'on a reçu pour la valeur de son argent; si vous fréquentez les avocats, vous n'avez que des reçus à montrer, encore pas toujours. Les avocats vous disent que le temps vaut de l'argent. Vous leur racontez votre histoire qu'ils répètent au jury et que le juge à son tour, vous répète. Au bout du compte, vous attrapez "votre temps" de détention et l'avocat attrape vos capitaux. Il y a même des avocats qui ne discutent pas avec leur femme sans lui charger des honoraires. Les avocats comme les médecins chiquent du latin, et ils emploient l'habeas corpus pour vous tirer d'un mauvais pas. Tant que les jurés seront payés pour écouter les avocats, la chicane fleurira parmi nous."

Allons, mesdames, vous qu'on appelle les anges du foyer et de la paix, avez-vous encore envie d'être "avocates?"

Les superstitions engendrées par l'éternuement

Un docteur des temps passés disait :
"Une maladie qui provoque l'éternuement est toujours mortelle et les malheureux qui en sont atteints dépassent rapidement."

Il ne parlait point de l'influenza espagnole mais seulement des "Erreurs vulgaires". De nos jours, la sternutation anéantirait des races entières si elle était mortelle. Cependant c'est peut-être un souvenir de cette superstition qui incite à accompagner d'une bénédiction cet acte involontaire et très commun. Ces paroles que l'on émet lorsqu'on entend un éternuement sont en réalité une sorte de prière destinée à éloigner le mal. Lorsque quelqu'un éternue près de lui, l'Hindou s'écrie : "Vivez longuement". L'italien préfère le souhait : "Felicità"; l'allemand : "Gesundheit" (Bonne santé) ou "Gotthelf" (Dieu vous aide) ; le polonais : "Nazdrovie" (Bonne santé). La phrase hébraïque est "Chayim tobim" (Une bonne santé) et celle des Maures Asiatiques "Ur hamuk Allah" (Dieu vous bénisse).

Au commencement du siècle dernier on eut considéré, en Angleterre, la négligence du souhait "God bless you" comme un grave manquement à l'étiquette.

L'origine de cette coutume est obscure et inexplicable. La sternutation, naturellement, est aussi vieille que l'humanité et, si nous devons ajouter foi aux assertions fabuleuses de l'historien Strada, l'éternuement fut le

premier signe de vie que donnèrent les statues mythologiques de Prométhée. Les doctes rabbins du Talmud nous assurent qu'Adam souffrit de ces extravagances de l'organe de l'odorat. Mais ni Strada ni les savants rabbins ne peuvent nous renseigner sur le point de savoir si Prométhée souhaite une bénédiction à ses images ou si madame Eve salua de cette manière la première manifestation du phénomène.

Quelques auteurs catholiques attribuent à Grégoire de Tours (544-599) l'usage de la bénédiction "Dieu vous aide" ou "Salvé" (Bonne santé) après l'éternuement et disent qu'il ordonna de propager cette coutume pendant la peste bubonique dont la sternutation était un symptôme mortel. Longtemps avant le saint prélat, cependant, Aristote mentionne une habitude analogue et, dans le Zend Anesta, l'un des plus vieux monuments littéraires du monde, les bénédictions consécutives à l'éternuement sont recommandées comme le moyen le plus énergique d'éloigner les mauvais esprits. Déjà, Platon demandait : "Pourquoi saluons-nous celui qui éternue?" Ce qui montre que les Grecs ne connaissaient rien de l'origine de cette coutume qu'ils tenaient probablement de quelques peuplades aborigènes. Les Siamois en donnent une raison plausible : "Le diable, disent-ils, conserve un grand livre contenant les noms de tous les êtres humains. Lorsqu'il n'a rien de mieux à

faire, il lit ce registre et quand il épelle un nom, la personne ainsi désignée doit éternuer; c'est pourquoi nous souhaitons la santé à l'éternueur."

Ce spasme nasal a donné naissance à de nombreuses superstitions, non seulement chez les barbares, mais encore parmi les peuples civilisés. Les Romains le considéraient comme un

l'orateur comme leur sauveur et de l'élire pour chef".

De nos jours, l'éternuement est considéré comme un mauvais signe, comme le symptôme infaillible de l'influenza et chacun crie à l'éternueur: "Appelez un docteur".

Puisque nous parlons de la sternutation, il n'est pas indifférent de rap-



Romain éternuant.

signe de mauvais augure et pour détourner le mal qu'il annonçait, criaient "Absitomen".

D'autre part, les Grecs y voyaient la prédiction du succès pour leurs entreprises. Ainsi, Xénophon, dans sa campagne contre les Perses fit un jour une allocution à ses troupes. L'un des "dix mille" éternua et nous lisons que ceci "fut pour tous un sujet de considérer

peler que Cyrano de Bergerac avait, pour les dimensions du nez, un rival antique. Ammianus, dans un épigramme sur le possesseur de ce nez gigantesque, s'écrie:

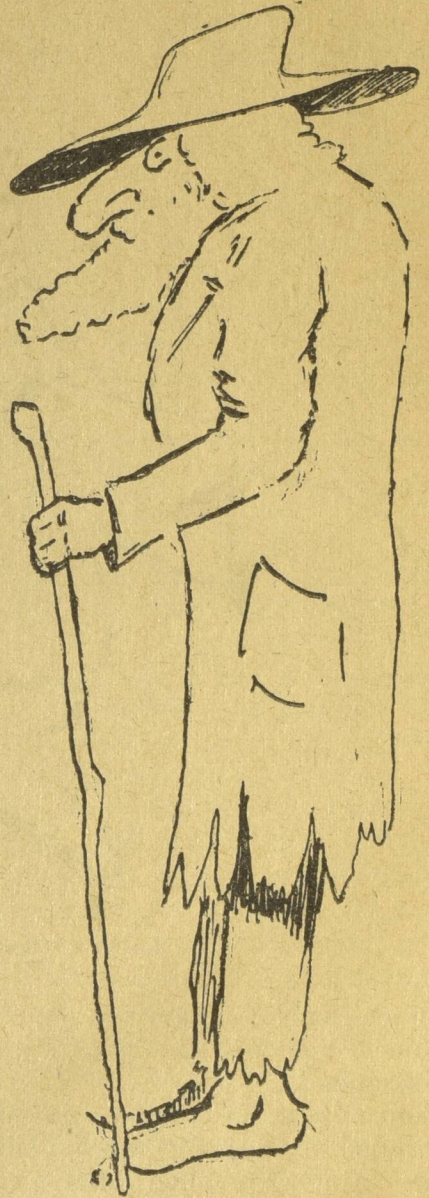
"Il ne dit jamais "Dieu vous bénisse" quand il éternue. Parce que son oreille est si loin de son nez qu'il ne peut entendre le son".

LE MYTHE DU JUIF ERRANT

Voici environ six ans, peu de jours après le début de la guerre, des contes nous parvinrent de Russie au sujet de la réapparition du "Juif errant", l'antique hébreu qui—depuis la crucifixion, ne cessa de voyager de par le monde et qui, selon la légende, est condamné à errer de la sorte jusqu'à la seconde venue du Sauveur.

La dernière apparition du "Juif errant", avant celle que nous signalaient les récits des moujicks—il y avait encore des moujicks en 1914—advint à Bruxelles, il y a 145 ans. Cette fois, le voyageur déclara se nommer Isaac Laquedam et narra, avec une grande abondance de détails, les incidents entraînés par la mort de Jésus. Il parla de son propre crime pour lequel il avait été voué à des tribulations devant durer des siècles innombrables. Le triste sort du loquace Isaac provoqua la sympathie de la population de la capitale belge. Il ne tarda point à disparaître et on n'en entendit plus parler jusqu'à l'époque dont les perturbations susciterent sa résurrection en Russie.

La légende dont le langage est toujours merveilleux, affirme que lorsque Jésus fut mené au lieu de la crucifixion, il dut passer sous la porte du procureur Pilate. Un certain Cartaphilus, portier au service du procureur, le frappa dans le dos et cria: Allez plus vite, Jésus. Pourquoi donc flânez-vous? Alors Jésus le regarda sévèrement et dit: Je vais et vous attendrez que je sois revenu!



Le mythe nous annonce qu'à ce moment Cartaphilus était âgé de trente ans et qu'à chaque fois qu'il atteint

une nouvelle centième année, il reprend son ancienne apparence adulte et sa promenade désespérante.

Une version prétend que Cartaphilus embrassa la foi chrétienne et fut baptisé par Ananias qui baptisa également l'apôtre Paul. Il aurait pris ensuite le nom de Joseph et aurait élu domicile en Arménie.

En 1542, le Juif errant se fit voir en Allemagne, sous le nom d'Asasuerus et on accepta ses récits. Il expliqua qu'au temps de Jésus il était cordonnier et qu'il se montra l'un des plus acharnés à exiger sa mort. Sur la voie du supplice il poussa le Rédempteur quand celui-ci voulut s'arrêter pour se reposer. Jésus se détourna et lui dit: Toi aussi, tu marcheras!

Alors, le savetier fut pris d'un irrésistible désir de marcher, marcher

toujours. Il abandonna sa femme et ses enfants et entreprit de divaguer sans cesse. On le décrivit comme un homme de grande taille, paraissant âgé de cinquante ans et allant toujours nu-pieds. Ses cheveux étaient prodigieusement longs. Toujours il portait des pantalons de matelot et un vaste manteau.

En 1575, le Juif errant fut entrevu en Hollande et quelque temps après il arrivait à Strasbourg où il fit savoir à la population qu'il avait visité la ville deux siècles auparavant. "Ce qui, dit un chroniqueur de l'époque, fut reconnu comme véritable à l'aide d'une référence aux registres de la ville." Peu après il passa en France où les naïfs récits engendrés par ses apparitions furent publiés sous le titre "Histoire admirable du Juif Errant."



Un trait de saint François de Sales

Saint François de Sales s'était rendu à Belley pour le sacre du célèbre évêque Camus, son ami. A peine de retour à Annecy, il reçut du roi Henri IV un ordre de se rendre à Gex pour conférer avec le baron de Luz, lieutenant-général du roi en Bourgogne, sur les mesures à prendre afin de rétablir dans ce pays le culte catholique. L'homme de Dieu s'empressa d'obéir et partit avec une suite de douze personnes.

En arrivant sur les bords du Rhône, il vit que ce fleuve était excessivement débordé, et si furieux dans sa course rapide qu'aucun pilote n'aurait voulu y aventurer sa barque, tant il paraissait évident que ce serait se livrer à une mort certaine. Cette voie étant fermée, il n'y avait d'autre moyen de continuer le voyage que de passer par le pont du Rhône à Genève. Mais là le danger n'était guère moins grand, car les calvinistes, dans leur haine acharnée contre le plus redoutable adversaire de l'hérésie, ne manqueraient pas de l'immoler dès qu'ils le sauraient en leur pouvoir.

En présence de ce double péril, les personnes qui l'accompagnaient étaient d'avis d'attendre que la violence des eaux du fleuve ayant un peu diminué, permît de le traverser. Dans une affaire où les intérêts de la religion étaient en jeu, le zèle du saint apôtre ne pouvait s'accommoder de ces conseils timides. Il eut recours à la prière et se rendit à Saint-Julien, petite ville proche de Genève, où il offrit à Dieu le saint-sacrifice, disant

avec un doux sourire: "Nos citoyens de Genève ne veulent point entendre la messe, je veux leur en porter une toute dite."

Au moment solennel de la consécration, tenant en silence les yeux fixés sur l'adorable sacrement, il se senti tout-à-coup la résolution la plus énergique, que sentirent également à l'heure même tous ceux de sa suite. Aussitôt la messe finie, il leur dit: "Partons et allons à la garde de Dieu!" Tous se déclarèrent prêts à le suivre en quelque lieu qu'il lui plût de les conduire. "Seulement, ajoutèrent-ils, dites-nous comment il faudra vous déguiser à l'officier chargé de recevoir, aux portes de la ville, les noms des voyageurs, sous le nom de votre famille ou sous celui de votre siège épiscopal, vous serez indubitablement arrêté, comme vous le serez aussi si l'on ne vous nomme pas." — "Eh bien! dit François, vous m'appellerez tout simplement l'évêque du diocèse."

Lorsque l'évêque de Genève, en habit violet, avec ses douze hommes à cheval, se présenta aux portes de la ville, l'officier de garde vint, comme on l'avait prévu demander à l'un d'eux, le nom du seigneur qu'ils suivaient: "C'est lui, fut-il répondu, l'évêque du diocèse. — Du diocèse? répliqua l'officier, je ne connais pas ce pays-là." Et il écrivit sur son registre qu'en ce jour avait passé l'évêque du diocèse, laissant entrer François avec toute sa suite. Il traversa donc ainsi toute la ville de Genève; mais, arrivé à la porte opposée à l'autre extrémité de la ville,

il la trouva fermée, parce que le prêche était commencé. Il entra avec les siens dans un hôtel voisin, et, après une heure d'attente, tous purent continuer leur voyage, qui s'acheva sans autre accident.

Un gentilhomme de Cruseilles, qui se trouvait à Saint-Julien, saisi d'admiration pour le courage du saint évêque, se joignit à eux, et les accompagna jusqu'à ce qu'ils fussent hors de Genève, disant qu'il voulait être de la partie et n'abandonner point son pasteur, dût-il être massacré en sa compagnie.

Lorsque les Gênois surent quel était le voyageur qui avait si tranquillement traversé leur ville, ils ne purent contenir leur fureur qu'augmentaient encore les railleries et les sarcasmes dont ils furent l'objet. Ils en consignèrent l'expression sur le registre où l'on avait inscrit: "l'évêque du diocèse", ajoutait à la suite de ceux-ci: "Qu'il y revienne!" et ils jurèrent que, s'ils l'avaient pu prendre, ils lui auraient tranché la tête sur cette mê-

me place du Molard où ils avaient vu leurs ministres confondus par lui. "Hélas! dit François, quand on lui fit connaître ces sentiments des Gênois, je voudrais bien mourir de leurs mains, si leur conversion était à ce prix. Mais puisque ma vie leur est inutile, que pourraient-ils gagner à ma mort?"

Le baron de Luz parut effrayé du danger qu'avait couru François. "N'aviez-vous pas peur, dit-il au saint évêque, de tomber entre les mains de ces perfides? O Dieu! s'ils vous eussent fait quelque mal, ils étaient perdus, mais nous l'étions aussi. — Et que pouvaient-ils me faire? dit François avec sa douceur et sa sérénité accoutumés, me faire mourir? Mais quel bien leur en serait-il revenu? Me retenir prisonnier pour me forcer à quelques concessions au détriment de la religion catholique? Jamais ils n'eussent obtenu de moi l'abandon d'un seul des droits de l'Eglise. J'avais confiance en Dieu, pour la gloire duquel je m'exposais, et il m'a délivré de leurs mains."



Nos ménagères retarderaient-elles sur leur temps ?

**Des autorités en arts domestiques affirment que les ménagères d'Europe
devancent les femmes du Nouveau-Monde en ce qu'elles
s'entendent mieux en économie.**

Est-il vrai que les ménagères canadiennes se laissent devancer en art culinaire par les femmes européennes ? Un américain de compétence reconnue en la matière n'a pas craint d'affirmer que c'était là la raison pour laquelle les peuples d'Europe consommaient plus de poisson que nous de ce côté-ci de l'Atlantique. Pour un pays d'une aussi vaste étendue, le Canada n'est qu'une bien faible consommateur de poisson. En fait, on a peine à croire combien le Canada s'y connaît peu en matière d'aliments dérivés de la mer ou de leur valeur. Pour des fins d'économie aussi bien qu'en vue d'introduire au pays un régime alimentaire bien équilibré, il est essentiel de se mettre au courant des divers modes d'apprêt du poisson.

On a constaté qu'au Canada certaines ménagères ne s'entendaient bien qu'en la cuisson d'un petit nombre d'espèces de poissons, et qu'elles n'avaient du reste à leur usage qu'une collection limitée de recettes, transmises, dans un grand nombre de cas, de génération en génération.

Peu d'entre elles, s'il en existe, se prévalent de l'avantage de notre variété

considérable d'espèces d'excellents poissons alimentaires, en provenance de nos eaux. Et le pis, c'est qu'elles n'en préparent qu'à de rares intervalles, en dépit du fait qu'il existe à leur disposition un choix plus étendu de substances alimentaires provenant d'animaux marins qu'en produits dérivés de nos animaux domestiques. Elles ne semblent pas pouvoir se pénétrer de l'idée que pour chaque sous dépensé pour des aliments de poisson, elles obtiennent une plus forte quantité de valeur nutritive que pour le même montant affecté à l'achat des viandes.

Un expert en art culinaire a récemment avancé qu'il lui serait possible de servir à la même personne sept repas par semaine, de poisson, sans qu'elle en éprouve du dédain, tant il existe de modes variables dans l'apprêt de ce comestible. Ce même chef de cuisine ose aussi affirmer qu'on pourrait se nourrir de la même espèce de poisson une semaine durant, sans en être incommodé, grâce toujours aux modes si divers de cuisson.

VALEUR NUTRITIVE DES DIVERS ALIMENTS

Durant ces temps du renchérissement du coût de l'existence, il y a peu d'articles alimentaires qui puissent rivaliser avec le poisson en matière de bon marché. La valeur d'un aliment se mesure à son rendement en substances assimilables pour l'organisme humain, et parmi ces substances, la protéine, les graisses, l'amidon et le cre se rangent les premiers par ordre d'importance. Le poisson est riche en protéine, le corps alimentaire par excellence pour la reconstitution des tissus, et il nous le livre à un prix considérablement moins élevé que les quantités que nous pouvons en extraire des viandes rouges et noires, du lait et des oeufs.

L'énergie produite par un aliment quelconque se mesure par l'unité dite calorie. On estime qu'un homme en bonne santé accomplissant un travail musculaire faible ou modéré exige 25 livres de protéine et 3,050 calories par jour, cependant que la diète alimentaire généralement reconnue pour tout homme de profession doit comporter 22 livre de protéine et 2,700 calories.

Prenons en exemple, la morue; cette dernière donne 26.3 pour cent de protéine et fournit 490 calories par livre, tandis que le bœuf ne rend que 14.8 pour cent de protéine et 998 calories par livre. Si en plus l'on tient compte de la différence du prix entre ces deux aliments, l'on ne peut s'empêcher de conclure à l'extrême supériorité de la morue comme produit alimentaire à bon marché.

LE PROBLEME DES JUMEAUX

Deux jumeaux peuvent-ils être, en naissant, citoyens de deux pays différents?

Si étrange que cela paraisse, la chose n'est pas impossible. L'été dernier, Mme *** , de la rue Saint-André, à Montréal, au cours d'une promenade en auto, qu'elle faisait avec son mari, était tellement sur le point de devenir mère qu'elle mit au monde un premier enfant, dans l'auto, alors que la voiture n'était plus qu'à un mille de la



frontière américaine. Le mari de Mme *** , qui avait des parents, un peu plus loin, de l'autre côté de la frontière, fit de la vitesse, comme bien l'on pense, et put arriver chez ses parents à temps pour la naissance du second enfant. Il en résulte que l'un de ses jumeaux est Canadien de naissance, tandis que l'autre est américain. Il a dû les déclarer respectivement dans chacun des municipalités où ils sont nés. C'est un mauvais début. Souhaitons qu'en vieillissant, ils ne deviennent pas frères ennemis.

NOUVELLE-CALÉDONIE

Les Néo-Calédoniens ont une alimentation presque exclusivement végétale, et outre le "taro", ils consomment divers fruits auxquels ils ajoutent quelques mollusques.

Quelquefois les Indigènes font, au clair de lune, une chasse active à de grandes chauves-souris, dont la chair, fortement musquée, est un objet de régal pour eux.

Ils consomment aussi les rognons du "salmo soulerii" imprégnées d'huile rance et dont l'odeur des plus nauséuses ferait reculer tout autre qu'un Néo-Calédonien; ils dévorent également un grand nombre de grosses araignées après les avoir rôties à la flamme. Pour compenser ce que leur alimentation ordinaire a de trop végétal, ils y ajoutent, à l'occasion, la chair humaine.

Les Néo-Calédoniens, anthropophages, sont soumis à leur alimentation uniquement par leurs végétaux, auxquels ils ajoutent quelques poissons et mollusques, ont au sujet de cette nourriture les idées sensualistes particulières: "La chair des Européens leur déplaît, elle a une odeur et un goût désagréable; la chair de l'homme du littoral vaut mieux, pourtant elle sent le poisson; la chair des gens de l'intérieur, qui n'usent que de végétaux, est la plus estimée."

Le palais de l'anthropophage est d'accord avec nos usages basés sur la physiologie du goût: nous ne mangeons pas de carnivores, et la chair des herbivores est reconnue la plus délicate, la plus facile à digérer.

POUR RAFFRAICHIR LA MEMOIRE
DE CEUX QUI OUBLIENT

QUESTIONS

1. En général, combien d'yeux a l'araignée?
2. Que fut Xerxès? Quel pays envahit-il sans réussir à le conquérir?
3. Au moyen-âge, quel art appelait-on "gaie science"?
4. D'où vient le surnom de "Turcaret" que l'on donne au financier parvenu?
5. A qui attribue-t-on l'invention de la table de multiplication?
6. Comment s'appelle le plus grand égout de l'ancienne Rome, qui existe encore, et s'étend du Forum au Tibre? Par qui fût-il bâti?
7. Quel est le nom du serment par lequel les fonctionnaires anglais déclaraient ne pas croire au dogme catholique et à la transsubstantiation?
8. Qu'a-t-on désigné du nom de Terreur Blanche?
9. De quel pays Rodez fut-il la capitale?

REponses

1. Plusieurs milliers.
2. Un roi de Perse. La Grèce.
3. L'art qu'exerçaient les Troubadours.
4. D'un personnage d'une comédie de Le Sage.
5. Pythagore.
6. Cloaca Magna. Tarquin l'Ancien.
7. Test case (serment du test).
8. Les repréailles sanglantes infligées aux Révolutionnaires par les Royalistes.
9. Du pays de Rouergue.



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "*Revue Populaire*" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier

certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "*Revue Populaire*". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "*Revue Populaire*".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "*Revue Populaire*", désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS. — Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 1 février 1920.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

/ Dans chaque numéro on trouve :	{	SEPT ou HUIT chansons; DEUX ou TROIS morceaux de piano; Aussi Musique de Violon; Conseils et Renseignements sur les Disques.
---	---	---

ABONNEMENT :

Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 16, rue Craig - Est, — — Montréal.

Demandez notre catalogue de primes.

LE PANORAMA

25c le No. dans tous les Dépôts

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$3.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "Panorama".

Nom

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit:

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

En 30 Jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **Poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bien faisant pour la **Santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au complet \$1.00

Renseignements gratuits données sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, Boîte Postale 2740, MONTREAL.

**GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS**

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

: : **EN 25 JOURS GRACE AU** : :

REFORMATEUR MYKRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYKRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le **REFORMATEUR MYKRIAM DUBREUIL** jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYKRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE

DEPARTEMENT 2. — BOITE POSTALE 2353. MONTREAL, QUE.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE

LES

PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer le creux des
épaules et d'effacer
les angles disgrac-
ieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-
LES PERSANES; l'effet est merveilleux—
j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.



Met rapidement en fuite le Catarrhe

En sept jours et même moins!

Ainsi faites-en l'essai chez vous.

Ceux qui souffrent du catarrhe peu-
vent être certains qu'il existe pour eux
un moyen sûr de s'en débarrasser. Un



nouveau composé
existe dont les
résultats dépassent
les espérances. C'est quelque
chose de tout à
fait nouveau, de
simple et d'appli-
cation facile.
Il vous débar-
rassera, chez
vous, de tout
catarrhe dans la
tête, le nez ou la
gorge, en sept
jours et même
moins. Toutes ses
victimes savent
combien le ca-
tarrhe est dégoû-
tant. La mu-
queuse mala de

est une infection. Vous êtes repoussant
pour votre famille et pour vos amis.
Cette maladie vous fatigue, vous épuise,
affaiblit votre intelligence et votre vo-
lonté. Et il y a des millions de micro-
bes dans les expectorations, dans les
crachats, et vous vous transmettez in-
nocemment à d'autres.

Si vous désirez sincèrement vous en
débarrasser sans délai, écrivez de suite
à "Nurse Jan-O-Sun, Rg'd., appartement
60, 280 Ouest, rue Craig, à Montréal.
Vous n'avez qu'à donner simplement vo-
tre nom et votre adresse. Nous ferons le
reste promptement, de manière à ce que
vous puissiez faire l'essai du médica-
ment pendant sept jours.

LE PANORAMA



est le seul grand
magazine de
"Vues Animées"
rédigé en français.
de tout le conti-
nent américain.

25c le numéro dans tous les Dépôts
et chez les édit.-propriétaires.

POIRIER & CIE,

131, rue Cadieux, Montréal.

Pourquoi

DEVEZ-VOUS LIRE

LE SAMEDI

PARCE QUE :

l'on y trouve des histoires
sentimentales ou dramatiques
complètement inédites;



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "**LE SAMEDI**" et dans notre publication mensuelle "**LA REVUE POPULAIRE**".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "**LE SAMEDI**" ni "**LA REVUE POPULAIRE**" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



LE LAIT

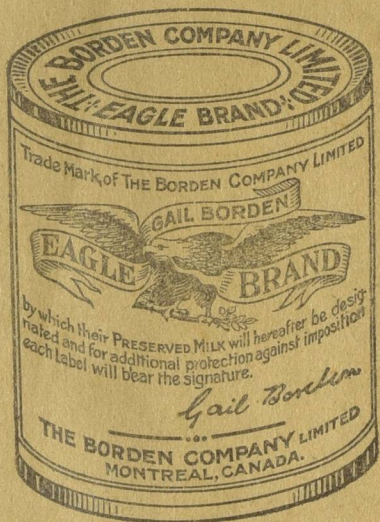
Borden's

EAGLE BRAND

TIENT LES BEBES EN SANTE

Au cours des 63 dernières années on a nourri plus de nouveaux-nés à l'aide de **Borden's Eagle Brand** (lait Borden, marque Eagle) qu'avec toutes les autres espèces de nourritures pour bébés, combinées.

La **Borden's Eagle Brand** doit être la plus recommandée parce qu'elle constitue la nourriture idéale de l'enfant, la plus rapprochée de la nature.



Demandez un exemplaire gratuit sur les soins et l'alimentation des bébés.

Borden's Eagle Brand consiste en lait avec toute sa crème, scientifiquement mélangé avec du sucre granulé, susceptible de fournir en tout temps une alimentation reconstituante pour le corps, entière, délicieuse, toujours égale sur laquelle on peut compter.

Particulièrement au cours des chaleurs **Borden's Eagle Brand** a une valeur toute spéciale pour l'enfant. Il ne cause aucun désordre organique et ne fatigue pas la digestion délicate du nouveau-né.

Chez tous les épiciers et pharmaciens

THE BORDEN COMPANY LIMITED
MONTREAL